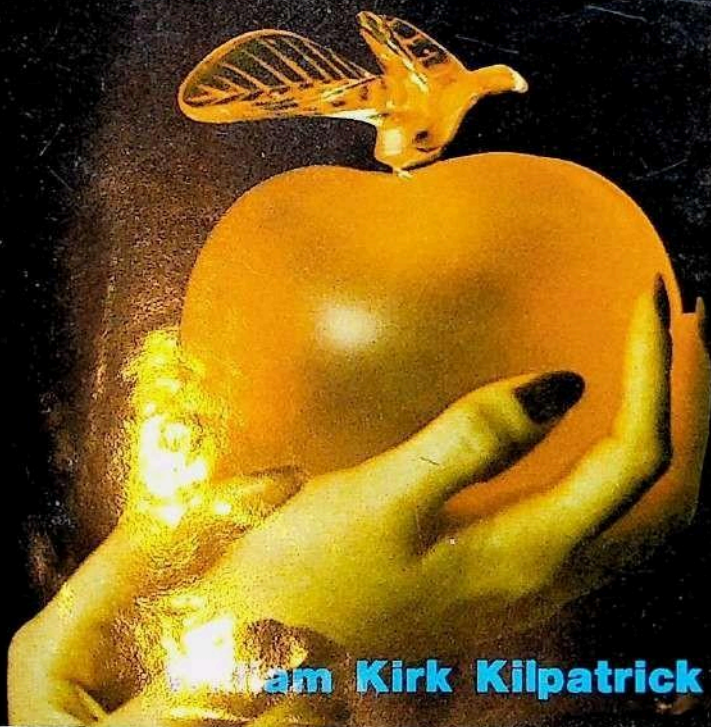


# séduction psychologique

L'ÉCHEC DE LA PSYCHOLOGIE MODERNE



William Kirk Kilpatrick

# REPRODUCTION TECHNOLOGY

LECTURE 10: A REVIEW OF THE TOPICS



William Kirk Kilpatrick

# **SÉDUCTION PSYCHOLOGIQUE**

L'ÉCHEC DE LA PSYCHOLOGIE MODERNE

(titre en anglais : « Psychological Seduction »)

Centre Biblique Européen  
Case postale 2386  
CH-1002 Lausanne (Suisse)

© Copyright 1985 by Centre Biblique Européen

Traduction de l'original anglais

PSYCHOLOGICAL SEDUCTION, de William Kirk  
Kilpatrick

publié par

THOMAS NELSON PUBLISHERS

Nelson Place at Elm Hill Pike, P.O. Box 141000

Nashville, Tenn. 37214-1000, USA

Copyright © 1983 by William Kirk Kilpatrick

Library of Congress

BR110.K.48 / 1983 - Card No. 83-12151

Tous droits réservés

Traduction française de Alain Chong

Photocomposé en France

par COMPOGRAPHIE, 26200 Montélimar, Tél. 75.01.13.22

Imprimé en France

par IMEAF, 26160 La Bégude-de-Mazenc, Tél. 75.90.16.37

Photo de l'auteur : Copyright © Ken Robert Buck 1985,  
que nous remercions pour l'autorisation de publication.



*A Kathleen*

CHAPTER 1

THE CONCEPT OF THE "GREAT" LITERATURE

THE CONCEPT OF THE "GREAT" LITERATURE

THE CONCEPT OF THE "GREAT" LITERATURE

THE CONCEPT OF THE "GREAT" LITERATURE

THE CONCEPT OF THE "GREAT" LITERATURE

THE CONCEPT OF THE "GREAT" LITERATURE

THE CONCEPT OF THE "GREAT" LITERATURE

Copyright © 1977 by William E. Kupperman

Library of Congress

PS 34.5 .K87 1977 Card No. 15-73117

First edition 1977

Revised edition 1977

Revised edition 1977

Revised edition 1977

Revised edition 1977

Revised edition 1977

Revised edition 1977

Revised edition 1977

# Avant-propos

Dans cette étude critique de la psychologie moderne, le psychologue William Kirk Kilpatrick nous contraint à considérer les résultats troublants d'une société séduite par les prétentions de la psychiatrie. Malheureusement, beaucoup d'Américains assimilent l'estime de soi et le développement personnel au salut personnel ; la pensée positive prend souvent la place de Dieu.

La psychologie et le christianisme sont en réalité deux fois religieuses rivales, affirme Kilpatrick, et non seulement deux façons différentes de dire la même chose. Tout en reconnaissant le rôle particulier de la psychologie en tant que science, Kilpatrick dit que la psychologie en tant que force sociale a trahi notre société et a imprégné la pensée judéo-chrétienne.

*« ... Il existe une certaine note de christianisme dans ce que dit et fait la psychologie : échos d'amour pour son prochain comme pour soi-même, la promesse d'une plénitude de l'être entier, le soin d'éviter de juger les autres. Ces idées sont attirantes pour bien des personnes, quelle que soit leur foi »,* note l'auteur. *« Mais comme bien des contrefaçons, la psychologie populaire ne tient pas ses promesses. Au lieu de cela, elle éloigne à la fois les chrétiens et les non-chrétiens de ce qui est leur devoir ou leur conduite. C'est une séduction selon le sens étymologique du mot (lat. seducere, conduire à l'écart). »*

Après avoir dissocié le christianisme de ses imitations dans la psychologie, Kilpatrick montre clairement que si l'on tient



à l'un de ces ensembles de valeurs, il faudra logiquement rejeter l'autre. En dénonçant les suppositions sous-jacentes à la psychologie moderne, Kilpatrick démontre clairement que le christianisme est le seul chemin qui conduit à la plénitude personnelle. « Séduction Psychologique » constitue une lecture intéressante pour les pasteurs, les conseillers, ceux dont la profession est d'aider les autres et ceux qui sont troublés par le conflit entre la psychologie populaire et le christianisme.

(Thomas Nelson Publishers)

# Préface

La psychologie est un fleuve aux nombreux bras et affluents. Ce livre ne prétend pas explorer chacun de ces bras, mais définir la force et la direction générale du courant. Les critiques que je propose dans les pages qui suivent ont affaire à la psychologie comme science sociale : en d'autres termes, la psychologie et l'influence qu'elle exerce sur nos actes et nos pensées de tous les jours. La psychologie en tant que science a un rôle légitime à jouer dans notre société. C'est une tout autre affaire, toutefois, quand elle cherche à tenir tous les rôles et à s'occuper de la mise en scène en même temps. Ce que j'ai à dire dans les chapitres qui suivent ne s'applique pas de façon identique à tous les domaines de la psychologie ; mais plutôt que de faire de constantes précisions (« ceci, et non cela »), j'ai employé, la plupart du temps, simplement le mot 'psychologie'.

Psychologie, c'est la science qui étudie les phénomènes de la vie psychique. Elle s'occupe de l'âme, de ses manifestations, de ses lois, de son développement. Elle cherche à expliquer les causes et les effets des actions de l'âme, et à en déterminer les lois. Elle est une science expérimentale, car elle se fonde sur l'observation et l'expérience. Elle est aussi une science théorique, car elle cherche à établir des principes généraux qui régissent toute la vie psychique. Elle est une science complexe, car elle touche à de nombreux domaines de la connaissance, tels que la philosophie, la médecine, la physiologie, la linguistique, etc. Elle est une science moderne, car elle s'est développée surtout au cours du XIXe et du XXe siècles. Elle est une science humaine, car elle étudie les phénomènes de la vie humaine. Elle est une science utile, car elle permet de mieux comprendre l'homme et de mieux agir sur lui. Elle est une science fascinante, car elle nous révèle les secrets de notre âme et de notre comportement.

La psychologie est une science qui étudie les phénomènes de la vie psychique. Elle s'occupe de l'âme, de ses manifestations, de ses lois, de son développement. Elle cherche à expliquer les causes et les effets des actions de l'âme, et à en déterminer les lois. Elle est une science expérimentale, car elle se fonde sur l'observation et l'expérience. Elle est aussi une science théorique, car elle cherche à établir des principes généraux qui régissent toute la vie psychique. Elle est une science complexe, car elle touche à de nombreux domaines de la connaissance, tels que la philosophie, la médecine, la physiologie, la linguistique, etc. Elle est une science moderne, car elle s'est développée surtout au cours du XIXe et du XXe siècles. Elle est une science humaine, car elle étudie les phénomènes de la vie humaine. Elle est une science utile, car elle permet de mieux comprendre l'homme et de mieux agir sur lui. Elle est une science fascinante, car elle nous révèle les secrets de notre âme et de notre comportement.



## *Le loup est dans la bergerie*

La foi profonde que nous mettons dans la psychologie me fut illustrée il y a quelques années lors d'un culte dans une église d'Ecosse. L'incident ne fut pas spectaculaire, mais il reste gravé dans ma mémoire. L'officiant prononçait un sermon et afin d'étayer son message, il fit référence à l'autorité de l'évangile de Jean, aux épîtres de Saint-Paul, aux écrits de Saint-Augustin, et ainsi de suite. L'assemblée semblait impassible. Mon voisin de gauche bâilla. Une dame dans la rangée d'à côté vérifiait le contenu de son porte-monnaie.

« Comme Erich Fromm dit... », poursuivit le ministre. Instantanément, un mouvement d'attention visible parcourut l'auditoire tandis qu'il s'efforçait de saisir la moindre nuance. L'homme qui bâillait referma la bouche et la dame, son porte-monnaie ; tous deux devinrent attentifs. Erich Fromm. Bien entendu ! Si quelqu'un connaissait les réponses aux énigmes de la vie, c'était certainement Erich Fromm.

Il semblait exister deux types de foi dans cette assemblée : la foi en Dieu et la foi en la psychologie. Il était difficile de dire laquelle était la plus grande. Mais je doute

fort qu'il y eût quelqu'un prêt à penser qu'elles constituaient deux fois différentes. La véritable difficulté est de les distinguer vraiment l'une de l'autre. En fait, quand les gens apprennent que je m'occupe à la fois de psychologie et de christianisme, ils présument généralement que je travaille à une synthèse destinée à les réunir, à rassembler les quelques différences restantes possibles. « La psychologie et la religion ne sont-elles pas simplement deux façons différentes d'arriver à la même chose ? » — c'est là une question que j'entends souvent. Il est vrai que la psychologie moderne a beaucoup de points communs avec la religion orientale ; en fait, une fusion est en train de s'opérer. Mais si vous parlez de christianisme, il est beaucoup plus juste de dire que la psychologie et la religion sont deux fois rivales. Si l'on tient sérieusement à l'un de ces ensembles de valeurs, il faudra logiquement rejeter l'autre.

### **L'Evangile de l'estime de soi**

Pour le moment cependant, la confusion semble prévaloir. Je connais, par exemple, un prêtre d'une église catholique qui dit à son assemblée, « le but de la venue de Christ était de dire : « vous êtes 'O.K.', je suis 'O.K.' ». Dans d'autres églises, on dit aux parents que leurs enfants sont incapables de pécher parce que « c'est ce que nous disent les psychologues. » Dans bien des églises évangéliques, la pensée positive semble avoir remplacé la foi. Presque partout, le salut est progressivement assimilé au développement personnel ou à un sentiment que tout va bien. En résumé, les chrétiens ont laissé leur foi s'embarrasser d'idées populaires sur l'estime de soi et l'épanouissement personnel qui ne sont nullement chrétiennes.

La situation actuelle me rappelle l'histoire d'un vieux diable qui donnait un conseil sur la tentation à son neveu. Dans



ce classique qu'est le livre de C.S. Lewis, *Les Lettres de Screwtape*, *Screwtape* instruit *Wormwood* sur la façon de garder l'homme dans la confusion : « Eloigne son attention de toute distinction nette entre le Vrai et le Faux » ; et garde-le dans un état d'esprit que je nomme 'Christianisme' et... « Tu sais — le christianisme et la crise, le christianisme et la nouvelle psychologie, le christianisme et l'ordre nouveau... »

Le christianisme et la nouvelle psychologie... Les paroles de Lewis étaient plus prophétiques qu'il ne l'avait imaginé. Ce qui ne constituait qu'une confusion partielle en 1941 est devenu une confusion de masse. Il est difficile de dire aujourd'hui où s'arrête la psychologie et où commence le christianisme.

Pour les non-chrétiens, la psychologie populaire a une influence tout aussi séduisante. Beaucoup semblent se tourner vers elle en remplacement des fois traditionnelles. Il se peut qu'il y en ait même qui la considèrent comme une forme de religion plus évoluée, une manière plus efficace et plus compatissante de faire le bien que le christianisme. La psychologie aplanit les obstacles de l'anxiété et redresse la voie tortueuse ; c'est « la houlette et le bâton qui rassurent », disent-ils.

### **L'attrait de la psychologie : un christianisme contrefait**

L'attrait que la psychologie exerce sur les chrétiens et sur les non-chrétiens est complexe. Il est difficile de s'en rendre compte si on ne comprend pas que c'est fondamentalement un attrait religieux, car il est vrai que la psychologie possède un vernis de christianisme.

Non pas de christianisme doctrinal, bien entendu. La plupart des psychologues y sont hostiles, et assez naturelle-



ment les non-chrétiens le sont également. Néanmoins, il existe une certaine note de christianisme dans ce que dit et fait la psychologie : échos d'amour pour son prochain comme pour soi-même, la promesse d'une plénitude de l'être entier, le soin d'éviter de juger les autres. Ces idées sont attirantes pour bien des personnes, quelle que soit leur foi.

Mais comme bien des contrefaçons, la psychologie populaire ne tient pas ses promesses. Au contraire, elle éloigne à la fois les chrétiens et les non-chrétiens de ce qui est leur devoir ou leur conduite. C'est une séduction selon le sens étymologique du mot (lat. *seducere*, conduire à l'écart).

L'une des tâches de ce livre, par conséquent, est de libérer le christianisme de toute religion psychologique ; lorsque ce sera fait, je pense qu'il sera manifeste que le christianisme est et a toujours été la meilleure façon de satisfaire nos besoins, même ceux que nous croyons habituellement purement humains. En résumé, bien que le christianisme soit plus qu'une psychologie, il est finalement de la meilleure psychologie que la psychologie elle-même.

### **Une expérience personnelle**

Mais avant de poursuivre, il me faut d'abord avouer que moi aussi, je fus victime de la confusion entre psychologie et christianisme. Mon expérience personnelle peut permettre d'illustrer la façon dont cette confusion se produit.

C'est au lycée que mon intérêt pour la foi chrétienne commença à décliner. A cette époque je découvris la psychologie. Je ne me rendais pas compte que je perdais tout intérêt pour le christianisme ; je pensais simplement que j'y ajoutais quelque chose d'utile. Mais bien vite ma foi avait glissé de l'un vers l'autre.

Et il n'y avait aucune raison pour que cela ne se produisît pas. Pour autant que je pus voir, il n'y avait pas de différence essentielle entre les deux. J'avais lu les théologiens les plus libéraux — c'est-à-dire les plus imbus de psychologie — et à ce que j'avais pu comprendre, la Bible et la confession de foi n'étaient pas importantes ; mais aimer les autres l'était. Je pensais que je pouvais m'en accommoder aisément sans l'aide de l'église et sans prières. Tout cela, présumais-je, était réservé à ceux qui n'avaient pas atteint la connaissance.

Freud avait été étonné par le commandement biblique « aime ton prochain ». « Comment cela peut-il être possible ? » demandait-il. Moi, je pensais que ce serait facile. Les psychologues modernes semblaient être de mon côté. De plus, ils semblaient être d'accord avec les théologiens modernes : ensemble il leur était possible de citer volontiers la phrase de Saint Augustin : « Aime et fais ce qu'il te plaît. »

En outre, la psychologie possédait des explications intéressantes pour presque tous les types de comportements humains et je n'avais aucune raison de douter de sa version. Erich Fromm disait que pour aimer les autres, il fallait d'abord s'aimer soi-même. Cela ne concordait-il pas avec ce que Jésus enseignait ? Pour moi, bien sûr, c'était merveilleusement riche de signification ; comme pour la plupart des autres jeunes de vingt-deux ans, je m'aimais profondément. Ma nouvelle Bible était le livre du psychologue Carl Rogers (*On becoming a person : Le développement de la personne*). Rogers y suggérait complaisamment que l'être humain était au fond une créature bonne et honnête avec guère plus de disposition naturelle pour la haine que le bouton de rose. Je fis mon introspection et n'y trouvai aucune haine. Il n'y avait pas de gens mauvais, concluai-je, uniquement des environnements mauvais.



La doctrine optimiste de Rogers coïncidait avec la tendance religieuse de l'époque. Dans les églises, les intellectuels minimisaient le péché comme s'il était une séquelle accidentelle du Moyen-Age. Dans son livre 'Le Milieu Divin', le prêtre-paléontologue Pierre Teilhard de Chardin, en expliquant l'insuffisante attention portée au mal moral, observait que « l'âme dont nous nous occupons est supposée s'être déjà détournée de la voie de l'erreur. » Dans un langage moins solennel, une personne de ma connaissance, un prêtre, déclarait qu'on ne devait pas enseigner aux enfants les Dix Commandements. C'est de la mauvaise psychologie, disait-il. Je n'avais aucune raison de douter des autres idées qui prévalaient en psychologie. Abraham Maslow, dont la photographie et les livres paraissaient rayonner d'une sagesse compatissante, disait qu'aimer de tout son être était bon, mais qu'aimer par besoin était mauvais. A cette époque je ne me rendais pas compte combien mon besoin intérieur était grand. J'étais déjà à moitié convaincu qu'une personne saine n'avait pas vraiment besoin des autres.

Les gens sains n'éprouvaient jamais de la vengeance non plus. Erich Fromm expliquait que la personne productive ne désire pas se faire justice. Seuls, les infirmes et les impotents le désirent — des gens comme Hitler. Je plaignais ces infirmes, ces impotents revanchards. Si seulement ils pouvaient apprendre à aimer — comme Erich Fromm et moi-même. Mon expérience personnelle de la vengeance n'était faite jusqu'à cette époque que de quelques rancunes d'enfant qui avaient duré à peine un jour ou deux. Je n'avais aucune notion du pouvoir de destruction qu'elle possédait sur toute vie productive.

Je n'avais pas conscience qu'une personne pût avoir soif de vengeance de la même façon qu'un vampire est assoiffé de sang. L'idée que la vengeance pût réellement paraître douce — quelque chose de si irrésistible que les prophètes



bibliques mettent constamment en garde contre elle — dépassait mon entendement. Il n'aurait pas dû en être ainsi, bien entendu. J'avais été passionné par la revanche qu'Ulysse avait prise sur les prétendants et j'affectionnais beaucoup les films qui avaient pour thème la vengeance. Comme dans bien d'autres domaines, je n'avais pas la moindre idée du gouffre qui séparait mes préceptes de psychologie de mon expérience réelle.

Je n'avais pas conscience non plus du gouffre croissant qu'il y avait entre ma croyance en la psychologie et ma croyance religieuse. L'existence d'un tel gouffre était voilée par le brouhaha de ces nombreux cléricaux qui portaient la psychologie jusqu'aux nues. Un prêtre me fit connaître les écrits de Carl Rogers, et un pasteur me suggéra de lire Maslow et Fromm. D'autres prêtres et pasteurs organisaient des rencontres au sein de leurs églises.

Mon premier contact avec ce type de rencontres et avec d'autres expressions de psychologie humaniste, se fit par l'intermédiaire d'un pasteur. Il m'invita une fois à une réception donnée en son honneur par des étudiants qui avaient assisté à son atelier de sexualité humaine. Quand j'arrivai, des cercles de six ou sept personnes se tenant debout avaient déjà été formés. A peine étais-je entré dans la maison, qu'un bras sorti d'un de ces cercles me tira à l'intérieur.

« Quel est ton nom ? » dit quelqu'un.

Je le lui dis.

« Nous t'aimons », dit-il, et les autres murmurèrent, « nous t'aimons », tandis que nous nous balancions d'avant en arrière les bras autour des épaules. Je ne ressentis rien — quelque insuffisance dans ma nature, pensai-je — mais je baissai quand même la tête et me mis à murmurer. Entre-temps, j'avais développé l'habitude mentale de voir l'harmonie en toutes choses. J'affectionnais la phrase « toute connaissance est une ». Je recherchais la synthèse partout.

Les idées religieuses, philosophiques, psychologiques et sociologiques fusionnaient avec facilité et commodité. Les pensées de Maslow se confondaient avec celles du théologien juif Martin Buber dans l'un des affluents de mon esprit, débordaient les quelques écluses qui pouvaient faire obstacle, rejoignaient les nombreux autres affluents et ensemble déferlaient vers l'océan de l'unité.

Bientôt d'autres limites commencèrent à s'estomper : celles qui séparaient le bien du mal. Je découvris qu'il était possible de transmuier le bien en mal et le mal en bien par des retouches dans la définition : en relâchant ici, en serrant là. Il n'était toutefois presque pas nécessaire d'agir de la sorte. Ma conscience du péché était sur son déclin — résultat, bien sûr, d'une habitude d'acceptation pratiquement totale de soi. J'avais appris à m'en remettre à mes instincts ; si je désirais quelque chose, cela devait être bon. Il m'était difficile de réaliser combien j'étais dans l'erreur tant que mes désirs étaient sincères et que je recherchais avec force l'épanouissement personnel.

Je me persuadai, malgré des années d'éducation chrétienne du contraire, que le mal n'était pas une chose inhérente à l'homme, mais plutôt le résultat de conditions sociales injustes et d'environnements mauvais. Mes propres instincts fondamentaux étaient, je le ressentais, nobles et honnêtes. Mon intention était que tout le monde devait grandir ensemble dans la paix, la fraternité et la charité. Si la société n'avait pas réussi à atteindre cette harmonie, c'était principalement parce que des individus n'avaient pas appris à s'aimer. En tant que professeur, je vis une occasion de remédier à ce manque d'amour de soi-même. Je donnerais moi-même à mes étudiants cette empathie et cette acceptation inconditionnelle que je les présumais ne pas recevoir de parents non pris de psychologie. Il ne sortirait de mes classes aucun Hitler ou Staline.



Dans tout ceci — ce processus de « maturation » — je ne voyais aucun besoin de sacrifice ou de choix difficiles. Je ne ressentais aucun besoin de renoncer aux convictions entretenues dans le passé ; elles fondaient simplement comme neige au soleil. Le plus souvent, ce processus de fonte était encouragé par des théologiens impatients de faire disparaître les éléments difficiles de la foi. Auparavant, tout ce qui pouvait séparer du monde était considéré comme un objectif à atteindre. Bien vite, cependant, ce fut au monde que je donnais mon allégeance. Enfant, j'avais été profondément marqué et enchanté par mon appartenance à l'église ; mais comme les enfants de parents immigrés, honteux de leur accent et impatients de s'assimiler, j'étais désormais arrivé à un stade de la vie où j'aurais été profondément gêné par le simple fait de lui être associé. Cela m'aurait totalement embarrassé. J'étais désormais prêt à livrer la plus grande part de mon héritage chrétien au royaume de la mythologie ou de l'antiquité et à adopter à sa place les nouvelles croyances bien profilées qui parlent très peu de quoi que ce soit, si ce n'est l'amour.

Je donne peut-être ici une mauvaise impression. La foi chrétienne est quelque chose de très solide. Elle ne vous lâche pas aussi facilement. Quelques-uns des éléments essentiels de ma foi demeuraient quand même. Il y avait des limites que je ne pouvais, que je ne voulais pas franchir. Certaines de mes convictions résistaient. Mais lorsque c'était le cas, je refusais simplement d'admettre la possibilité de quelque opposition avec les convictions que je chérissais en psychologie. J'aimais A et j'aimais B ; de plus, j'étais persuadé qu'ils s'aimeraient dès qu'ils se rencontreraient. J'admirais les psychologues pour leur spiritualité, et j'admirais les théologiens pour leur connaissance de la psychologie. Il ne pouvait y avoir aucune éventualité de querelle entre eux.



Quelle que fût la manière dont j'essayais de réconcilier la psychologie et le christianisme, c'était toujours aux dépens du christianisme. La conception chrétienne de la vie qui avait autrefois pénétré avec puissance ma pensée, s'effritait continuellement sur les bords et son centre s'amenuisait de plus en plus.

Tandis que la sphère chrétienne se ratatinait, la sphère humaniste prenait de l'envergure. J'étais en train, pour utiliser un langage moderne, « d'apprendre énormément sur moi-même. » Je découvrais que je pouvais me montrer plus indulgent envers moi-même que je ne le croyais auparavant. J'accueillais désormais à bras ouverts comme un vieil ami toute tendance intérieure que j'eusse pu refouler auparavant. En outre, la libéralité que je m'accordais, se reportait sur les autres avec une tolérance positivement déréglée. Je croyais que le reste de l'humanité et moi-même nous nous trouvions au seuil de découvertes plus grandes et plus merveilleuses sur le moi. Il nous fallait seulement apprendre à nous laisser aller, à nous laisser emporter par le courant de l'instinct.

Ce fut une période excitante. Je rencontrais des gens qui non seulement ressentaient la même chose que moi, mais qui paraissaient également bien avancés dans l'art de vivre ; des gens qui, aux yeux de tous, étaient passionnants. Nos conversations étaient émoustillantes, hardies, bien au-delà de l'ordinaire. Du moins le pensais-je. Lorsque je me trouvais avec ces compagnons, j'avais l'impression que nous formions une société secrète, une brillante secte gnostique, alors que tout à l'entour c'était la morne orthodoxie. Nous n'avions pas de devise, mais si nous en avions eu une, je pense qu'elle aurait été « Pourquoi pas ? »

Mais non. Jamais je n'allai jusqu'à l'extrême de faire de la psychologie une religion à part entière. Quelque chose de ma première éducation chrétienne m'en empêchait. Par surcroît, des événements dans ma vie commençaient à saper

la confiance facile que j'avais en une possibilité de salut par soi-même.

Je n'avais aucune raison de douter des explications que la psychologie donnait de la vie, car jusqu'à environ trente ans ma vie s'était passée dans du coton. Dès lors se déroula une série d'événements auxquels l'expert en psychologie que j'étais n'était pas préparé. Bien que les problèmes que je rencontrai ne fussent pas différents de ceux rencontrés par la plupart des adultes, l'idée qu'ils n'arriveraient jamais à une personne bien au fait d'elle-même avait quelque peu pénétré mon esprit. Les psychologues que j'admirais le plus semblaient insinuer entre les lignes que la souffrance n'était pas le lot habituel de l'humanité, mais qu'elle était plutôt une espèce d'erreur stupide que l'on pouvait éviter grâce à une meilleure compréhension de la dynamique humaine. Je commettais beaucoup d'erreurs stupides. Mes intentions les meilleures récoltaient les pires conséquences. Mes efforts les plus grands débouchaient sur des échecs ; non pas toujours, mais assez souvent pour ouvrir de larges brèches dans mes plans d'auto-réalisation. Un rêve, semblait-il, ne pouvait être acquis qu'au prix d'un autre rêve. En outre, je découvris que bien que je n'eusse pas le goût du sacrifice ou des difficultés, celui-ci était indispensable à quiconque voulait garder un strict minimum de responsabilité. Pendant ce temps-là, mes expériences d'auto-expression me plaçaient dans des situations déplaisantes et me contraignaient à reconsidérer la foi que je mettais en ma propre innocence essentielle. Ma vie m'échappait, et le seul conseil que je pouvais obtenir de mes amis psychologues, c'était de m'ouvrir encore plus. J'étais arrivé à un point où il ne restait plus rien à ouvrir. Mon ouverture s'était faite de tous côtés et m'entourait désormais comme un gouffre.

Un processus inverse se mit en route. Ma foi en la psychologie commença, bien que lentement, à se désintéresser. J'avais mis du poids sur l'échafaudage de la psy-



chologie et celui-ci avait lâché. Je récitais quand même le répertoire de formules (j'enseignais à ce moment la psychologie), mais bien vite il fut manifeste que la plus grande partie de ces préceptes ne s'appliquait pas à ma propre vie. D'après les normes communément acceptées de croissance personnelle, ma vie ne pouvait apparaître que ridicule. En termes de développement personnel, selon l'expression populaire du moment, je me trouvais sur la route de la régression. C'était insensé. Et il n'y a pas de place pour l'insensé dans le système de la psychologie. Cependant il existait une autre direction, celle de la foi, que j'avais ignorée pendant plus de dix années en restant ouvert à toutes les autres directions. Une tradition chrétienne bien établie affirmait que ce qui paraissait insensé aux yeux des hommes ne le paraissait pas nécessairement aux yeux de Dieu. Peut-être cette ancienne promesse justifiait-elle un nouveau regard.

En effet, je revins au christianisme, au christianisme véritable, pas à la version édulcorée. Ce fut un retour lent : si lent et si réticent qu'il serait insensé de ma part de me présenter en modèle de quelque façon que ce soit. Ce que je désire préciser ici, c'est que la religion et la psychologie étaient devenues pour moi pratiquement indiscernables l'une de l'autre : Freud et les pères de l'Eglise, la foi en Dieu et la foi au potentiel humain, la Révélation et la révélation de soi, tout cela était emmêlé en un ensemble qui faisait bon ménage. Quant à Dieu, Il commençait dans mon esprit à prendre la forme d'un sympathique conseiller de l'école non-directive. Je ne rechignais jamais à faire Sa volonté... Sa volonté coïncidait toujours avec la mienne.

### **Le loup en habit de brebis**

Le véritable christianisme ne s'allie pas bien à la psychologie. Lorsque vous essayez de les mélanger, vous obtenez



souvent un christianisme édulcoré au lieu d'une psychologie christianisée. Toutefois, le processus est subtile et rarement remarqué. Je n'étais pas conscient que je confondais deux choses différentes. Et ceux de l'église qui auraient pu être supposés me ramener dans la bonne voie subissaient le même enchantement que moi. Ce n'était pas une attaque de front contre le christianisme ; je suis persuadé que j'y aurais alors résisté. Ce n'était pas le loup devant la porte : le loup était déjà dans le bergerie, en habit de brebis. Et de la façon dont certains bergers le chérissaient et le nourrissaient, on pouvait penser que c'était la plus belle des brebis.

Ce qui m'arriva n'était pas inhabituel.

Vers la fin des années soixante et au cours des années soixante-dix, un nouveau climat d'idées psychologiques s'installa dans les assemblées catholiques et protestantes libérales. Beaucoup parmi le clergé, les religieuses et les dirigeants laïques, commencèrent à partir de bonnes intentions, à mélanger leur foi avec la sociologie, la psychologie et autres causes séculières. Au même moment, beaucoup d'entre eux élevèrent le développement personnel à un rang sans rapport avec le développement spirituel. Leur foi s'effila tellement par ces adjonctions qu'elle n'était plus assez solide pour les soutenir quand une crise sociale ou personnelle les frappait. Des milliers de personnes quittèrent l'église. Interrogé lors d'une étude sur les motifs de cet exode, un groupe d'anciennes religieuses mentionna « l'impossibilité d'être moi-même » comme principale raison. La foi du commun des croyants fut également ébranlée. Quelques-uns tinrent bon. D'autres se détournèrent complètement de leur foi. D'autres encore rejoignirent des églises chrétiennes qui semblaient plus sûres et plus sereines.

Le problème a-t-il disparu ? Pas du tout. La nouvelle religion hybride paraît se renforcer.

Un de mes amis demanda récemment à un moniteur d'école du dimanche quelle était la caractéristique la plus importante de son cours ; il lui fut répondu : « Nous apprenons aux enfants à se développer, à devenir des personnes à part entière, à interroger, à choisir des valeurs. » Une religieuse, également monitrice, dit simplement : « Nous leur montrons comment devenir des personnes à part entière. » La première femme ordonnée prêtre par l'Eglise épiscopale fut interrogée par un enquêteur qui lui demanda si elle se considérait elle-même comme une femme forte dans la foi. Elle répondit que non, qu'elle ne l'était pas. « Mais je crois fermement à l'amour et c'est cela finalement la religion, n'est-ce pas ? » Lors d'une rencontre des sommités de Harvard Divinity School, je parlai à un professeur qui préférait les « évangiles gnostiques » récemment découverts aux Evangiles de Matthieu, Marc, Luc et Jean parce que ces derniers évangiles « masculins » ne « répondaient pas aux besoins des femmes. »

Ce n'est pas un phénomène purement catholique ou libéral. Les chrétiens évangéliques et les charismatiques possèdent des limites fragiles que les idées de la psychologie peuvent facilement franchir. Quelques-uns des évangélistes qui utilisent les médias proclament un évangile du succès personnel et de la maîtrise de soi qui n'a pas grand-chose à voir avec les Ecritures mais qui, par contre, doit beaucoup à la pensée positive, bien que de nos jours, cela s'appelle la pensée du « possible », je crois. Derrière ça, il y a l'idée que la foi conduira à une personnalité saine, remède à la maladie, et même à la sécurité financière. Dans ces cas, il n'est parfois pas très évident si c'est en Dieu que nous croyons ou en nous-mêmes.

Plutôt que de tirer leçon de la triste expérience des catholiques, certains évangéliques semblent portés à commettre les mêmes erreurs. Un livre récemment publié par un pasteur évangélique célèbre appelle à une « nouvelle réforme »



fondée sur l'estime de soi, qu'il considère comme « la plus grande des valeurs ». Dans cette « réforme naissante », dit l'auteur, la psychologie et la théologie « œuvreront côte à côte comme de solides alliées. »

Nul lecteur ne peut douter des bonnes intentions ni des espérances lumineuses de cet auteur. Mais quiconque sait lire le passé récent et constater le résultat de telles alliances n'est pas aussi optimiste.

### **« Christianisme Et »...**

Ces tentatives de faire cause commune avec la psychologie sont des exemples de « christianisme et... ». C'est une grande tentation pour ceux qui craignent que le christianisme seul ne soit pas suffisant. Le problème est que le « christianisme et... » met de côté le véritable christianisme ou l'empêche de prendre prise.

C.S. Lewis suggéra une fois d'imaginer le christianisme comme une bonne maladie : quelque chose que vous désirez attraper. Dans ce cas-là, le « christianisme et... » est comme une inoculation. C'est une petite dose de la véritable maladie mélangée à d'autres sérums. Il se peut qu'elle fasse apparaître un gonflement sur le bras ou qu'elle produise une légère fièvre, mais elle vous empêche de contracter la bonne infection que vous auriez dû contracter. Bien entendu, les effets les plus préjudiciables de ce processus se feront sentir sur les jeunes gens qui n'ont rien connu d'autre.

### **Une préoccupation pour tous**

Il est maintenant évident que les chrétiens doivent se préoccuper à juste raison de l'attrait factice qu'exerce la



psychologie. Mais pourquoi les non-chrétiens devraient-ils faire attention ?

Tout simplement parce qu'ils vivent, eux et leurs enfants, également dans le monde de la psychologie. S'il est vrai que des chrétiens ont été détournés de leur foi par la psychologie, il me paraît tout aussi vrai que nous avons tous été détournés de nos meilleurs instincts et de notre bon sens. Nous pouvons demander à l'égard de certaines prétentions de la psychologie, « sont-elles irrégieuses ? » Mais nous pouvons également demander, « sont-elles réalistes ? » S'il existe des défauts dans le système, ils apparaîtront dans les choses pratiques, auquel cas ils offenseront non seulement les dieux mais également notre sens de la logique.

Ceci nous amène au dernier point. L'homme de la rue ne craint plus d'entendre que son comportement peut le conduire en enfer, mais il se met à réfléchir lorsqu'il entend dire que celui-ci peut le conduire dans un asile d'aliénés. Je ne dis pas que nous sommes tous sur le chemin de l'asile, bien que cette possibilité ne soit pas écartée, mais je veux dire que nous glissons tous insensiblement vers une vie morne et insipide comme celle de l'asile d'aliénés. Une attitude trop sérieuse à l'égard du moi constitue un souci peu sain et finalement frustrant. Elle ne conduit pas à une société composée d'individus différents et intéressants, mais à une triste foule de gens dont l'apparence et le langage se ressemblent, débitant de façon monotone les mêmes histoires, ressassant leurs préoccupations personnelles.

Voici où je veux en venir. Même en raisonnant en termes purement matériels, il n'est pas certain que la psychologie nous laisse dans de meilleures conditions. Nous avons des tonnes de conseils d'experts et des montagnes de révélations sur le moi. Marchons-nous d'un pas plus léger ou rions-nous plus franchement encore pour cela ?

Etre chrétien ne constitue donc pas une condition pour pouvoir suivre le raisonnement de ce livre. La critique que je fais repose sur des raisons intellectuelles aussi bien que spirituelles. La psychologie veut que nous jugions une idée non pas sur le fait qu'elle peut ou non sauver l'âme d'un homme, mais sa santé d'esprit. Son but est de rendre la vie plus humaine. Il peut être démontré, je crois, que la psychologie a plutôt moins contribué à ce but qu'on ne le suppose communément, et que le christianisme y a plutôt contribué davantage.





## *Les bonnes intentions*

Si vous menez votre voiture chez votre garagiste pour la faire réparer et que vous trouviez par la suite qu'elle ne marche toujours pas correctement, que des complications supplémentaires sont apparues également, vous serez alors enclin à la suspicion. Si cela se produit de façon répétée, vous arrêterez de lui confier votre voiture. Vous ne soupçonneriez pas nécessairement la morale de votre mécanicien. Peut-être passe-t-il, à votre connaissance, pour un homme respectable. Mais vous vous interrogerez sur ses aptitudes.

Il n'existe aucune raison non plus de douter de l'impulsion généreuse à l'origine du travail de professionnels de la psychologie et des sciences sociales. La plupart des experts qui guident le monde de la psychologie sont emplis de bonnes intentions. Nous pouvons aller jusqu'à dire que beaucoup font preuve d'un esprit de consécration et d'un sens du sacrifice personnel. Les conseillers et les thérapeutes offrent souvent l'attention et le soin que certains cas désespérés ne peuvent trouver nulle part ailleurs. Et la plus grande part de la recherche en psychologie vise à l'amélioration de la race.

Mais il existe des raisons de douter des aptitudes des conseillers en psychologie. Le désir d'aider ne garantit nullement un résultat salubre. Parfois, comme l'observait avec ironie Thoreau, le résultat est l'opposé : « Si je savais avec certitude qu'un homme se dirige vers ma demeure dans le but avoué de me faire du bien, je me sauverais en courant. »

### **Les psychologues savent-ils aider ?**

Le fait que les psychologues s'efforcent d'aider les gens nous empêche souvent de demander s'ils savent aider. Nous croyons qu'il n'est pas de bon ton de demander à un homme qui s'efforce de nous aider s'il sait véritablement ce qu'il fait. Bien entendu, ce ne sont pas seulement les bonnes manières qui nous empêchent de mettre en doute la psychologie. C'est également la foi, le genre de foi qui nous fait accroire que les enseignants font ce qu'il y a de mieux pour nos enfants. Ou encore le genre de foi qui vous dit que l'homme au col d'ecclésiastique ne vous mettra pas à terre pour vous voler votre portefeuille. De même, nous devons nous demander si les psychologues savent véritablement aider. Des recherches poussées montrent que la psychologie est inefficace. De plus, il existe des preuves qui amènent à conclure que la psychologie est en réalité nocive.

Le premier indice tendant à prouver l'inefficacité de la psychologie apparut en 1952, lorsque Hans Eysenck de l'Institut de Psychiatrie, Université de Londres, découvrit que les névropathes qui ne suivaient aucune thérapie avaient autant de chances de guérison que ceux qui en suivaient une. La psychothérapie, trouva-t-il, n'était désormais pas plus efficace que le simple écoulement du temps. Des études complémentaires par d'autres chercheurs firent ressortir les mêmes résultats. C'est alors que le Dr Eugène Levitt de



l'Ecole universitaire de Médecine d'Indiana découvrit que des enfants au comportement bizarre et à qui l'on ne faisait suivre aucun traitement connaissaient un taux de guérison semblable à ceux qui en suivaient un. L'étude approfondie sur la Jeunesse de Cambridge-Somerville révéla une indication complémentaire sur le problème. Les chercheurs trouvèrent que les adolescents délinquants non conseillés avaient un taux de rechute plus bas que les autres. D'autres études ont montré que les gens sans expérience en psychologie font aussi bien que les psychiatres ou les psychologues cliniciens dans les traitements de malades. Par ailleurs, les études de Rosenham indiquèrent que le personnel des maisons de santé ne pouvait même pas faire la différence entre les gens normaux et les gens véritablement perturbés. Je peux encore allonger la liste... et elle est longue. Toutefois, j'espère que ceci suffit à montrer clairement que lorsque les psychologues se hâtent d'aider, ils ne réussissent pas forcément.

### **Les valeurs psychologiques et les valeurs traditionnelles**

Il existe un autre point, une accusation plus sérieuse. Il se pourrait que la psychologie et les autres sciences sociales nuisent véritablement à notre société. Il ne s'agit pas simplement de considérer ce que fait tel ou tel thérapeute. Ce thérapeute-ci peut être une bénédiction pour ses patients. Le fait est que, sur un plan plus large, les valeurs psychologiques ont foulé aux pieds les valeurs traditionnelles. Et il y a des raisons de penser que ces nouvelles valeurs possèdent en elles quelque chose de destructif.

Nul n'est besoin d'être érudit pour ressentir cela. En fait, l'érudition constitue souvent un obstacle à la compréhension de ce qui se passe réellement. Un père ou une mère ordinaire, ou encore un ouvrier d'usine, a plus de chance



de se rendre compte que la société va à la dérive que le professeur d'université. De nombreux parents éprouvent actuellement un sentiment d'impuissance devant le spectacle de leurs enfants nourris de valeurs étrangères à l'école ou à travers les médias. Les vieilles histoires de fées ou de sorcières qui, la nuit, volent garçons et filles pour les remplacer par des enfants étrangers à la famille, semblent étrangement contemporaines.

Un exemple plutôt criant de cet enlèvement du corps nous vient de Suède, le pays du monde peut-être le plus orienté vers la thérapeutique, pays où une loi a été votée interdisant aux parents de fesser leurs enfants. Plus encore, il est considéré comme acte criminel le fait de menacer, chasser, ridiculiser, ou en d'autres termes de « porter une atteinte psychologique », à des enfants. Il y a lieu de penser que ceci signifie que les parents ne peuvent désormais plus élever la voix à l'encontre de leurs enfants ou les renvoyer dans leurs chambres. Néanmoins, il n'est nullement prouvé que les Suédois soient quelque peu plus enjoués grâce à ce point de vue éclairé. Selon tous les rapports, la jeunesse est plus lasse et plus agitée que jamais.

### **L'échec de la foi psychologique**

Quelque bien intentionné et agréable qu'il soit, il n'est pas évident du tout que l'« establishment » psychologique sache aider. Partout il existe de sombres signes que cette foi n'est pas efficace. En dépit de la création d'une armée virtuelle de psychiatres, psychologues, psychométriciens, conseillers et éducateurs sociaux, il n'y a eu aucune diminution du taux de maladies mentales, suicides, alcoolisme, toxicomanie, enfants maltraités, divorces, meurtres et voies de fait de toutes sortes. Contrairement à ce qu'on pourrait espérer dans une société analysée si soigneusement et assistée

par tant d'experts de la santé mentale, il y a eu un accroissement dans tous ces domaines. Il semble parfois exister un rapport direct entre le nombre grandissant de ceux qui aident et le nombre grandissant de ceux qui ont besoin d'aide. Plus nous avons de psychologues, plus nous récoltons de maladies mentales ; plus nous avons d'éducateurs sociaux et de délégués à la liberté surveillée, plus la criminalité s'accroît ; plus nous avons d'enseignants et plus l'ignorance grandit.

Il nous faut nous interroger devant tout cela. En clair, cela est suspect. Nous sommes contraints de concevoir la possibilité que la psychologie et les professions qui gravitent autour d'elle proposent des solutions aux problèmes qu'elles ont elles-mêmes contribué à faire naître. Ainsi nous voyons des psychologues élever chez les gens l'espoir de bonheur ici-bas à un niveau démesuré, pour ensuite dispenser leurs conseils sur la crise qui survient vers la mi-vie et à la mort. Nous voyons des psychologues faire de l'attention portée à soi-même une vertu, pour ensuite s'étonner du nombre croissant de narcissistes. Nous voyons des psychologues alléguer devant les tribunaux que les mauvais garçons et même les mauvais adultes n'existent pas, pour ensuite formuler des théories afin d'expliquer l'augmentation de la criminalité. Nous voyons des psychologues mettre à rude épreuve les liens de la vie familiale, pour ensuite mener une thérapie dans des foyers brisés.

### **Attentes et résultats**

Il y a trop de « si », de « et » et de « mais » pour prouver une relation fortuite entre la montée de la psychologie et la détérioration du lien social, mais il existe certainement assez de preuves pour douter du profit que la psychologie prétend nous apporter. Dans des domaines où les profes-



sionnels savent véritablement ce qu'ils font, nous nous attendons à un résultat. Stanislas Andreski, sociologue britannique, fait la lumière sur ce point en comparant la psychologie et la sociologie à d'autres professions. Il note que lorsqu'une profession est fondée sur une connaissance bien établie, il devrait y avoir une relation entre le nombre de personnes qui exercent cette profession et les résultats accomplis :

« Ainsi, dans un pays où il y a pléthore d'ingénieurs en télécommunication, l'équipement téléphonique sera normalement meilleur que dans un pays où il n'y a que quelques spécialistes dans ce domaine. Le taux de mortalité sera plus bas dans les pays ou les régions où il y a beaucoup de docteurs et d'infirmières que dans les lieux où ils sont rares et éloignés. Les comptes seront généralement tenus avec plus d'efficacité dans les pays où il y a de nombreux comptables expérimentés que là où ils font défaut. »(1)

Mais quel est donc le profit produit par la psychologie et la sociologie ? Le professeur Andreski poursuit :

« ... Partant, nous devrions constater que dans les pays, les régions, les institutions ou encore les secteurs où les services des psychologues sont très largement requis, les foyers sont plus résistants, les liens entre conjoints, frères et sœurs, parents et enfants, plus solides et plus chaleureux ; les relations entre collègues plus harmonieuses, le traitement des patients meilleur ; les vandales, les criminels et les toxicomanes moins nombreux, que dans les endroits et les groupes qui n'ont pas recours aux talents des psychologues. En conséquence, nous pourrions

---

1. *Stanislav Andreski, Social Sciences as Sorcery* (New York : Penguin Books, 1974), pp. 25-26.



déduire que les Etats-Unis sont la patrie bénie de l'harmonie et de la paix ; et qu'il aurait dû en être toujours plus ainsi durant le dernier quart de siècle en relation avec la croissance numérique des sociologues, des psychologues et des experts en sciences politiques. »(2)

Cependant, ce n'est pas ce qui s'est produit. Au contraire, les choses semblent empirer. Les rues ne sont pas sûres. Les foyers se désintègrent. Le suicide sévit parmi les jeunes. Et quand la psychologie tente de régler de tels problèmes, il semble souvent qu'elle les aggrave. La création dans les villes de centres de prévention du suicide s'accompagne, par exemple, d'une augmentation de celui-ci. Les conseils matrimoniaux conduisent fréquemment au divorce. Par ailleurs, l'observation la plus élémentaire nous montre que l'introduction de l'éducation sexuelle dans un public très étendu n'a aucunement enrayé la hausse des grossesses non désirées, de la promiscuité et des maladies vénériennes. Il est plutôt manifeste que de tels programmes encouragent la sexualité précoce et les problèmes qui en découlent.

Il est difficile de ne pas conclure que l'ordonnance est à l'origine de la maladie. « Si nous constatons », écrit Andreski, « que toutes les fois que les pompiers arrivent, le feu redouble d'intensité, nous finirions par nous demander ce qu'il peut bien sortir de leurs lances et si, par hasard, ils ne sont pas en train de verser de l'huile sur le feu. »(3)

### **Recherche et bon sens**

Il nous faut ici faire attention. Bien que le procès de la psychologie soit grave, je ne veux pas laisser l'impression

---

2. Ibid., p. 26.

3. Ibid., p. 29.

qu'il existe une preuve décisive de l'échec de celle-ci. La démonstration statistique a toujours ses problèmes. Par exemple, le fait que deux choses se produisent ensemble ne signifie pas que l'une soit la cause de l'autre. S'il arrive qu'un accroissement de la criminalité soit accompagné d'une hausse du marché financier, nous ne pouvons déduire pour autant qu'un marché en hausse entraîne la criminalité. Le fait que la montée de la psychologie corresponde à un accroissement des problèmes sociaux pourrait se concevoir comme une simple coïncidence. On pourrait même dire que ces problèmes seraient peut-être pires si la psychologie n'avait pas été là pour apporter son aide. En fin de compte, on pourrait admettre qu'il y a eu des échecs, mais soutenir que les idées fondamentales sont saines même si elles ont été mal appliquées.

Nous possédons un bien meilleur argument, je crois, lorsque ces idées sont confrontées à notre expérience ou à notre bon sens.

Prenez, par exemple, deux des affirmations auxquelles la psychologie moderne tient le plus : l'idée que le jeu de rôle entrave l'expression personnelle et l'idée que le libre cours à la colère est bon pour nous. Si vous soumettez l'une ou l'autre de ces notions à un moment de réflexion, vous verrez qu'il y a de nombreux exemples où le contraire est vrai. Supposez, par exemple, qu'une institutrice soit en train de lire une histoire à sa classe. Supposez encore qu'il s'agisse d'une histoire pleine de force, d'émotion et de sentiments nobles. Supposez maintenant qu'elle soit émue au point de sentir les larmes lui venir aux yeux. Devrait-elle se laisser aller à ses sentiments ? Eclater en sanglots ? A ce moment ce pourrait bien être la chose « naturelle » à faire. Je pense toutefois que vous conviendrez avec moi que la meilleure chose pour elle est de se reprendre et continuer l'histoire en faisant la meilleure lecture dramatique dont elle soit capable ; autrement, les élèves perdraient sur le récit lui-même.



Après tout, elle a déjà lu cette histoire auparavant et maintenant, c'est à leur tour de profiter de la force qu'elle renferme. Qu'ils pleurent, eux ; oui, qu'ils versent de chaudes larmes ; mais ne les mettez surtout pas dans la position inconfortable de devoir consoler un adulte qui ne peut tenir son rôle.

Le jeu de rôle empêche-t-il l'expression personnelle ? Parfois peut-être. Mais quelquefois l'expression personnelle peut aussi être l'obstacle à une expression plus profonde, plus vigoureuse. Et à ces occasions, bien tenir notre rôle est la chose la plus humaine et la plus authentique que nous puissions faire.

Quant à l'idée que se laisser aller à la colère permet de s'en débarrasser, pensez, parmi les gens que vous connaissez, à ceux qui donnent le plus volontiers libre cours à la colère. N'est-ce pas habituellement une occasion où leur hostilité augmente ? L'expression de l'hostilité, comme chacun peut aisément l'observer, perpétue et accroît la colère. Les psychologues eux-mêmes en arrivent à cette opinion. Un livre récent sur la colère conclut qu'il est généralement mauvais pour nous de laisser aller la vapeur. Ce livre, en fait, est plein de preuves concrètes allant dans ce sens. Mais devons-nous attendre toute notre vie un verdict scientifique sur des choses que nous pouvons constater de nos propres yeux ? Le chapitre qui suit va nous permettre de revoir l'une des notions admises les plus populaires, en l'examinant à la lumière de la foi et à celle du bon sens.





## *L'estime de soi*

« Il est important de s'aimer soi-même. »

« Si vous ne vous aimez pas vous-même, personne d'autre ne le fera. »

« Le problème de Jean vient de ce que son concept de soi est peu développé. »

Combien de fois n'avons-nous pas entendu semblables opinions ? De la part d'un chauffeur de taxi autant que d'un enseignant, d'un plombier comme d'un psychologue. En fait, nous sommes tous bien convaincus que l'estime de soi est la clé de nombreux problèmes.

Cette affaire de s'aimer soi-même est presque devenue un principe premier. Cela semble aller de soi, comme lorsque l'on dit « le ciel est bleu ». Personne n'est enclin à le contester. Bien entendu, la psychologie n'a pas inventé cette notion, mais elle l'utilise fructueusement. On pourrait même dire qu'elle constitue la « bonne nouvelle » de l'évangile psychologique.

Ainsi, lorsque j'entrepris cette critique de l'idée d'estime de soi, ce fut avec émoi. C'est comme entreprendre la critique de la proposition suivante : « les bébés sont adorables. » Néanmoins, l'idée nécessite une approche plus précise, parce que les idées, comme les services de table, se



présentent habituellement en lots, et certaines des idées qui accompagnent la foi en l'estime de soi ne sont pas aussi adorables que les petits bébés.

Les livres style 'aide-toi toi-même', par exemple, commencent souvent par vous demander de vous aimer vous-même, mais bien vite ils vous disent que vous n'êtes pas responsable pour les autres et que vous ne devriez pas perdre votre temps à essayer d'être ce que les autres attendent de vous. La plupart d'entre nous savons qu'« être enchanté de soi-même » constitue souvent une excuse aisée à des actions égoïstes ou égocentriques. Nous disons : « Je ne serai bon pour les autres que si je suis bon pour moi-même », et la première chose que nous faisons, c'est envoyer notre enfant de trois ans à la crèche cinquante heures par semaine, ou de puiser dans la bourse familiale afin d'aller passer une journée aux courses. Il nous faut modérer de notre bon sens la réponse que nous apportons à la question « devrions-nous nous aimer nous-mêmes ? » Notre réponse devrait être « Cela dépend » ou encore « Dans quelles circonstances ? » Nous aimerions tous voir, j'en suis sûr, l'adolescente insatisfaite d'elle-même et qui est chagrinée par son manque de popularité, apprendre à se détendre et à s'accepter elle-même. La grande question, je suppose, est de savoir si elle doit continuer à s'aimer elle-même lorsqu'elle répand de fausses rumeurs ou qu'elle manipule sans pitié les autres afin d'améliorer sa position sociale. Devons-nous, en d'autres termes, nous aimer nous-mêmes quel que soit le comportement que nous adoptons ?

En quoi le point de vue chrétien diffère-t-il ? La réponse de la psychologie à cette question est de dire que si nous nous aimons vraiment nous-mêmes, ces choses n'arriveront pas ou encore, qu'elles n'atteindront pas ce point-là. Selon ce point de vue, les gens qui ont conscience de leur valeur personnelle ne ressentent pas le besoin de faire des choses laides ou méchantes. C'est ici, notez-le bien, que le chris-

tianisme et la psychologie divergent. Les gens continueront à se comporter de mauvaise façon, dit le christianisme, car la nature humaine est perverse et le fait de s'aimer soi-même ne fait pas disparaître la perversion. Malheureusement, la psychologie ne tient pas compte de la chute ; elle n'admet pas les mauvaises inclinations naturelles. En conséquence, il n'y a aucune raison pour que nous ne nous acceptions pas nous-mêmes tels que nous sommes.

Bien que, comme je l'affirme, ce soit un point conflictuel entre le christianisme et la psychologie, certains chrétiens ne le considèrent pas comme tel parce que, au premier abord, le point de vue psychologique et le point de vue chrétien semblent correspondre. Le christianisme aussi nous demande de nous aimer nous-mêmes, mais pour une raison tout à fait différente : parce que Dieu nous aime. Nous ne sommes pas le centre de la plénitude et de la bonté rien que par nous-mêmes. Nous possédons une valeur infinie parce que nous sommes comme la prune des yeux de Dieu. Il nous aime comme une mère aime son enfant.

Peut-être serait-il toutefois plus approprié de dire « comme une mère aime son enfant *désobéissant* », car l'amour dans ce cas s'attachera à apporter la correction qu'il convient. C'est une chose que certains chrétiens oublient. Tout ce qu'ils voient, c'est la similitude : le christianisme dit que nous possédons une valeur considérable, tout comme la psychologie. A partir de cela, ils arrivent rapidement à la conclusion que les chrétiens peuvent tirer profit des nouvelles idées de la psychologie sur l'amour de soi. Ils pensent rendre service au monde chrétien, mais en réalité ils le desservent et se desservent eux-mêmes, en mélangeant deux concepts opposés. Ils finissent généralement par adopter une position envers eux-mêmes et envers Dieu qui doit plus à la psychologie qu'à la religion. Ils s'imaginent que Dieu est un thérapeute compréhensif qui désire seulement que nous parvenions à nous aimer et nous accep-



ter nous-mêmes pour ce que nous sommes. Plutôt que d'accepter une telle vision édulcorée de Dieu, nous ferions bien de nous rappeler l'image que T.S. Eliot donnait de Christ, le nommant « le chirurgien blessé », celui qui accomplit sur nous une chirurgie radicale parce que ce dont nous avons besoin, ce n'est pas d'une tape dans le dos mais d'une opération : et peut-être bien une transplantation du cœur.

### **Quelque chose dont vous soyez satisfait**

Le christianisme désire que vous soyez satisfait de vous-même, toutefois pas tant qu'il n'y a pas en vous quelque chose qui soit digne de satisfaction. Il voudrait nous faire prendre le chemin de la guérison avant de nous complimenter pour notre bonne santé. Ceci, comme le souligne C.S. Lewis, est la marque de quelqu'un qui nous aime réellement : « Pour les gens dont nous ne nous soucions guère, nous réclamons le bonheur quelles que soient les conditions : pour nos amis, nos bien-aimés, nos enfants, nous nous faisons plus exigeants et préférierions les voir souffrir que de les savoir heureux dans des situations aliénantes et méprisables. »<sup>(1)</sup> Un père ou une mère qui diraient : « Peu importe le genre de personne qu'est ma fille ou ce qu'elle fait, tant qu'elle est satisfaite d'elle-même », laisseraient beaucoup à désirer. Il nous faudrait alors nous interroger sur la réalité de l'amour des parents. Quand vous aimez quelqu'un, vous ne voulez pas le voir faire des choses déplaisantes. Vous désirez le rendre encore plus aimable. Nous ne devrions attendre rien de moins d'un Dieu d'amour. Si nous voulons faire partie de la communauté des saints, nous ne devrions pas espérer que l'invitation soit : « Venez tels que vous êtes ; nous ne souhaitons pas vous changer » (ceci

---

1. C.S. Lewis, *The Problem of Pain* (New York : Macmillan, 1962), p. 41.



est par ailleurs le slogan diffusé sur les ondes par l'Eglise Unitaire libérale).

La raison pour laquelle les chrétiens doivent se garder de mélanger ces deux notions de l'estime de soi, est que la perspective psychologique réduit la bonne nouvelle de l'Evangile au rang de « agréable nouvelle » ; - « agréable nouvelle », parce qu'il n'y a jamais eu de mauvaise nouvelle en premier lieu. Si le grand optimisme de la psychologie à l'égard de la nature intrinsèque de l'homme est correct, alors le christianisme n'est pas nécessaire : l'action rédemptrice de Christ sur la croix devient inutile. Après tout, pourquoi aurait-Il souffert et serait-Il mort pour nous racheter s'il n'y a rien de mauvais en nous ? Si tout ce qu'il nous faut faire pour trouver la plénitude, c'est être simplement nous-mêmes, alors Sa mort n'est qu'un geste sans signification, un sacrifice noble, mais inutile, de Sa personne.

En clair, les chrétiens ne peuvent accepter la doctrine de la bonté naturelle implicite dans la plupart des théories sur l'estime de soi. La question est de savoir pourquoi tous sont prêts à l'accepter. Il est intéressant de noter que Freud lui-même n'y croyait pas. Il croyait même l'opposé : « L'homme est un loup pour l'homme », remarquait-il dans son livre « Civilization and Its Discontents » (La Civilisation et ses mécontents). Toutefois, son point de vue en la matière est largement ignoré ou passé sous silence de nos jours. Nous préférons garder notre foi en la nature humaine. Mais croire en la bonté humaine exige beaucoup de foi. Et cela pour la bonne raison qu'elle est réfutée à tout moment par certains faits bien connus : criminalité, guerre, terrorisme, esclavage, camps de concentration, parents brutaux, enfants ingrats, le comportement mesquin de tous les jours. G.K. Chesterton remarqua une fois que le doctrine de la chute de l'homme constitue le seul dogme chrétien pour lequel il existe un témoignage empirique accablant.

Il est vrai cependant que les statistiques ne nous convainquent pas souvent. Si ce n'était le cas, je mentionnerais quelques expériences importantes de la psychologie qui vont à l'encontre de la notion de bonté naturelle. Il paraît toutefois plus utile de porter la question à un niveau plus personnel, c'est-à-dire, à un niveau où l'expérience commune a son mot à dire.

La conscience que l'on a de soi révélera certes quelques faits plaisants sur nous-mêmes, mais elle en révélera également certains qui ne le sont pas autant. Mon impression est qu'une grande part de la « preuve » de notre bonté est fondée, non pas sur ce que nous faisons véritablement, mais sur ce que nous croyons que les gens devraient faire. Nous sommes tous meilleurs commentateurs que joueurs. Nous savons avec exactitude ce que nous ferions si nous nous trouvions sur le terrain, mais la vérité est que, si l'occasion nous en était donnée, nous commettrions bien plus d'erreurs que les joueurs eux-mêmes.

Nous disons tous, par exemple, qu'il n'est pas bien de traiter les gens comme des objets. Cependant, nous agissons ainsi tous les jours. Nous obtenons de X quelques renseignements bien utiles, ou encore de Y un petit service, puis nous ne voulons plus entendre parler d'eux. Il nous importerait peu de ne pas les voir pendant un mois ou jusqu'à ce qu'ils se révèlent à nouveau utiles. Ou bien, pensez à la façon dont nous réagissons lorsque nous apprenons l'existence d'un défaut dans la vie d'un homme respectable. N'est-il pas vrai que nous nous réjouissons secrètement de découvrir qu'il y a en lui moins de bonté que ce que nous supposions ? Si vous êtes tentés de répondre : « c'est une réaction bien humaine », souvenez-vous que c'est précisément de la nature humaine dont il est question ici.

Bien entendu, il y a des choses pires encore, que nous sommes généralement les seuls à connaître : des actions dont



nous nous sommes bien gardés de parler en espérant qu'elles ne seraient pas découvertes, des choses pour lesquelles nous avons préparé un monceau de mensonges au cas où elles le seraient. Il y a aussi des actions que nous n'avons jamais osé considérer franchement : des choses que nous nous sommes empressés de couvrir d'excuses, nous disant à nous-mêmes que nous n'avions pas d'autres choix alors qu'en réalité nous en avions. Nous évitions tout véritable examen de notre comportement parce que nous savions qu'il n'aurait pas soutenu un tel test. Plutôt que de prévenir un semblable comportement, l'estime de soi l'encourage souvent. Elle nous induit à penser que nous sommes en droit de déroger aux règles parce que nous sommes d'un genre spécial. Je sais pour ma part que les incidents les plus honteux de ma vie, des choses dont la seule pensée aujourd'hui me crispe, furent le produit d'une joyeuse acceptation de ma personne, la période durant laquelle j'étais féru d'estime pour moi-même, suivant « innocemment » ce que je croyais de manière convaincue être bon ou, tout au moins, être des impulsions neutres. Mon estime personnelle ne permettait simplement aucune conscience de moi-même honnête : cela ne se produisit que beaucoup plus tard.

Lorsque nous nous efforçons, bien que brièvement et imprécisément, de penser à nos actions basses et mauvaises, ce n'est, bien sûr, qu'une demi-version de l'histoire. L'autre moitié de l'histoire se compose des choses que nous n'avons pas faites, mais que nous aurions faites si nous pensions pouvoir les mener à bien : les choses que nous sommes tentés de faire dans l'anonymat d'une ville inconnue ou en compagnie de gens avec lesquels nous ne nous associons pas d'ordinaire. Nous évitons ces choses-là parce que nous craignons d'être pris et déconsidérés, ou même jetés en prison. La vérité est que la loi et la peur de la censure publique nous en préservent bien plus de fois que nous ne voulons l'admettre. « Tout homme », écrivit Lewis,

« ... doit vivre 'selon' l'apparence extérieure d'autres hommes : il sait qu'il y a telle chose en lui, qui est encore bien plus basse que son comportement en public le plus négligé, son langage le plus relâché. » Et nul autre ne pourrait deviner, dit Lewis, « combien ces choses sont familières à votre âme, voire de même nature qu'elle, combien cela forme un tout. »(2)

Si vous présentez ces points à un humaniste, il se peut qu'il fasse un pas ou deux en arrière, mais il ne changera pas de direction. Son argument risque fort bien d'être quelque chose de ce genre : « Vous n'avez rien compris », dirait-il. « Quand quelqu'un commet une erreur, il n'est pas responsable, c'est la faute de sa culture. » Il prétend, en d'autres termes, que la société ne permet pas aux individus d'être eux-mêmes ; elle fausse leurs bonnes impulsions. Il vous dira encore que si vous désirez voir ce qu'est la véritable personnalité, il vous faut trouver des gens qui n'aient pas été dénaturés par la société, de jeunes enfants par exemple. Ceci, il faut l'admettre en effet, est un bon conseil. Si vous le suivez, la première chose que vous découvrez est que les humanistes n'ont pas étudié de très près les enfants ! Ces derniers ne sont pas en règle générale une bonne publicité pour la nature humaine !

Pour le vérifier, imaginez que vous êtes soudainement déposé sur une terre de géants et puis demandez-vous si vous préféreriez être découvert par un groupe de géants de quatre ans ou un groupe de géants adultes. Si pour des raisons sentimentales, vous penchez pour ceux de quatre ans, pensez alors au sort hasardeux réservé à votre chat lorsqu'il se trouve en compagnie de vos tout petits. Ensuite, pensez aux chances beaucoup plus certaines qu'il a d'être traité avec humanité par des adultes. Il est indéniable que les enfants sont de petits êtres charmants, mais ils sont égale-

---

2. Ibid, pp. 59-60.



ment un exemple du besoin impérieux que nous avons de la société si nous ne voulons pas être régis par le pouvoir, le caprice et l'égoïsme. S'emparer brusquement de jouets, refuser de partager, frapper la petite sœur et mentir effrontément pour tout couvrir, cela débute suffisamment tôt dans la vie de l'enfant pour laisser supposer que l'imperfection fatale n'est pas imputable à la société mais à sa nature. C'est la société après tout, par l'intermédiaire des parents, qui lui *apprend* à restituer la petite voiture volée, à partager ses jouets, à traiter gentiment sa sœur et à dire la vérité. Ignorer tout cela n'est pas à l'avantage des facultés d'observation de ceux qui prêchent la bonté naturelle.

### **La faiblesse de la position psychologique**

Devons-nous nous aimer nous-mêmes ? Oui, nous le devons. Mais une fois évacuée la raison d'être chrétienne de l'amour-propre, il est difficile d'imaginer sur quelles autres bases celui-ci peut être fondé. Si vous considérez la raison d'être psychologique, vous en constaterez la ténuité. C'est généralement quelque chose comme : « S'aimer, c'est s'accepter, vous accepter vous-même en tant que personne digne parce que vous choisissez d'agir ainsi » ou encore, « Vous existez ; vous êtes humain. C'est tout ce dont vous avez besoin. C'est vous qui déterminez votre valeur » ; ou simplement, « Vous êtes digne parce que vous dites qu'il en est ainsi. » Ces citations n'ont pas été fabriquées par moi ; elles viennent tout droit de la plume d'un psychologue dont les livres ont été vendus par millions. C'est un sujet ardu pour sûr, mais qu'est-ce que cela signifie ? Il n'est pas nécessaire d'avoir suivi des cours de logique pour comprendre que ses raisons ne sont nullement des raisons mais un raisonnement fondé sur des souhaits. C'est comme si l'on disait : « Je suis la personne la plus illustre du monde parce que c'est moi qui le dis. » Cela ne prouve rien.

Le point suivant à considérer, est cette attitude envers le moi qui contredit la position du christianisme. L'idée que « c'est vous qui déterminez votre valeur » est aussi éloignée du message évangélique que l'orient est éloigné de l'occident. La plus grande colère de notre Seigneur ne fut pas dirigée contre des pécheurs manifestes comme Marie Madeleine, mais contre ceux qui étaient convaincus de leur valeur personnelle. De plus, Il n'a jamais demandé à Ses disciples d'avoir confiance en eux-mêmes, seulement d'avoir foi en Lui. Rien dans le Nouveau Testament ne laisse entrevoir que nous devons avoir foi en nous-mêmes. Quant à la preuve de notre valeur, elle réside dans le fait que Dieu a fait de nous Ses enfants et que Christ nous a rachetés. Cela, à mon avis, semble être une base plus solide pour notre valeur que celle qui repose sur une affirmation personnelle. Je m'imaginer fort bien être admis dans la famille céleste pour des raisons de parenté (enfant par adoption), mais je ne voudrais m'y risquer sous prétexte que j'ai toujours pratiqué l'estime de soi.

### **L'amour-propre normal : trois types**

Suis-en train de dire que l'estime de soi ordinaire est une mauvaise chose ? Non ! Il semble qu'il y ait un certain niveau de respect de soi qui est naturel à l'espèce humaine. L'expression « il est bon d'être vivant » reflète cela. Quand nous sommes pleins de santé, de courage et que les choses vont comme nous voulons, il est parfaitement naturel d'être satisfaits de nous-mêmes. Ceci revient finalement à prendre plaisir en la création de Dieu, ajoutant à notre tour, « Dieu vit que cela était bon. » Alors l'amour-propre est premièrement fondé sur la valeur que nous possédons en tant que créatures faites par la main de Dieu.



En outre, il existe une seconde forme d'amour-propre normal : vouloir notre propre bonheur. Le commandement de la Parole d'aimer notre prochain comme nous-mêmes semble admettre ce point. De plus, il n'y a aucun passage qui suggère que cela soit mal. Tout homme désire le bien pour lui-même. C'est comme cela que nous avons été conçus.

A ces deux types d'estime de soi légitime, nous pouvons ajouter un troisième : être satisfaits de nous-mêmes parce que nous sommes ou avons été utiles, parce que, d'une manière ou d'une autre, nous nous insérons parfaitement dans un plan bien défini. La meilleure illustration que je connaisse est le film, 'C'est une Vie Merveilleuse'. La vie du héros, Georges Bailey, semble l'avoir mené à une impasse et il se trouve au bord du suicide quand un « ange de seconde classe », sous la forme d'un vieil homme exquis, vient à son secours. Je suis sûr que vous connaissez cette histoire. Georges souhaiterait n'être jamais né et l'ange exauce temporairement son vœu. Mais le monde dans lequel Georges n'a jamais vu le jour est encore bien pire à cause de cela. Il semble qu'il y avait dans l'univers une place spéciale que lui seul pouvait tenir. Le christianisme, bien entendu, dit pratiquement la même chose. L'homme le plus faible et le plus opprimé peut prendre courage à la pensée qu'il sert à quelque chose de précis dans le plan de Dieu, même si Dieu seul sait ce que c'est. Notez cependant la différence entre ces types d'amour de soi et le type qui repose sur une affirmation personnelle. Les trois premiers pourraient être intitulés amour de soi « légitime ». C'est une chose que vous ne pouvez empêcher : vous ne pouvez vous empêcher de souhaiter votre bonheur et vous ne pouvez vous empêcher d'être satisfait de vous-même lorsque votre vie semble avoir un sens. Mais l'autre type est une chose plus arrogante. Ainsi, une personne arrogante est une personne qui a des prétentions injustifiables à l'égard de la

dignité, l'autorité ou la connaissance. Quand un psychologue vous pousse à penser que « vous êtes digne parce que c'est vous qui le dites », c'est un encouragement à l'arrogance. Quand le même psychologue dit que vous devez vous considérer comme « la personne la plus belle, la plus passionnante, la plus digne qui n'ait jamais existé », c'est manifestement de l'arrogance. Dans les deux cas nous prétendrions avoir l'autorité de nous investir d'un rang qu'il ne nous appartient pas de donner. C'est de l'arrogance et nous pourrions également ajouter, ce n'est pas de la bonne psychologie. C'est une voie sans issue dans la plupart des cas et de toute façon, ce n'est pas ce dont nous avons réellement besoin.

Imaginez l'ange essayer de convaincre le pauvre Georges Bailey que sa vie a de l'importance parce que « c'est lui qui le dit ». Comme la plupart d'entre nous, M. Bailey désire autre chose que sa propre parole à cet égard. De plus, il n'a pas besoin d'entendre qu'il est intelligent ou merveilleux : il a besoin de voir que sa vie a un but.

Le problème avec l'estime de soi du genre « aide-toi toi-même », c'est qu'elle suggère que nous sommes au-dessus de l'ordre des choses. Plutôt que d'être une partie de la création, cela implique que nous sommes de façon ou d'autre notre propre création. « Avec de l'expérience en amour-propre », comme un manuel l'observait, « ...vous croirez tellement en vous-même que vous n'aurez pas besoin de l'amour ou de l'approbation des autres pour vous donner de la valeur. » Tout cela ressemble plus à la description de Dieu qu'à celle d'un homme. Dieu se suffit à Lui-même, mais nous, malgré notre valeur, nous sommes toujours des créatures qui dépendent de l'amour des autres et particulièrement, de l'amour de Dieu. Vous voyez, j'en suis sûr, que nous ne sommes plus dans les limites de l'amour-propre légitime mais dans les limites de l'orgueil et de l'arrogance. Beaucoup de livres sur l'estime de soi commencent avec



quelque chose qui tient de la version légitime, mais ensuite, avant que vous ne vous en rendiez compte, ils s'éloignent dans la direction de l'auto-suffisance et la vénération de soi, comme nous le faisons en vérité tous une fois que nous coupons les cordes qui nous retiennent à la vertu de l'humilité.

### **L'attention obsessionnelle portée à soi-même**

L'ironie est que le bonheur ne se trouve pas dans la vénération de soi. Une fois que nous commençons à nous concentrer sur notre dignité en tant que personne ou sur notre valeur personnelle, nous perdons aussitôt le plaisir de l'appréciation de soi légitime. Enlevée de son contexte particulier, l'attention portée à l'estime de soi devient rapidement une attention portée à l'auto-suffisance, le rang, le pouvoir et tout ce qui s'ensuit. C'est ainsi que sont construits les livres style « aide-toi toi-même » : ils commencent par l'amour-propre mais semblent toujours terminer en auto-défense... « Vous n'avez pas besoin des autres », « prenez de l'assurance », « ne perdez pas pied », « ne les laissez pas prendre le dessus ». On a l'impression que l'estime de soi doit se porter comme une armure.

De tels conseils nous conduisent assurément à nous poser certaines questions. Pourquoi devrions-nous prendre tant de précautions alors que nous sommes entourés de tant de gens charitables comme nous ? Et pourquoi est-ce que les livres style « aide-toi toi-même » sont imprégnés de cette attention obsessionnelle portée à l'idée de dépasser tout le monde, qui semble l'emporter sur l'estime de soi ? Il y a ici véritablement contradiction. Vous devriez espérer, si le concept de la bonne opinion de soi-même était primordial, qu'il ne fût pas nécessaire de s'inquiéter de la première place. Mais bien plutôt, vous devriez espérer que s'aimer soi-même fût suffisant. Manifestement cela ne l'est pas.

Quelque chose d'autre est en œuvre, réclamant à grands cris l'attention, étendant de plus en plus ses prétentions. Quel que soit ce quelque chose, c'est l'antithèse d'une société réalisable où chacun se soumettrait à un modèle de devoir mutuel, où chacun aurait autorité en une chose mais pas en une autre, où chacun serait tour à tour maître puis disciple, enseignant puis élève. Qu'il est merveilleux mais combien rare de trouver une telle attitude aujourd'hui ! Nous avons à la place une collection abrasive d'egos, chacun poussant à leur limite extrême ses revendications.



## *Un raisonnement fondé sur des souhaits*

Connaissez-vous l'histoire du 'Petit Train Qui Pouvait' ? J'aime tout particulièrement la partie de l'histoire où le petit train répète à tue-tête « j'pense que j'peux, j'pense que j'peux, j'pense que j'peux », jusqu'à ce que ce refrain prenne le rythme du piston entraîné par la vapeur. C'est une bonne histoire à lire aux enfants, qui constitue également une illustration de la pensée positive. Elle devrait être tempérée, bien sûr, par d'autres genres d'histoires afin de préparer l'enfant à ces périodes de la vie où l'avenir semble sombre ou sans lendemain.

Bien qu'une attitude mentale positive permette de rassembler les forces et les énergies que nous ne soupçonnions plus en nous, elle ne peut accomplir des miracles. Cependant, l'une des curiosités de la société sécularisée est la suivante : moins elle croit en Dieu, plus elle croit aux miracles. Le paradoxe de notre société prétendument pratique est que bon nombre d'adultes se nourrissent l'esprit de l'équivalent adulte de l'histoire du Petit Train. Les livres de psychologie populaire sont presque exclusivement consacrés à la pensée positive poussée à l'extrême. Lisez les

livres de psychologie les plus populaires et vous verrez quels miracles sont possibles. Voulez-vous guérir de votre cancer ? Empêcher un avion de s'écraser ? Voler (sans avion) ? Vivre pour toujours ? Toutes ces choses, vous dit-on, peuvent être accomplies grâce à l'énergie psychique.

### **Pensée positive ou simulation**

La psychologie populaire n'a pas vraiment d'autre choix que celui d'adopter ce raisonnement fondé sur des souhaits. D'abord, son idée sur l'estime de soi n'est pas réaliste : la logique de la prémisse impose la conclusion. A partir du moment où vous choisissez de croire que vous faites partie de l'élite simplement parce que vous le croyez, vous êtes déjà en pleine fiction. Alors le mensonge initial doit être couvert par un second mensonge, et ainsi de suite. Ainsi, un psychologue consacré nous dit : « Vous pouvez vous tenir nu devant un miroir et vous dire combien vous êtes attrayant. » Oui vous pouvez le faire ; vous pouvez également vous dire que vous êtes brillant et riche. Cela peut être ou ne pas être vrai. Mais supposez que ce ne le soit pas ; à quoi bon cette simulation ?

Loin de moi la pensée, je vous prie, de vouloir nous déprécier, ou de vouloir nier le fond de vérité qui existe dans la pensée positive : quand nous pratiquons la confiance en soi, nous paraissions souvent plus attrayants pour les autres. Si, à ce niveau, mes collègues désirent se livrer à des colloques animés, je ne m'y oppose aucunement. Mais bien entendu, cela ne s'arrête pas là. Ce qui est suggéré par la suite, c'est que, puisque nous déterminons toutes choses pour nous-mêmes, nous pouvons nous passer de la religion, de la communauté, de la tradition et de la famille. Ce n'est pas simplement une suggestion : c'est l'affirmation répétée d'un psychologue après l'autre, d'un livre après



l'autre. Ceci est bien plus dangereux que de penser que vous êtes vous-même plus attrayant que vous ne l'êtes en réalité. L'homme qui prend à cœur la doctrine de l'autonomie et vide sa vie de tout lien avec le passé et de soutien traditionnel, découvrira généralement, peut-être trop tard, que son moi intérieur n'est pas en mesure de combler pleinement l'espace laissé vacant. L'idée que nous puissions nous aimer nous-mêmes au point de ne plus avoir besoin de l'amour et de l'aide des autres n'est que pure fiction. Aucune statistique ne le démontre. En fait, elles démontrent toutes le contraire : les sociétés qui portent toute leur attention sur le moi sont victimes de taux plus importants de sentiments d'abandon, de dépressions et de suicides que les sociétés qui reposent sur la tradition et sur la communauté. Mais avons-nous vraiment besoin de statistiques pour prouver ce que nous connaissons au fond de nous-mêmes ?

Et que dire des moments où notre destinée tout entière ne tient qu'à la santé d'un enfant malade ? Ou bien les moments où nous avons passé la nuit, agripés à notre oreiller, pleurant sur notre solitude ? C'est vrai, certains ne connaissent pas ces moments de vulnérabilité, mais c'est souvent parce que leur personnalité s'est asséchée plutôt que développée. L'homme qui est autonome vis-à-vis de sa famille et de ses amis est dans la même situation que la plante qui se retrouve autonome vis-à-vis de la terre.

### **La négation de la réalité**

La négation de notre dépendance constitue réellement une négation de la réalité. Or, ce qui est étrange chez les psychologues humanistes, ce qu'il vous faut saisir avant de les comprendre, c'est que cette accusation ne les gêne nullement. Ils se soucient très rarement de la réalité. Leur attention se porte davantage sur les 'perceptions'. Que ces perceptions soient conformes ou non à la réalité ne constitue

pas pour eux un souci majeur. C'est la raison pour laquelle les psychologues en potentiel humain aiment à dire : « Vous faites votre propre réalité ». Vous devez comprendre que dans bien des cas ils l'entendent de façon tout à fait littérale, car la plupart d'entre eux finissent par adopter une forme de religion ou de philosophie orientale. Cela signifie, bien sûr, adopter l'idée que la matière est une illusion. Une fois que cela est ancré dans leur esprit, et l'esprit d'après la pensée orientale est la seule réalité, libre à eux de penser de manière aussi positive qu'il leur plaît. « L'esprit au-dessus de la matière » n'est pas une simple figure de style pour eux ; c'est le crédo qui régit tout. C'est bien entendu, la conséquence inévitable d'une psychologie fondée sur le vide.

La personne qui part avec l'idée que le moi est d'une façon ou d'une autre son propre créateur se trouvera entraînée par la logique de cette idée de plus en plus loin de la réalité jusqu'à ce qu'elle finisse par abandonner complètement la bataille. C'est le chemin qu'ont suivi les plus grandes figures de la psychologie humaniste : Abraham Maslow, Gardner Murphy, Erich Fromm, Carl Rogers, Michael Murphy (le fondateur d'Esalen), et ceux qui l'ont vulgarisée comme Wayne Dyer, Léo Buscaglia et Will Schutz. A un degré ou à un autre, ils ont tous emprunté le chemin de l'orient.

Dans le dernier livre de Rogers, *A Way of Being* (Une Manière d'Etre), il y a un chapitre intitulé « Avons-nous besoin de la réalité? » La réponse, comme vous y attendez, est « non ». Ou plutôt, dit Rogers, il existe autant de réalités que de personnes et ce qui est réel pour moi maintenant n'est pas réel pour moi demain, et ainsi de suite. Ces prémisses une fois posées, la foi dans un potentiel humain illimité est compréhensible. C'est tout simplement le principe de l'air en expansion dans le vide : rien ne peut l'arrêter.



Quelles qu'irréalistes que soient ces idées, elles ont eu des conséquences pratiques. Notre société est déjà bien persuadée que les réalités subjectives sont supérieures aux réalités objectives. Notez qu'on entend constamment parler d'arriver à ses propres vérités ou de ne pas imposer ses valeurs aux autres, comme si la vérité et la valeur étaient des constructions purement personnelles et n'avaient rien à voir avec tout ce qui vous est extérieur.

Une partie de cette attitude vient, je crois, de ce que la bonté est mal placée. Parce que nous sommes une société qui place le sentiment avant la pensée, nous cédon à la tentation et donnons à l'argument subjectiviste le dernier mot. De cette façon, personne ne verra ses sentiments froissés lorsqu'une différence d'opinion s'élève. Tout peut être juste ; personne ne doit avoir tort.

En conséquence, nous avons tendance à évaluer les croyances selon leur degré de signification personnelle plutôt qu'en fonction d'un critère objectif. Quelqu'un dira : « Je crois au christianisme parce qu'il a donné un sens à ma vie » ; un autre dira : « Le christianisme n'a aucun sens pour moi. J'ai trouvé que la philosophie orientale a davantage de sens ». Et si le premier est un chrétien désorienté, ils finiront par convenir qu'ils ont tous les deux raison parce que la sagesse en cours aujourd'hui dit que la vérité, c'est ce qui vous rend satisfait de vous-même.

### **La foi fondée sur le fait**

Cependant cette attitude est l'antithèse même du véritable christianisme, lequel insiste que la foi s'appuie sur le fait objectif. L'église a toujours affirmé que la réalité est ce pour quoi nous sommes faits : plus nous la saisissons, mieux nous nous sentons. La foi chrétienne n'est pas fondée sur de belles pensées mais sur des événements histori-

ques décisifs qui se déroulèrent sous les règnes d'Auguste et Tibère. Elle tient debout ou s'écroule suivant la réalité de ces événements. La lettre de Saint Paul aux Corinthiens pose la question sans détours : « Et si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine. »

Par ailleurs, ce que notre Seigneur est venu révéler n'est pas un ensemble de thèmes inspirés mais une réalité transcendante, la réalité de choses non encore vues mais néanmoins immuables et solides. Même lorsque dans le passé les chrétiens étaient en désaccord sur certains points, ils s'accordaient au moins sur cela. La question religieuse cruciale qui traversa l'histoire, aussi tranchante qu'un couteau, de l'antiquité en passant par le Moyen-Age et jusqu'à l'aube du vingtième siècle était : « Est-ce vrai ? » A cause de cette question, des empires s'élevèrent et s'effondrèrent, des guerres furent déclarées, des martyrs versèrent leur sang et, fait moins dramatique mais peut-être plus caractéristique, des noceurs firent couler le vin et dansèrent dans les rues au fil du calendrier illuminé de jours fériés qui sont en réalité des jours saints, saints parce qu'ils commémorent certains faits grandioses.

C'est une chose très difficile à saisir pour l'esprit moderne imprégné de psychologie. Il a un critère de croyance différent. La question que les gens se posent maintenant, qu'ils soient des gens de religion ou non, est la suivante : « Cela vous fait-il du bien ? » Question par laquelle ils entendent : « Cela contribue-t-il au développement de votre concept du moi ? » « Cela vous rend-il plus satisfait de vous-même ? » Non pas, « Est-ce la vérité ? » mais « Cela satisfait-il mes besoins ? » Ne permettons pas à la psychologie de substituer un critère thérapeutique à un critère factuel et ainsi nous empêcher d'appeler les choses par leur nom. C'est une question d'honnêteté.

Lewis a bien présenté la question : « Si le christianisme est contraire à la vérité, alors aucun honnête homme ne



voudra y croire, quelque salutaire qu'il puisse être : si le christianisme est vrai, tout honnête homme désirera y croire, même s'il ne lui est d'aucune aide. »(1) Ceci est l'inverse de la mentalité thérapeutique et montre un esprit occupé par autre chose que la satisfaction des besoins. La foi aide en vérité. Lewis aurait été le premier à le prouver ; mais ceci ne devrait pas être la mesure servant à notre jugement. La question essentielle que l'on devrait poser à toute foi, qu'elle soit foi au Christ ou foi à la psychologie, n'est pas « Est-ce qu'elle répond aux besoins ? » mais « est-ce qu'elle répond aux questions ? »

Il existe de nombreuses choses qui peuvent nous rendre satisfaits de nous-mêmes : un verre de vin, un bain chaud, un rêve plaisant. Mais une philosophie ou une foi ne devrait pas être choisie sur la base de sa capacité à nous échauffer. Et elle devrait être certainement autre chose qu'un rêve.

### **Le premier devoir de l'esprit**

Le premier devoir de l'esprit, par conséquent, n'est pas de préférer les pensées plaisantes, mais d'enregistrer les choses telles qu'elles sont. Tout discours rationnel présuppose que nous n'errions pas en forgeant des idées et des croyances qui nous conviennent. Imaginez par exemple deux voitures, l'une se déplaçant doucement dans la circulation et l'autre abandonnée dans le fossé, sans moteur, sans portes et sans pneus. Le second objet est toujours une voiture, mais il est moins une voiture que le premier. Il ne correspond pas très exactement à ce que devrait être véritablement une voiture. Ensuite, imaginez un amas d'accessoires d'auto-

---

1. C.S. Lewis, « Man or Rabbit ? » in *God in the Dock* (Grand Rapids : Eerdmans, 1970), pp. 108-9.

mobiles, alternateurs, pompes à eau, durites, axes, carburateurs, pneus, éparpillés au hasard de la cour d'une casse. Vous pouvez dire, « C'est également une voiture », si vous y pensez de la bonne façon ; mais cela demande beaucoup d'imagination. En fait, vous avez donné toute l'importance à votre imagination et vous vous êtes éloigné de la réalité.

Ceci est évident pour les voitures. Mais si nous posons la question à un niveau différent, ce n'est pas aussi flagrant même si c'est essentiellement un problème identique et même si l'on peut étirer les définitions à leurs limites extrêmes. Par exemple nous avons, de nos jours, beaucoup de difficulté à nous accorder sur la définition de la 'famille'. Quelques-uns disent qu'une famille doit comporter au moins un des parents et un enfant. D'autres disent qu'un couple sans enfant constitue une famille. Certains disent même que le couple homosexuel forme une famille.

La plupart d'entre nous cependant, à un point ou à un autre, plaçons une limite. Nous avons la conviction que certaines définitions de la famille cernent davantage la réalité que d'autres. Autrement il nous faudrait admettre que les mots n'ont aucun sens. Peu de gens parmi nous, par exemple, appelleraient deux étrangers assis côte à côte dans un autobus une famille. Nous concevons toujours que notre pensée doive avoir quelque fondement objectif dans la réalité.

Une fois ce reliquat d'objectivité perdu, nous ne pouvons échapper aux interminables querelles et dissensions dont aucune sensibilité ne peut nous préserver et qui finalement ne se résolvent que dans la brutalité et la force. Si les jugements social et moral ne sont que des préférences, les préférences de ceux qui ont la voix la plus forte et le plus d'entregent prévaudront. J'ai choisi la famille comme exemple parce qu'il se trouve que c'est l'un de ces concepts que les gens à la voix forte tentent aujourd'hui de redéfinir à leur convenance, et de façons qui peuvent faire à nos



enfants et à leurs enfants un mal incalculable. Mais bien entendu, il existe d'innombrables autres concepts que les gens semblent enclins à interpréter subjectivement plutôt qu'objectivement : comportement criminel, sexualité normale, mariage, masculinité et féminité.

Quelques-unes des modifications que les sciences sociales tentent d'apporter ont un rapport ténu avec la réalité. Et bien des prétentions de la psychologie populaire sont manifestement fausses : affirmer que la pensée positive est un remède à tous les problèmes, que nous pouvons être complètement autonomes, que nous possédons un potentiel illimité. Tout cela n'a pratiquement aucun lien avec la réalité. S'il en est ainsi, pourquoi alors personne ne le voit-il ? La réponse est que personne ne veut le voir parce qu'il y a quelque chose à gagner à refuser l'évidence. Ce quelque chose, c'est le libre jeu de l'esprit : la liberté individuelle de penser tout ce que nous voulons. Cela va de pair, bien sûr, avec le désir de faire tout ce que nous voulons.

### **Ouverture d'esprit dogmatique**

J'ai dit précédemment que l'attitude subjectiviste de notre culture vient en partie d'un désir de maintenir un climat de bons sentiments. Mais il y a une raison plus arrogante qui équivaut à dire : « Ma pensée est souveraine et je ne la soumettrai ni à la tradition, ni à la logique, ni à la règle de l'évidence objective. » Les gens ne l'expriment pas en ces termes, bien entendu. Ils parlent plutôt de l'importance de garder un esprit ouvert. Il existe, toutefois, des esprits dogmatiques ouverts. Nous avons tous connu des gens qui paraissent s'intéresser davantage à la quête de la vérité qu'à sa possession effective. Le but et la doctrine au centre de leurs efforts, c'est de garder leur esprit libre de tout engagement.

Le problème avec cette attitude est que l'esprit devient vite l'esclave du moi et de ses désirs. Un esprit authentiquement libre se doit de maintenir une certaine indépendance vis-à-vis du moi, tout comme un bon enseignant doit maintenir une certaine indépendance vis-à-vis des désirs de ses élèves. Nous aurions le sentiment d'être trompés, par exemple, si la personne que nous payons pour donner des leçons particulières de mathématiques à notre fils, au lieu de cela, jouait à la lutte avec lui sous prétexte que c'était le désir du garçon.

Il est parfois difficile à l'esprit d'affronter la réalité, particulièrement si elle est déplaisante. Mais c'est ce pour quoi un esprit est fait, tout au moins en partie. G.K. Chesterton raconte le déjeuner-débat qu'il eut avec un ami de sa connaissance très tolérant : « Mon ami disait qu'il ouvrait son intellect tout comme le soleil ouvre un éventail les feuilles d'un palmier, ouverture pour l'amour de l'ouverture, ouverture à jamais infinie. Mais je lui dis que j'ouvrais mon intellect comme j'ouvre la bouche afin de la refermer sur quelque chose de solide. »

Le manque de solidité est la difficulté première de la psychologie orientée sur le moi. L'ensemble de convictions qui l'accompagne ne semble pas reposer sur quelque chose de ferme. Poussez quelque peu la notion que nous sommes tous entièrement bons de nature et vous verrez cette notion s'écrouler. Retirez la société, et vous obtenez ce qui est décrit dans *Lord of the Flies* (Le Seigneur des Mouches). Enlevez la tradition et le rituel, et vous découvrez que c'est votre propre peau que vous enlevez. Creusez tout autour des fondations objectives de la connaissance, et il se peut que vous soyez témoin de l'effondrement de votre propre maison. A la fin de *The Sun Also Rises* (Le Soleil se lève aussi), Hemingway fait dire à Jake Barnes pour répondre au raisonnement que son compagnon tient en fonction de ses propres souhaits : « Ne sont-ce pas là de



charmantes pensées ? » Les idées qui font nos discussions sont parfois des idées plaisantes, mais elles ne semblent pas avoir beaucoup de répondant dans la réalité. Et un refus des véritables limites humaines ne constitue pas une bonne base à un sain respect de soi. Le fondement d'un orgueil bien placé, comme celui d'une humilité sincère, se trouve dans la vérité.

Je peux imaginer cependant entendre dire : « Ces idées semblent te poser quelques problèmes, mais je trouve qu'elles me servent. » La seule question à poser à ce propos est, « Servent-elles vraiment ? » Mais ceci fait l'objet d'un autre chapitre.





## *Le fardeau du moi*

« Le problème avec le socialisme », écrivait Oscar Wilde, « c'est qu'il prend beaucoup trop de soirées. » Wilde était lui-même quelque peu socialiste, aussi ne manquait-il pas de sympathie envers les objectifs de cette idéologie. Il a certainement voulu dire que c'était une façon pénible de passer son temps. Il existe des choses plus plaisantes pour occuper sa vie que de la passer en interminables discussions sur la propriété des moyens de production.

Le socialisme et son parent, le marxisme, sont des affaires sérieuses. Si nous adhérons à ces doctrines, nous constatons qu'elles savent absorber une vie entière. Elles pénètrent en nous, s'installent, puis commencent à tout réorganiser dans notre univers mental. Et bien vite elles dirigent notre façon de penser. En un mot, un ensemble de croyances sérieux crée une « *mentalité particulière* ». Par exemple, le marxiste engagé apparaît comme une personne pédante, vive, qui n'a qu'un seul but et avec qui on ne s'amuse pas beaucoup. Vous hésiteriez probablement à l'inviter à une soirée de jeu de cartes et de conversations paisibles. Bien sûr, ceci est un stéréotype, mais comme tout stéréotype, il puise certaines bases dans la réalité.

## Une société grave

Supposez que nous demandions ensuite quelle est la mentalité particulière produite par une société empreinte de psychologie ? L'éditorialiste George Will a dit quelque chose qui, je pense, cerne de très près la vérité lorsqu'il parla de cette « combinaison moderne étrange de sérieux et d'hédonisme. » Nous sommes sérieux même dans nos plaisirs. « Sérieux » est peut-être un mot trop courant. 'Gravité' serait vraisemblablement plus approprié. La marque de la société psychologique semble être une gravité ininterrompue.

L'autobiographie du psychologue Gordon Allport nous fournit une illustration. Lorsqu'il rendit visite à Freud pour faire la connaissance de ce grand homme, il fut introduit par un domestique à l'intérieur du bureau et accueilli dans un silence imposant. Pour rompre celui-ci, Allport raconta un épisode qui se produisit dans le tramway qui le conduisait au bureau de Freud. Un petit garçon qui avait apparemment la phobie de la saleté ne cessait de se plaindre à sa mère : « Je ne veux pas m'asseoir là... Ne laisse pas ce monsieur sale s'asseoir près de moi. » « Quand j'eus terminé mon histoire », rapporte Allport, « Freud fixa gentiment ses yeux de thérapeute sur moi et dit : « et ce petit garçon, était-ce vous ? » Notre problème est que le ton grave des cabinets thérapeutiques a envahi tous les domaines de notre vie. Toute remarque anodine de notre part semble demander une analyse particulière de nos amis. Et à notre tour il nous est difficile de donner un conseil sans ajouter : « c'est un bon remède pour toi. » En toutes choses, il semble que nous devions adopter une attitude de vigilance perpétuelle : « Cette activité est-elle bonne pour moi ? » « Cette personne favorisera-t-elle mon développement ? » « Avez-vous serré votre enfant dans vos bras, aujourd'hui ? » L'esprit de la psychologie tient beaucoup de l'esprit de calcul.



## Le moi en tant que dieu

D'où provient ce sérieux de la psychologie ? Permettez-moi de vous proposer une réponse qui à première vue peut paraître étrange : il vient de la tentative de remplacer Dieu. Je m'explique.

J'ai dit précisément que la concentration sur le moi mène souvent à un refus en bloc de la société et de la tradition. Bien sûr, cela force les gens à compter sur leurs propres ressources. Il se produit une chose similaire vis-à-vis de la place que Dieu tient dans nos vies. La personne qui cultive le moi ne cesse pas nécessairement de croire en Dieu, mais son concept de Dieu a peu de chances de rester le même. Si nous voulons vivre en accord avec la réalisation de notre moi, nous favoriserons probablement le Dieu qui ne s'immisce pas dans les affaires des hommes : un Dieu qui simplement nous laissera être nous-mêmes. Nous nous mettrons à modifier l'idée que nous avons de Dieu, en fonction des idées que nous avons du potentiel humain. Plus nous nous sentirons sûrs de nous-mêmes, moins nous éprouverons le besoin de compter sur Lui. Nous croirons que nous pouvons accomplir par nous-mêmes bien des choses que les gens pieux demandent à Dieu de faire.

Jusque là ce n'est qu'un petit pas vers la croyance que le moi est une espèce de dieu. Carl Jung croyait à quelque chose de ce genre. Dans sa 'Réponse à Job', il semble suggérer que Dieu est de bien des façons inférieur à l'homme et que rien ne Lui serait plus cher que de devenir un homme de manière permanente. L'un des livres d'Erich Fromm a pour titre : « Vous serez comme des dieux ». Will Schutz, psychologue populaire, écrit : « Je suis omniprésent, je suis omniscient, je suis Dieu. »(1) Un participant à un sémi-

---

1. Will Schutz, *Profound Simplicity* (New York : Bantam, 1979), p. 9.

naire E.S.T. (Erhard Seminars Training), s'entendra dire :  
« Vous êtes l'être suprême. »

Quels sont les effets d'une telle croyance ?

L'une de ces deux choses semble se produire : soit l'on perd tout sens des responsabilités, soit l'on prend la direction totalement opposée et l'on assume bien plus de responsabilités qu'il n'est raisonnable. Dans le premier cas, nous nous trouvons en présence d'individus psychopates et narcissiques ou de gens en passe de devenir l'un ou l'autre. Ce sont des personnes qui, bien entendu, ne sont pas du tout capables de voir au-delà d'elles-mêmes. Elles ne se soucient guère des autres, tout simplement. Nous ne devrions pas nous étonner du nombre croissant de narcissistes et de psychopathes dans notre société. C'est l'une des conséquences naturelles de la croyance en l'axiome thérapeutique qui affirme que nous ne devrions jamais subordonner nos besoins à quelqu'un d'autre, à une cause ou une tradition qui nous dépassent.

Tout comme il existe des gens irresponsables, il y a des gens qui sont par tempérament enclins à s'inquiéter de sujets hors de leur portée. Si vous faites partie de cette seconde catégorie de personnes, vous constaterez que dès que vous avez pris la responsabilité de votre réalisation personnelle, vous avez également pris la responsabilité des échecs et des imperfections de la vie. Autrefois, lorsque le point de vue religieux prédominait, cette réalisation était considérée comme l'affaire de Dieu ; on ne pensait pas que les gens fussent capables de se perfectionner eux-mêmes. Leur meilleur pari était d'avoir foi en Dieu. La grâce que Dieu accorde gratuitement ferait le reste. Quant aux péchés et aux manquements, ils ne devaient pas être excusés, mais on devait s'y attendre.

Le climat a bien changé. De nos jours, nous avons le sentiment que nous possédons de manière innée une capacité de réussite dans la vie. Si nous connaissons l'échec, c'est



simplement parce que nous n'avons pas utilisé à fond notre potentiel. Il nous faut poursuivre en redoublant d'efforts. La société psychologique est une société où les espérances et l'expectative ont une grande place. Pourvu que nous soyons conscients de notre potentiel, il devrait nous être possible de vivre à la mesure de ces attentes. De plus, nous devrions même pouvoir nous passer de l'aide de la famille, de la société, ou de Dieu. C'est une affaire délicate. Les personnes très comme il faut et soucieuses qui, autrefois, auraient compté sur Dieu pour qu'Il les aide dans leurs bonnes intentions, sont aujourd'hui forcées de ne compter que sur elles-mêmes. Tout individu doit porter le poids de l'identification à Dieu, envers lui-même et envers les autres. Ce n'est pas toujours de la simple arrogance. Notre société n'est pas équipée pour nous rappeler la présence ou la puissance de Dieu. Ainsi donc, nous avons le sentiment de n'avoir nul autre choix que celui de porter nous-mêmes le fardeau. Vu de cette manière, il y a quelque chose de noble dans cet effort. Toutefois cela reste un effort très grave. Puisque le moi est perçu comme étant suprêmement autonome et suprêmement capable, il ne nous est guère possible de nous relâcher et simplement de laisser Dieu être Dieu.

Oh, je sais que les psychologues et les experts de « l'aide-toi toi-même » n'emploient pas autant de mots pour dire cela. Leurs nombreuses discussions sont simplement orientées sur le fait de s'accepter soi-même tel que l'on est. On pourrait penser que c'est une chose plutôt aisée à accomplir. Mais apparemment ça ne l'est pas. Les livres style « aide-toi toi-même » sont de véritables manuels de travail. La plupart d'entre eux renferment de longues listes d'exercices destinés à l'éducation personnelle. Tous présentent un modèle de compétence dans le travail, la puériculture et la vie personnelle que peu de gens arrivent à atteindre. A leur lecture, nous avons le sentiment d'avoir manqué le but, tout comme à la lecture des Evangiles nous avons

le sentiment d'avoir manqué le but. Bien entendu, seul le sentiment est le même, car l'ordonnance obtenue est, elle, différente. Le message de l'Evangile est un message de confiance en Quelqu'Un de plus grand que soi. Le message de « l'aide-toi toi-même » est un message de développement du moi. Certains psychologues sont plus explicites à ce sujet que d'autres, mais ceci semble être le courant de pensée principal. Voici un exemple :

« ... dès que nous croyons un homme capable de devenir Dieu, il ne nous est jamais possible d'en demeurer longtemps là et dire : "Voilà, mon travail est fini, mon œuvre accomplie". Il nous faut constamment nous efforcer de parvenir à une sagesse toujours plus grande, à une efficacité toujours plus probante. Nous nous serons, par cette croyance, laissé enfermer en tous cas jusqu'à la mort, dans une besogne fastidieuse de perfectionnement personnel et de croissance spirituelle. La responsabilité de Dieu doit être nôtre. »(2)

Ce passage est tiré de *The Road Less Traveled* (Le chemin le moins parcouru) dont l'auteur, M. Scott Peck, est psychiatre. Nul besoin de dire que le Dr Peck, tout comme le Dr Jung et le Dr Fromm, croit qu'il est possible à un homme de devenir Dieu. Il y a une chose avec laquelle je suis d'accord : il s'agit bien d'une « besogne fastidieuse ».

### Un fardeau au-dessus de nos forces

Mais, et c'est le point central, le fardeau d'être Dieu est un fardeau qui n'est pas à notre mesure, tout simplement.

---

2. M. Scott Peck, M.D., *The Road Less Traveled* (New York : Simon and Schuster, 1978), pp. 270-71.



C'est le même problème, par exemple, que de dire aux parents d'aimer davantage leurs enfants. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que les enfants ont besoin de plus d'amour qu'ils n'en reçoivent. Il n'en est pas moins vrai que beaucoup de parents donnent déjà tout l'amour dont ils sont capables. Les enfants ont besoin de beaucoup d'amour. En vérité, la religion chrétienne insiste sur le fait qu'ils ont un besoin infini d'amour (point sur lequel j'aimerais revenir plus tard). Mais exiger continuellement des parents qu'ils abondent d'amour, comme Dieu, n'accroît habituellement en rien leur efficacité. Cela ne peut que leur procurer un sentiment de culpabilité.

Cependant, la question n'est pas de savoir ici quelle mesure d'efficacité les parents peuvent avoir. Ils pourraient, très probablement, être plus efficaces si le monde moderne ne les avait pas dépouillés des appuis dont leurs ancêtres bénéficiaient : l'autorité, la communauté, la tradition et les conjoints. En fait, lorsque vous n'avez rien ni personne sur qui compter sinon vous-même, la vie devient alors très sérieuse. Si, par ailleurs, le moi est, comme le considèrent tous les experts, quelque sainte machine à accomplir des merveilles et que vous n'avez pas encore trouvé le commutateur, votre fardeau n'en est que plus lourd.

Présentons cela ainsi : imaginez que l'Association Médicale Américaine publie un rapport sur les rhumes, soulignant certaines recherches qui démontrent que ceux-ci sont liés à un concept de soi peu développé, à un manque de volonté et à toutes sortes d'imperfections de caractère. L'étude tend à démontrer que les personnes complaisantes, généreuses, attentionnées sont de loin moins sujettes aux rhumes que celles qui ne possèdent pas ces traits de caractère. Elle poursuit en affirmant que ces rhumes peuvent faire l'objet de mesures préventives ou encore être guéris grâce à une bonne dose d'estime de soi. Avoir un rhume devient donc une affaire plus sérieuse qu'auparavant. Il ne

nous est plus possible de mettre cela sur le compte de l'humidité ou de germes en suspension dans l'air. Il nous faudra porter la responsabilité de nos propres rhumes. Bien vite, des organisations de Renifleurs Anonymes se formeront et les enfants qui auront un rhume seront expédiés chez le psychiatre.

Ou encore, supposez que le secrétariat général de chirurgie découvre que la respiration par le nez plutôt que par le bouche accroît la longévité, et par conséquent, décide de lancer une campagne de publicité afin de la faire connaître. Qu'arrivera-t-il ? En toute probabilité, un certain nombre de personnes qui n'avaient jusque là prêté aucune attention au problème de la respiration, se découvriront des douleurs pulmonaires et des difficultés respiratoires. Les cliniques spécialisées dans la manière de garder la bouche fermée constitueront des affaires florissantes.

### **La quête malheureuse du bonheur**

J'espère que ce point est tout à fait clair. La poursuite sérieuse de la santé physique peut devenir une obsession malsaine. De la même façon, un homme ou une femme qui recherchent avec trop de sérieux la santé ou la plénitude mentales, cheminent dans la mauvaise direction. La quête sérieuse du bonheur devient un projet malheureux.

Il existe une raison principale à cela. Le bonheur et la plénitude personnelle font partie de ces choses qui ne peuvent être recherchées directement. Ils sont les résultats secondaires d'autres quêtes. Plus vous essayez de les rechercher directement, et plus ils vous échappent. Nous sommes le plus heureux lorsque nous sommes pris entièrement par un jeu, un loisir ou une conversation et que nous avons, l'espace d'un instant, oublié notre quête du bonheur. C'est la raison pour laquelle l'importance donnée à la prise de



conscience de soi, prescription courante pour atteindre le bonheur, mène souvent sur le chemin de l'échec personnel. Le bonheur vient plus fréquemment lorsque l'attention est concentrée sur quelque chose d'extérieur au moi. Si nous nous intéressons véritablement à la recherche du bonheur, il nous faut considérer avec sérieux presque tout, courses de chevaux, gastronomie, amour, sauf nous-mêmes.

Une autre remarque. Il existe peu de gens capables de rechercher la réalisation de leur moi sans dévaluer celui des autres. L'un des signes particuliers de l'homme qui concentre son attention sur lui-même est le peu d'intérêt qu'il manifeste à l'égard des autres individus ou autres choses. En fin de compte, il ne considère les préoccupations extérieures intéressantes que dans la mesure où elles servent la réalisation de sa propre personne. Elles deviennent de simples moyens pour parvenir à ses fins : les instruments dont on se débarrasse après utilisation. Ce type d'attitude, bien sûr, tend en réalité à détruire toute chance de réalisation. Le moi ne devient nullement plus intéressant à mesure qu'il décroît l'intérêt pour le monde extérieur : il ne devient qu'un plus exigeant et plus impatient. Bien vite, l'homme qui s'est mis à poursuivre son moi y découvre un fardeau tel qu'il recherche désespérément à s'en débarrasser. Il se tourne vers la drogue ou l'alcool ou tout autre anesthésique.

Voici le problème exposé dans ses grandes lignes. Permettez-moi d'utiliser un exemple cinématographique pour lui donner plus de consistance. *The Mirror Crack'd* (Le Miroir Brisé), film adapté d'un roman d'Agatha Christie, met en contraste deux types de personnes. Une équipe cinématographique hollywoodienne arrive dans un village anglais pour faire un film. Les gens de Hollywood sont narcissistes au plus haut point et cependant l'anxiété les oppresse, si bien qu'ils s'en remettent aux médicaments. Ils n'ont d'intérêt qu'en eux-mêmes, tandis que les personnages du petit village anglais possèdent un regard d'ama-

teurs pour toutes choses. Mlle Marple, par exemple, est toujours en train de jardiner, de faire du crochet, du pain, ou encore de s'enquérir des affaires des voisins. Son centre d'intérêt se porte à l'extérieur d'elle-même et ainsi fait d'elle un excellent détective amateur. Elle peut considérer objectivement toute situation parce qu'elle est profondément attachée aux réalités objectives : sa curiosité ne s'arrête pas à sa propre personne.

Un *amateur*, est-il besoin de le rappeler, est un 'amoureux'. Ce mot dénote un vif intérêt pour le monde, un soin attentionné pour ce qui est extérieur à soi-même. Lorsque nous perdons notre côté amateur, nous commençons à perdre notre capacité d'aimer. C'est ce qui semble être arrivé aux gens de Hollywood dans cette histoire. Quand il s'agit de parler d'eux-mêmes, ils sont experts. Ils connaissent tous les coins et recoins de leurs besoins et préoccupations, résultat soit d'années d'analyse, soit simplement de vie dans une société psychologique. Ce qu'ils ont perdu, c'est cet amateurisme de bon aloi qui permet d'apprécier le reste de la vie.

Il y a un autre point qu'il faut remarquer au sujet du film. L'histoire se situe dans les années cinquante. D'une certaine manière, c'était il y a très peu de temps. Mais d'un autre côté, cela semble appartenir à un siècle déjà oublié. L'Angleterre rurale était encore à un stade de société pré-psychologique.(3) En fait, il en était ainsi de certaines grandes régions rurales d'Amérique. Toutefois, à cette époque, Hollywood avait déjà été envahie de part en part par la psychologie. Ainsi, les acteurs et les villageois sont-ils séparés non seulement parce qu'ils représentent deux cultures différentes, mais aussi parce qu'ils vivent à deux époques dif-

---

3. Même aujourd'hui, il est intéressant de remarquer la place relativement peu étendue réservée dans les librairies anglaises à la psychologie. Les livres 'aide-toi toi-même' sont pratiquement inexistants.



férentes. Les villageois anglais vivent encore dans un univers préfreudien.

Une question s'impose très logiquement ici : « N'y a-t-il donc personne qui soit parvenu à la réalisation ? » La réponse est : bien sûr que si. Nous connaissons tous des individus dont la vivacité et l'aisance naturelle au-dessus de la moyenne nous frappent. En outre, ils semblent posséder un intérêt authentique pour le monde au sens large du terme. Ils ont aussi la capacité de nous rendre davantage conscients de nous-mêmes. J'aimerais simplement observer que lorsque l'on rencontre cet être authentique et non pas tout bonnement un simulateur, vous pouvez parier que le chemin qu'il a parcouru n'a pas été celui de la concentration sur le moi.

L'argument jusqu'ici est triple : 1. la tentative de donner la suprématie au moi — un substitut de Dieu — fait peser sur nous un fardeau énorme ; 2. la concentration sur le moi conduit à l'échec personnel puisqu'elle mène non à la réalisation du moi mais à une certaine gravité de la personne ; 3. la préoccupation de sa personne conduit à une perte d'intérêt pour le monde et rend à son tour le moi moins intéressant.

L'étape suivante doit amener la question : « Quelle sorte de monde sommes-nous en train de créer ? »

## **Le rôle moderne des personnages**

J'ai commencé ce chapitre en parlant de la mentalité particulière de la société psychologique et j'ai présenté l'idée que celle-ci crée un climat de gravité implacable. Sous une approche différente, la question de la mentalité particulière devient la question de savoir quels sont les personnages faisant défaut dans l'histoire.

Je ne peux prouver de façon statistique ce que je vais dire ; il faudra que vous contrôliez au moyen de votre observation personnelle. Toutefois, la mienne montre que sur la scène moderne de la vie, non seulement le décor (tradition, rituel, famille) est mis de côté, mais aussi la distribution des rôles a été réduite de façon alarmante. L'atmosphère actuelle ne laisse guère de place à l'excentricité pleine de feu, à des personnages de grande envergure comme ceux représentés en littérature par Sir John Falstaff ou par Samuel Pickwick et, dans la réalité, par un homme comme Samuel Johnson ; des hommes, en un mot, qui vivent leur vie de façon terriblement exubérante.

Lorsque nous pensons à ces personnages, nous nous sentons attirés vers eux ; ils sont semblables à des enfants qui auraient grandi trop vite. Il ne leur est jamais venu à l'esprit que grandir en âge signifie grandir dans le sérieux de leur personne. Johnson, même dans les dernières années de sa vie, aimait à faire des cabrioles. Pickwick et Falstaff, pareillement, passent leurs journées en culbutant d'une joyeuse aventure à une autre. Ce que tous les trois ont en commun, c'est la capacité d'engendrer le plaisir par leur compagnie et leur conversation. Leur enjouement en est la raison. Sous un vernis de vanité, ils se prennent très peu au sérieux. Engendrer cette sorte de plaisir repose fondamentalement sur une humilité qui leur permet de reconnaître qu'ils ne sont que des hommes parmi d'autres hommes et non des egos d'un type spécial cheminant sur la grande route de l'accomplissement.

Toutefois, humilité ne signifie pas prétendre être moins habile ou moins talentueux que vous ne l'êtes en réalité. Johnson, par exemple, savait fort bien que peu de personnes, à Londres, pouvaient rivaliser avec lui par l'intelligence. Il n'était nullement sot. Cependant, à un niveau tout autre, il était fondamentalement modeste et croyait que tous étaient égaux aux yeux de Dieu, et qu'à ces mêmes yeux,



nous devons tous paraître insensés à un moment ou à un autre. Et en aucun cas Johnson ne craignait de se rendre ridicule. Au contraire, il était heureux quand l'occasion s'en présentait et il était prêt à créer celle-ci lorsqu'elle ne lui était pas offerte. Il était, écrivait un de ses proches amis, « incomparable dans l'art de faire le bouffon. »

Il est difficile à l'enjouement de tenir la scène lorsqu'on nous apprend combien il est important de se prendre soi-même au sérieux. C'est bien ce que la psychologie nous enseigne. Nous entendons beaucoup parler de nos jours de la dignité de la personne. C'est un sujet important quand il s'agit de l'exploitation ou de l'utilisation abusive d'autrui. Mais quand il s'agit de nous considérer comme de petits dieux solennels et des centres de plénitude, l'idée peut être néfaste.

Une des victimes de notre sérieux excessif pourrait bien être notre sens de l'humour ; parce que tout humour implique une certaine perte de dignité. La personne qui fait des grimaces pour amuser un bébé se départit de sa dignité ; il en est de même de celle qui rit aux éclats. La condition essentielle à l'amusement, c'est d'oublier sa dignité, c'est-à-dire d'oublier le moi. En cela, nous reconnaissons la vérité lorsque nous disons : « Je ne me sentais plus de rire ». Nous devons ne « plus nous sentir » pour vraiment nous amuser. Autrement, nous n'aurons pas suffisamment de perspective pour réellement saisir la plaisanterie. Un excès de préoccupation personnelle nous ôte toute perspective : entre le sérieux au sujet de soi-même, sort l'humour.

Que sorte l'humour, et le bon sens sort. On dit de certaines personnes qu'elles ont une « grâce salubre », c'est-à-dire une qualité qui les préserve de la médiocrité et de l'ennui, et avoir le sens de l'humour fait certainement partie de ces grâces salutaires. Parmi d'autres choses, l'humour nous aide à conserver notre bon sens. Ceci semble vrai en ce qui concerne Johnson, dont la nature le prédisposait à

la mélancolie et qui souffrit de pauvreté, de troubles physiques graves et était également affligé d'une singulière laideur physique. En fait, il lui est arrivé à certains moments de craindre de perdre l'esprit. Il comprit vite que le remède ne résidait aucunement dans la recherche de la conscience de soi. Le traitement consistait plutôt en un éloignement par rapport à lui-même. Personne ne peut dire quel aurait été le résultat si la psychothérapie avait eu cours à cette époque. Mais ce que nous savons, c'est que la thérapie encourage l'analyse personnelle. Peut-être est-il heureux, pour Johnson, qu'il n'ait pas été logé à cette enseigne.

Nous savons que Johnson avait la faculté d'échapper à lui-même parce que nous connaissons de ses bouffonneries géniales. Il existe un tableau représentant Johnson en train de relever son habit à queue marron à la façon d'une poche et sauter à travers la pièce comme un kangourou afin d'amuser ses invités. Il y a également le Johnson dans les rues de Londres éclatant « dans un accès de rire si violent qu'il semblait presque être pris de convulsions ; et afin de se soutenir, il s'agrippait à l'une des colonnes... et faisait entendre des éclats de rire si forts, que dans le silence de la nuit sa voix paraissait résonner de Temple Bar à Fleet Ditch. »(4)

Si nous voulons parvenir à la plénitude, il nous faut alors employer la bonne stratégie. Les gens ne sont vraiment eux-mêmes que lorsqu'ils sortent de la prison de leur moi.

## Absorbement de soi et bon sens

Les formes extrêmes de maladie mentale sont toujours

---

4. G.B. Hill, éd., *Boswell's Life of Johnson*, vol. 2, révisé et augmenté par L.F. Powell (Oxford : Oxford University Press, 1934-1950), pp. 260-62.



des cas extrêmes d'absorbement de soi. Ibsen décrivait un asile d'aliénés comme un endroit dans lequel « chacun s'enferme dans un fût de moi, fermé par un bouchon de moi, et qui a mûri dans une cave de moi. »(5) Les gens qui souffrent de paranoïa, par exemple, sont incapables de laisser leur attention divaguer. Vous ne les surprendrez jamais à regarder distraitement des fleurs. Quand ils regardent des fleurs, c'est pour y chercher la graine d'une conspiration dirigée contre eux.

La marque distinctive, la chose qui place littéralement à part les paranoïaques, c'est la conscience hyper-aiguë qu'ils ont d'eux-mêmes. Et la chose à laquelle ils portent le plus de prix par rapport à eux-mêmes, c'est l'autonomie. La crainte constante qui les habite est celle de voir quelqu'un d'autre contracarrer leur volonté ou essayer de diriger leur vie. Pour ce type de personne, le renoncement au moi est le pire destin qui puisse leur être réservé. Plutôt que de voir une telle chose leur arriver, ils rentrent toujours plus en eux-mêmes et ce faisant coupent tout lien de sociabilité.

David Shapiro observe dans une analyse excellente de cette maladie : « Les paranoïaques rient rarement. Ils peuvent feindre le rire, mais ce n'est pas un rire authentique ; cela signifie qu'ils n'éprouvent aucun sentiment d'amusement. » Pourquoi ? Parce que « rire implique toujours un certain degré de renoncement. » Et encore : « Non seulement le champ des émotions se resserre et rétrécit chez ces personnes, mais également celui des intérêts. L'enjouement disparaît et les intérêts divertissants sont généralement absents. »(6)

---

5. Henrik Ibsen, *Peer Gynt* (New York : E.P. Dutton, 1930), p. 163.

6. David Shapiro, *Neurotic Styles* (New York : Basic Books, 1965), pp. 77, 78, 87.

(Je ne prétends pas que les personnes qui souffrent de cette sorte de maladie mentale sont absorbées par elles-mêmes volontairement. Elles sont tout simplement incapables d'échapper à leurs prisons mentales.)

Maintenant, allons plus avant. Il se peut que vous vous interrogiez à cet égard sur un autre type de maladie mentale : la dépression. Les personnes déprimées ne semblent pas s'inquiéter de leur autonomie. Elles ne semblent guère se soucier de quoi que ce soit à ce niveau. Si vous vous êtes jamais senti déprimé, vous savez ce que l'on ressent. La vie paraît insipide, sans espoir. Le moi également paraît n'avoir aucune valeur et semble vide. La personne déprimée ne désirerait rien d'autre que d'échapper à elle-même, mais elle n'y parvient pas. Le monde paraît aussi désespéré que le moi. La personne déprimée sait qu'elle a besoin d'être secourue, mais elle ne croit pas à la possibilité de salut. Elle ne peut se confier à qui que ce soit parce qu'elle craint qu'il n'y ait rien ni personne sur qui compter.

Contrairement au paranoïaque, la personne qui souffre de dépression n'a aucune illusion en ce qui concerne son autonomie. Toutefois la similitude fondamentale, la chose que vous remarquez dans les deux cas, c'est la position centrale du moi. Le paranoïaque croit que le moi est tout ce qui lui reste et tente désespérément de le contrôler. Le déprimé craint que le moi soit tout ce qui reste et s'en trouve désespéré.

Si j'étais déprimé, la dernière chose que je désirerais entendre est : « Au moins, il vous reste vous-même. » Le déprimé a déjà essayé de ne compter que sur lui-même, et quand la véritable occasion s'est présentée, ce fut l'échec. Si le moi est toute sa raison de vivre, il préfère mourir. Parmi tous, il est le mieux à même d'apprécier la remarque de George MacDonald : « Le principe premier de l'enfer est : 'Je suis à moi.' »



## Objections à l'argument de l'image de soi

Certains désapprouveront cette interprétation et diront que ceux qui sont victimes de dépression n'ont jamais éprouvé un sentiment de valeur personnelle, pour commencer. Ils ont besoin, disent-ils, d'apprendre à connaître leur propre valeur. Ils ne s'effondreront pas alors, la prochaine fois qu'une entreprise échouera ou que le ou la fiancé(e) faillira. Mais considérons les objections à cette perspective :

1) - Supposons qu'il soit exact que la personne déprimée ne possède pas une bonne image d'elle-même. D'où, alors, devra venir cette bonne image de soi ? De l'intérieur ? Impossible, la personne est plongée dans le désespoir. De nous ? Impossible, nous ne pouvons remplacer le travail perdu ou encore le ou la fiancé(e) perdu(e). Lui dire qu'il a besoin d'une bonne image de lui-même, c'est comme dire à un handicapé de la vue qu'il a besoin d'une meilleure vision. Ce n'est pas d'un très grand secours.

2) - Un problème apparenté provient de ce que les psychologues tiennent des propos contradictoires quant à l'origine de l'image de soi. D'une part, ceux qui s'occupent d'enfants suggèrent que l'image de soi est la responsabilité de nos parents. S'ils ont été de bons parents et qu'ils nous ont aimés, nous aurons alors de bons concepts de nous-mêmes. S'ils ont été de mauvais parents, nous aurons alors de mauvais concepts de nous-mêmes. Ceci revient véritablement à dire que c'est une question de chance. Une bonne image de soi, c'est la chance, et une mauvaise image de soi, c'est la malchance. D'autre part, les psychologues pour adultes semblent dire qu'il nous est possible de faire tourner la chance quand nous le désirons. Il est possible de s'élever au-dessus de la fatalité et des circonstances de la vie, et en quelque sorte se forger une bonne image de soi, indépendamment des caprices du hasard. Mais comment y parvient-on seulement ?

3) - L'argument « image de soi » suggère implicitement l'idée que les personnes qui possèdent une bonne image de soi ne souffrent pas de dépression grave. Bien sûr... tant que la vie va bien pour elles, tout comme le voleur fait figure d'honnête homme quand il n'est pas en train de voler. A nouveau, c'est une question de savoir ce qui vient en premier : notre bonne chance ou notre bonne image de nous-mêmes ? Enlevez la chance et l'image de soi se met à vaciller. Peu de gens font contre mauvaise fortune bon cœur (maladie soudaine et grave, perte d'un travail, divorce ou amour déçu). Doit-on alors leur dire que leur concept de soi n'était certainement pas très bon au départ ?

4) - L'argument de l'image de soi suggère également que les personnes autonomes, qui savent se valoriser, ne souffrent pas de dépression. Bien évidemment, si elles se sentent si peu concernées que même la perte d'un proche les laisse insensibles. Les psychopathes ne souffrent pas de dépression. En fin de compte, la réponse aux partisans de l'autonomie devient une question : « Que nous demandez-vous de faire ? Devons-nous nous armer d'auto-suffisance de façon à parvenir à l'invulnérabilité non seulement à notre souffrance, mais également à celle des autres ?

5) - La philosophie de l'estime de soi se trouve partout. On serait en droit de penser qu'elle a eu le temps depuis lors de prendre effet. La dépression sévit toutefois. Le suicide aussi. Chez les adolescents, le suicide est en augmentation de 300 pour cent durant les vingt-cinq dernières années. Le suicide chez les enfants, phénomène rare autrefois, est à la hausse. La philosophie de l'estime de soi n'est pas la cause de ces problèmes, mais il ne semble pas qu'elle les prévienne non plus. « Je vous arme de l'épée de l'estime de soi », voilà ce que dit la société psychologique à ses enfants. « Elle vous servira bien dans la bataille. » Mais elle n'est pas une bonne arme, et nos ennemis ne sont pas si aisément vaincus. La puissance de l'opposition a été tris-



tement sous-estimée et notre propre puissance grandement exagérée.

### **Quand tout le reste échoue**

Il existe des mots déplaisants, tout particulièrement lorsque votre foi a ses racines dans la psychologie et que son champion principal est le moi. Le moi ne tient pas ses promesses ; il échoue de façon manifeste et répétée. Les autres aussi ne tiennent pas leurs promesses. La vérité est que, simplement, quant tout échoue, la psychologie n'a plus rien à offrir. Si vous cherchez quelque chose qui tienne ses promesses, ne cherchez pas à l'intérieur de la société psychologique. La perspective psychologique, soit dit en passant, n'est pas quelque chose de nouveau. Au cinquième siècle, un moine anglais du nom de Pélage énonça la croyance hérétique que les hommes sont responsables de faire leur propre salut. Homme austère et rempli de zèle, il avait peu de sympathie pour les échecs humains. « Redoublez d'effort », disait-il en fait ; « Pas de laisser-aller ; apprenez l'auto-discipline ; faites appel à toute votre énergie ; soyez maître de votre destinée ; ayez confiance en vous-mêmes, et cessez de crier à Dieu. »

Ce à quoi les chrétiens répondent, tout comme Falstaff défendant devant le prince sa troupe bigarrée de soldats, « Peu homme ! hommes mortels, hommes mortels. » Hommes mortels : c'est-à-dire fragiles, parfois lâches, souvent insensés. Peut-être cela ne fait-il pas autant cas de la dignité humaine que nous le souhaiterions. Mais c'est ainsi. Cette fragilité est la marque de tout ce qui est humain, elle vaut pour les faillis et les frustrés comme pour les rares qui ont réussi.

Il se trouve également que c'est une approche plus réaliste du contentement de son sort. Le christianisme dit que

vous ne pouvez guère compter sur vous-mêmes et en fin de compte, sur les autres non plus. Le salut est fondamentalement l'œuvre de Dieu. Le bonheur réside dans la reconnaissance de ce fait. Quand le moi échoue et qu'en plus tout le reste échoue, tout n'est pas nécessairement perdu.

### **Quiétude ou inquiétude ?**

La différence entre le moi en tant que sauveur et Dieu en tant que sauveur est la différence entre l'inquiétude et la quiétude, c'est-à-dire, entre quelqu'un de soucieux à l'extrême et un sans-souci. L'une des différences que l'on peut noter entre une personne saine et une névrosée, c'est un certain air de détachement chez la personne saine. Les gens satisfaits ne se préoccupent pas constamment de leur santé. Ils ne se lancent pas dans des activités parce que c'est de la « bonne thérapie », mais simplement parce qu'ils en éprouvent du plaisir. Ils ne prêtent pas constamment attention à leurs fonctions intérieures.

Nous n'atteindrons jamais la quiétude, cependant, si nous croyons qu'à tout moment « tout dépend de moi ». Dès que vous faites de votre moi son propre sauveur, vous vous attachez à cette « besogne fastidieuse » que le Dr Peck a si bien décrite. Il vous faut alors procéder avec toute circonspection. Cela m'amène au dernier point. Lorsque nous devenons « sans-souci », nous avons tendance à oublier certaines choses : clés, gants, lunettes. C'est le côté irritant du problème. Qu'il est toutefois plaisant de s'apercevoir que l'on s'est oublié soi-même dans la conversation, la rêverie, le travail ou le jeu. Les meilleurs moments sont ces grands instants d'oubli de soi, ces instants où, pris par le bavardage ou perdus dans le rire, nous sommes nous-mêmes plus que jamais. Pour être prêt pour de tels instants, la meilleure préparation est de ne pas alourdir notre marche par la préoccupation constante de soi.



Chersteron suggéra que Pickwick était soutenu par un sentiment « qui lui soufflait à l'heure la plus sombre qu'il était destiné à vivre dans le futur pour toujours. » Chesteron lui-même rappelle que Pickwick était un gros bonhomme jovial, d'humeur bonne et irrésistible. Et dans *The man who was Thursday* (L'homme qui était jeudi), la fantastique énigme de Chesteron, nous nous trouvons nez à nez avec un personnage plein de ressort parmi tous, Dimanche, le colossal président du Club des Anarchistes, un homme si énorme que vous pourriez le croire capable de défoncer les trottoirs quand il marche. Cependant, Dimanche descend la rue en rebondissant comme une balle en caoutchouc et finit par échapper à ses ravisseurs en s'enfuyant dans un ballon dirigeable. Bien entendu, Dimanche est en fin de compte... Enfin, cela gâcherait toute l'histoire de vous la révéler par avance.

Ce que j'ai eu du mal à souligner, c'est qu'il est difficile d'avoir du ressort, de l'entraîner dans une société empreinte de psychologie. Nous sommes bien trop alourdis par notre propre gravité, trop chargés de calculs personnels. Le sérieux de la psychologie affecte même notre humeur. Nous avons des comiques intelligents : des hommes comme Woody Allen, Jules Feiffer, Gary Trudeau. Mais une grande partie de leur comique est basée sur le psychiatrique. C'est un type de comique qui fait appel au moi et non qui le met de côté. Il est difficile d'imaginer Woody Allen se tordre en éclats de rire avec le Dr Johnson.

Et pourtant nous avons besoin de rire, particulièrement dans l'état où nous nous sommes mis en nous prenant, nous et la psychologie, avec tant de sérieux. Il doit y avoir de meilleures façons de passer son temps. Si Oscar Wilde a pu dire : « Le problème avec le socialisme, c'est qu'il prend trop de soirées », nous devrions peut-être nous demander s'il n'en est pas de même avec la psychologie : qu'elle prend bien trop de soirées... et bien trop d'après-midi également.





## *Le péché et l'acceptation de soi*

Le christianisme n'a pas de sens sans le péché. Si nous ne sommes pas pécheurs, éloignés de Dieu, il n'y avait alors aucune raison pour que Dieu devînt homme, aucune raison pour qu'Il mourût. La délivrance de l'esclavage du péché constitue le but de la venue de Christ. C'est le point le plus fondamental du christianisme. Il s'ensuit que si vous n'avez pas conscience de votre péché, vous ne pouvez saisir la raison d'être du christianisme. On peut poser la question de façon plus directe et dire qu'une fois la notion admise que les hommes sont sans péché, il faut également admettre que le christianisme est entièrement faux.

Il est possible de créer un climat dans lequel les gens ont très peu la notion du péché, et par conséquent, ont peu de chance de comprendre ce qu'est le christianisme. Nous savons que c'est possible, car c'est le climat qui règne aujourd'hui. Le fait est que la psychologie a rencontré un succès énorme dans son programme destiné à amener les gens à s'accepter eux-mêmes. Même si, en réalité, les gens ne se sentent pas satisfaits d'eux-mêmes, ils ont la conviction qu'ils devraient l'être. Même lorsqu'ils se sentent cou-

pables, ils sont persuadés que ce n'est qu'une culpabilité névrotique : il n'est pas question d'expiation, mais d'explication.

### **Changer les convictions au lieu du comportement**

Outre le fait de créer en nous l'idée que nous devrions nous sentir satisfaits de nous-mêmes, la psychologie nous conduit à encourager particulièrement l'intégration et l'harmonie de la personnalité. Le problème, ici, réside en ce que les convictions et les actions, pour ceux qui croient encore au péché, ne sont pas en harmonie la plupart du temps. « Car ne ne fais pas le bien que je veux », écrivait Saint Paul, « mais je pratique le mal que je ne veux pas. »

La façon de régler ce décalage entre nos convictions et nos inclinations coupables, c'est de nous repentir, demander par la prière la grâce et le pardon, et persévérer dans la conviction que Dieu forgera en nous une harmonie plus grande suite à notre lutte avec le péché. Voilà l'approche chrétienne. La nouvelle idée psychologique semble demander que nous parvenions à cette harmonie à n'importe quel prix. Si nos actions ne s'alignent pas sur nos convictions, nous devrions alors changer nos convictions (les convictions étant nettement plus aisées à changer que le comportement).

A y regarder de plus près, c'est à quoi aboutit la constante préoccupation d'« améliorer son concept de soi ». Cela signifie que si votre concept de vous-même ne s'accommode pas de relations sexuelles occasionnelles, mais que vous désirez quand même avoir des relations sexuelles occasionnelles, vous devriez alors modifier votre concept de vous-même en conséquence. L'autre choix, c'est de vous sentir insatisfait de vous-même, ce qui, de nos jours, semble être un choix presque inacceptable. Tout ceci implique



beaucoup de confusion, de tergiversation et de logique tortueuse. Cela signifie nous convaincre nous-mêmes que ce que nous voulons n'est pas si mauvais après tout. C'est fondamentalement malhonnête, bien entendu. Il existait quelque chose de plus honorable chez la personne qui pouvait dire : « C'est mal, mais je ne peux simplement pas m'en empêcher », ou bien « C'est mal, je m'en moque à présent. Il me le faut. »

Il se pourrait que vous pensiez en ce moment qu'un appel à l'honnêteté fût un appel de dernier recours dans notre société. Mais ce n'est pas le cas. Assez curieusement, bien des manigances offensant la morale sont justifiées au nom de l'honnêteté. La foi psychologique affirme que nous devrions être fiers de nous-mêmes et de nos styles de vie, que nous ne devrions pas cacher ce que nous sommes. Il existe un film très largement utilisé lors des formations de conseillers, qui montre une femme divorcée, tourmentée par la question de savoir si oui ou non elle doit dire à sa fille qu'elle couche avec les hommes avec qui elle sort. D'une part, elle désire être honnête avec sa fille ; d'autre part, elle en a honte. A un moment, elle dit sans détours au thérapeute : « je veux que vous m'aidiez à me débarrasser de mon sentiment de culpabilité. » Ce qu'il fait, bien entendu. Après quoi, le thérapeute fait de cet épisode l'observation suivante : « Cette femme est passée d'un état de non-acceptation à un état d'acceptation de sa personne. »

Le thérapeute en question qui, soit dit en passant, est très célèbre, s'est toujours émerveillé dans ses livres de la façon dont les gens peuvent arriver à s'accepter eux-mêmes. Mais cela n'est nullement extraordinaire étant donné la sorte d'encouragement qu'ils reçoivent. Le tour consiste en partie à renforcer l'élément manifestement noble du conflit présenté par le malade, dans le cas présent, le désir de la mère de maintenir une relation ouverte avec son enfant. Dans la société psychologique, il est permis à l'honnêteté de cou-

vrir une multitude de péchés. Malheureusement, il est également permis de couvrir le sentiment naturel qu'est la honte et qui est l'un des gardiens de notre droiture. Il ne nous appartient pas ici de condamner une femme qui est prise dans les turbulences d'une situation très difficile et bien trop commune ; ce qu'il est besoin de voir, plutôt, c'est que le processus de conseil auquel est soumise la personne est une formule destinée à assurer la diminution de la conscience du péché. Nous devons estimer l'honnêteté, mais une personne vraiment honnête désirera savoir quelle sorte d'honnêteté est celle menant toujours à la conclusion que rien de réellement mal a été commis.

### **Se détériorer sous l'influence de l'acceptation de soi**

On peut objecter ici que l'acceptation de soi présente de nombreux aspects positifs. Ce qui est assez juste. Certaines personnes s'améliorent sous l'influence de l'acceptation d'elles-mêmes : elles apprennent à accepter leurs limites et leurs imperfections, et ainsi elles peuvent accepter les limites des autres. Elles cessent d'essayer d'être perfectionnistes et apprennent à être reconnaissantes pour les dons qu'elles possèdent. Mais il est également vrai que d'autres empirent sous l'influence de l'acceptation de soi.

Imaginez un brave homme qui essaie de réprimer sa tendance à la colère, fait des sacrifices pour les autres, essaie de contenir ses instincts sexuels, fait, en d'autres termes, l'impossible pour être bon. C'est alors qu'il tombe sur un ou deux livres qui l'informent qu'il est déjà bon. Il y lit qu'il peut faire confiance à ses impulsions, qu'il ne doit pas avoir peur de lui-même, qu'il n'a aucune raison d'avoir honte de sa colère ou de ses instincts sexuels parce que ce sont, après tout, des attributs humains. Un lion lui dit-on, n'a pas honte de faire les choses que tous les lions font,



aussi pourquoi un homme aurait-il honte de faire les choses qui lui viennent naturellement ? Puisque notre homme a été jusqu'ici plutôt une bonne personne, il ne lui sera guère difficile de le croire. Il se peut même qu'il se trouve inspiré par les appels au développement personnel et au courage qui caractérisent ces livres. Son acceptation de soi deviendra à ses yeux un acte franchement vertueux. Il a épousé, en fait, une philosophie naturaliste qui omet de considérer que la nature de l'être humain est différente de celle des animaux. Il existe des limites instinctives qui contrôlent le comportement de l'animal, mais quand un homme commence à agir uniquement selon ses instincts, il n'y a pratiquement rien qu'il ne puisse faire. Notre homme commence à voir les choses sous un jour différent. Progressivement, son attitude se modifie. Il se met à penser qu'il a lui-même renié ses droits et ses besoins naturels. Il avait toujours eu tendance à essayer ceci ou cela, mais il avait toujours pu dans le passé réfréner cette tendance. Bientôt il la considère non comme une tentation mais comme une occasion pouvant contribuer à son développement. La question qui se pose à lui n'est plus : « Est-ce bien ou mal ? », mais « Cette expérience contribuera-t-elle à mon développement ? » ou quelque autre formule semblable. Une « expérience qui contribue au développement » bien entendu, c'est comme une « expérience instructive », tout semble entrer dans cette catégorie. Avant longtemps, il commettra des actions qu'il aurait auparavant considérées comme des abominations. Et il perdra toute capacité de voir ces choses telles qu'elles sont. Au lieu de prendre davantage conscience de lui-même, il ne fera qu'émousser son aptitude à opérer des distinctions morales.

## Quand le péché devient une seconde nature

Le fait que nous pouvons nous habituer et que nous nous habituons aux choses au point qu'elles deviennent une seconde nature ne nous permet pas de dire si elles sont bonnes ou mauvaises. Certaines personnes s'habituent à leur état d'esclaves, d'autres à leur état de prostituées. « Ne vous vantez pas », disait Chesterton, « de ce que votre grand-mère se choquait d'une chose que vous avez l'habitude d'entendre ou de voir sans vous choquer... Il se peut que cela signifie que votre grand-mère était un animal extrêmement animé et vivant et que vous, en revanche, soyez paralytique. » Ici se situe le problème de l'accoutumance facile de l'acceptation de soi. Comme d'autres habitudes, elle met parfois un frein à la pensée et paralyse notre capacité de donner les réponses appropriées.

Ceci, bien sûr, est ce que le christianisme a toujours dit au sujet de l'habitude du péché. Un aspect du problème quand nous considérons notre propre nature pécheresse est que, plus nous péchons, plus notre capacité à voir le péché est voilée. Lorsqu'un homme est ivre, son ivresse ne lui paraît pas être une mauvaise chose, à moins qu'il ne soit ivre au point de vomir. Au paroxysme d'une rencontre sexuelle illicite, le sexe semble plutôt une bonne chose ; ce n'est que par la suite que la réflexion se fait vraiment. Mais si nous faisons des rencontres sexuelles illicites une habitude, même cette réflexion à posteriori disparaîtra. Donnez à votre inclination l'occasion d'expériences suffisamment renouvelées, que ce soit pour tricher ou jouer double jeu, et avant longtemps vous aurez cessé de considérer cela comme du mensonge et l'appellerez « sens des affaires développé ».

Etre objectifs à l'égard de nos propres péchés est très difficile, d'autant plus si nous avons déjà développé une habitude d'acceptation facile de soi. Nous sommes alors



trop proches de ces péchés, trop à l'aise, trop confortables. Le point de vue psychologique peut être plus aisément vérifié pour ce qui est des autres personnes. Il est certes très facile de spéculer sur le côté « plaisant » que présenterait le monde si les gens pouvaient apprendre à s'accepter eux-mêmes. Mais pensez ce que cela signifierait. Pensez par exemple, aux gens qui vous rendent la vie difficile, à vous ou à quelqu'un que vous aimez. Vous avez vu la cruauté de leur caractère, leur égocentrisme, leur manque de franc-jeu, leur manière impitoyable de manipuler les autres. Voudriez-vous vraiment qu'ils s'acceptent eux-mêmes tels qu'ils sont ? Cela n'allierait-il pas l'insulte au mal qu'ils font ? Et souvent de fait, les personnes de ce genre ne s'acceptent-elles pas elles-mêmes et ne vont-elles pas même jusqu'à se glorifier de leurs fautes ? « Oui, je suis égoïste. Et alors ? Personne ne profitera de moi », ou « Bien sûr, je mentirais s'il le fallait : c'est ainsi que ça marche ici-bas ». Nous connaissons des gens comme cela. Nous en connaissons d'autres qui se vantent du nombre de femmes qu'ils ont séduites. N'aimeriez-vous pas voir ces gens changer avant de s'accepter eux-mêmes, pas simplement pour ceux qui les entourent, mais aussi pour eux-mêmes ? Avant qu'il ne soit trop tard ?

### **Mécontent ou mécontentement ?**

Je dis « avant qu'il ne soit trop tard », parce que le péché répété est comme les ampoules que l'on attrape de façon renouvelée aux mains, il s'endurcit pour devenir quelque chose de calleux et d'insensible. C'est ce processus de durcissement, et non l'écart occasionnel, que les églises chrétiennes ont toujours dénoncé très vigoureusement. La lente accumulation de petits sentiments vindicatifs, de petites humeurs querelleuses et maussades ou autres habitudes simi-

lares, se révélera en fin de compte plus dangereuse pour votre âme que la mésaction flagrante, reconnue et regrettée. Lewis, dans *The Great Divorce* (Le Grand Divorce), décrit une femme dont la vie n'est qu'un continuel mécontentement et il observe que la principale question qui vient à l'esprit est de savoir si elle est « mécontente, ou seulement mécontentement. » On peut débiter avec une humeur de mécontentement et toutefois en rester éloigné, toujours capable de le critiquer et de le repousser. « Mais il se peut qu'un jour vienne où vous ne pourrez plus rien y faire. Alors il ne restera rien de vous pour critiquer cette humeur, ni même pour vous en réjouir, rien si ce n'est le mécontentement lui-même grondant à jamais comme une machine. » Je crains fort que nous ayons tous rencontré de pareilles loques humaines, étreintes comme dans un étai par quelque humeur ou obsession tenace au point de ne plus ressembler à rien d'humain ; il n'y demeure que l'humeur même comme une enveloppe rigide et vide.

Le christianisme appelle ceci l'esclavage du péché. La forme la plus grave, bien entendu, qu'il peut revêtir, c'est quand vous atteignez un état où le péché s'est emparé de vous à tel point que vous ne vous rendez même pas compte que vous en êtes l'esclave. Mais vous pouvez être conscient de cet esclavage sans pour autant être capable d'y faire grand-chose. Prenons par exemple le cas de personnes « dévorées » par la convoitise ou la fureur, ou encore de ces gens qui sont sous l'« étreinte » de l'envie. Ces expressions — ou clichés — renferment une grande part de vérité. Le mot « dévoré », par exemple, suggère de manière tout à fait correcte que la personnalité est en train d'être rongée, consumée. Lorsque pareille chose nous arrive, il nous est possible de sentir véritablement cette destruction de notre personnalité. Nous savons que si nous persistons dans cette voie, il ne restera rien de nous ; pourtant, nous nous sentons presque impuissants à contrôler ces passions. Nous



savons par exemple, que le désir de vengeance peut entamer, déformer, un homme à tel point que, même s'il est en train d'en périr, d'en perdre ses amis et peut-être son équilibre, il s'accrochera à cette vengeance, la nourrira, et la préférera même à toute autre bonne chose qu'il affectionne.

Nous ne devrions pas nous féliciter si nous avons échappé à ces formes extrêmes d'asservissement. Il en existe d'autres, plus répandues. Toute habitude coupable que nous ne pouvons briser nous rend esclaves du péché. Nous l'admettons toutes les fois que nous mettons quelqu'un en garde contre le début de certaines mauvaises habitudes qui ont eu une emprise sur nous. C'est la raison pour laquelle les parents se retrouvent parfois dans la position délicate de devoir dire à leur enfant de ne pas faire des choses qu'eux-mêmes font. Si un certain comportement est mauvais, il est difficile pour un enfant de comprendre pourquoi vous ne cessez vous-mêmes d'agir de la sorte. Il ne sait rien encore de ce genre d'esclavage ni combien il est difficile de rompre avec une mauvaise habitude. Il vaudrait mieux que vous présentiez devant lui un bon exemple, mais si cela ne vous est pas possible, il vous faut alors ravalier votre fierté et lui dire qu'il existe des normes qu'il est bon de suivre, même si vous ne le faites pas toujours. Vous avez peut-être perdu vous-même votre liberté et votre faculté de les suivre, mais dites-lui que vous espérez que tel ne sera pas son cas.

### **Forger des chaînes**

L'ironie ici réside en ce que ceux qui ne voient rien d'étrange dans le jeu, la boisson ou la promiscuité devenus contraintes, tourneront en ridicule ceux qui essaient de poser les premiers jalons nécessaires à l'abandon de telles accoutumances. Le catéchisme que l'on m'a enseigné étant

garçon affirme tout simplement : « Les petits garçons et les petites filles ne sont pas habituellement en danger de commettre des péchés mortels. Mais ils peuvent commettre de petits péchés. Et s'ils commettent des péchés vénaux intentionnellement quand ils sont petits et n'essaient pas de les éviter, ils commettront de grands péchés quand ils seront adultes. » Ce type de raisonnement est l'objet de plaisanterie de nos jours, mais il se trouve qu'il constitue de l'authentique psychologie. C'est sur ce terrain que se décide la victoire ou la défaite : au niveau des petites habitudes, au niveau des tentations initiales. Une chose conduit à une autre et s'affirme pour devenir soit une vertu, soit un vice. Ce sont comme des chaînes que l'on se forge, ainsi que le fantôme de Marley le découvrit, mais trop tard.

Je présente ces pensées non comme des spéculations théologiques mais comme des faits psychologiques. Une fois l'étiquette « esclavage du péché » enlevée, la plupart des gens admettront volontiers ce phénomène.

La plupart des gens peuvent comprendre assez facilement le concept d'esclavage lorsqu'il s'agit de drogue, de boisson, de cigarette ou même de chocolat. Dans certains cas, comme nous le savons, cela peut être un esclavage le plus total : la personne perd toute sa liberté en la matière. Elle ne peut s'arrêter. Elle a perdu tout contrôle. Nous savons également que certaines personnes deviennent esclaves du sexe. En fait, c'est une idée sur laquelle jouent les pornographes lorsqu'ils emploient des termes tels que *esclave de l'amour*. Ainsi, il existe manifestement cette situation ironique qui fait que plus la société se libéralise à l'égard du sexe, plus l'obsession de l'asservissement sexuel grandit.

### **Péché et maladie**

Il y a suffisamment de preuves que ce que les chrétiens appellent « esclavage du péché » existe bel et bien. Vous



pouvez, comme il est courant dans le monde moderne de le faire, appeler cela de la façon qu'il vous plaît, mais il y a de bonnes raisons de ne pas retirer l'étiquette. Dans les mots *péché*, *repentance* et *pardon* sont impliquées toutes les notions de liberté et de responsabilité. Lorsque vous enlevez ces étiquettes, vous enlevez bien souvent liberté et responsabilité en même temps. Or, c'est ce qui s'est produit dans les grands et les moindres détails. Nous nous sommes saisis du phénomène de l'esclavage du péché et l'avons rebaptisé « maladie ». Les chrétiens peuvent accepter une partie de cette idée, parce qu'ils croient qu'une des formes du péché, le péché originel, est, en fait, un trouble génétique. Mais quand il s'agit de péchés particuliers, les chrétiens ne sont pas aussi pressés de les transformer en termes médicaux.

Tout d'abord, le parallèle entre péché et maladie n'est pas exact. Le péché est souvent perçu comme une possibilité excitante de plaisir ; la maladie ne l'est pas. Les hommes ne recherchent pas l'arthrite de la même façon qu'ils recherchent l'adultère. Ensuite, cela constitue un compliment médiocre à l'égard de notre espèce : nous sommes dépouillés de la véritable dignité que nous possédons, qui est la liberté de choisir le bien. L'envers de la médaille sur laquelle l'on a frappé « Le péché de Jacques n'est qu'une maladie » porte « La vertu de Jacques est à base de vitamines ». C'est une façon de réduire l'être humain au niveau de pharmacie ambulante. Souvent, c'est une disposition à la générosité et à la bonté qui nous fait excuser les imperfections des autres en les faisant passer pour des maladies, mais quelle sorte de bonté est-ce là ? Est-ce la façon dont nous voudrions que les autres jugent nos mésactions ? Voulons-nous nous faire tapoter sur la tête comme des enfants, tandis que quelque adulte s'excusera à notre place : « Pauvre Jacques, il ne peut s'en empêcher », ou pire

encore, « Pauvre Jacques, il est né avec une déficience endocrinienne. »

### Prendre les gens au sérieux

C'est parce qu'il prend les gens au sérieux que le christianisme prend le péché au sérieux. Il ne nous permet pas de nous esquiver avec des excuses puériles pour notre comportement parce que notre comportement possède une très haute valeur. Quand le christianisme parle de dignité de la personne, il donne à cette expression une signification extrêmement importante en regard de laquelle la commune utilisation du monde paraît tenir du parler enfantin.

L'appel du christianisme est un appel noble. L'un des obstacles qui nous empêche de le voir ainsi est la vision faussée que nous avons de Dieu. Certains d'entre nous succombent à l'idée que s'Il existe vraiment, Il doit être fait à l'image et à la ressemblance de clients et de malades d'hôpital. Ce n'est que lorsque nous commençons de nouveau à prendre conscience de l'entière pureté et sainteté de Dieu que nous commençons à apprécier qu'Il ne puisse tout simplement pas fermer les yeux sur le péché tel un moine sortant directement des Contes de Canterbury. Faire peu de cas du péché, c'est aussi en fin de compte faire peu de cas de Dieu. Il vaudrait mieux alors penser à des châteaux aux tours pointées vers le ciel, emplis de mystère et d'enchantement, que d'abaisser notre image de Dieu en l'identifiant au cahier des charges d'un professionnel de l'assistance.

Si nous sommes enfants de Dieu et si nous sommes Ses serviteurs, ce que nous faisons alors est, pour emprunter une phrase de *Chance or the Dance* (La Chance ou la Danse) de Thomas Howard, « terriblement chargé de signification. » Si nous sommes appelés à participer à la création de Dieu, savoir si nous faisons bien ou mal la tâche



qui nous est impartie n'est pas une mince affaire. Si nous nous en tenons aux Ecritures, Dieu ne considère pas notre comportement comme une espèce de phénomène naturel intéressant ; au contraire, nous avons la très nette impression qu'Il nous considère de la façon dont un roi considère un chevalier chargé d'une mission importante ou comme un père considère son fils en qui il a mis tous ses espoirs.

La moitié de la psychologie populaire est consacrée à glorifier la dignité humaine et l'autre moitié à nous exempter de notre responsabilité. Mais quelle sorte de dignité est-ce alors ? Il n'est pas bon de dire d'un trait à un homme qu'il est pleinement humain, puis suggérer par la suite qu'il n'est pas plus responsable qu'un végétal. Ces contradictions dans la théorie se manifestent en fin de compte dans la pratique. Le désarroi courant de notre système judiciaire en est un exemple : il s'est bien trop reposé sur les concepts psychologiques de culpabilité et de responsabilité, concepts qui ont conduit le système presque jusqu'à l'impasse. Le peu d'empressement à condamner, les affaires judiciaires qui traînent et l'accroissement du comportement criminel sont les résultats, au moins en partie, de l'application de la notion nouvelle selon laquelle l'appréciation de « bien » ou de « mal » doit se faire selon des critères psychologiques plutôt que légaux ou moraux, et de l'idée tout autant douteuse que juges et jurés devraient jouer le rôle de thérapeutes. L'affaire Hinckley constitue l'exemple le plus manifeste de ce problème.

Pourquoi alors sommes-nous si prompts à accepter chaque nouvelle déclaration psychologique ? Une fois encore, je reviens à la thèse que la psychologie doit beaucoup de sa recevabilité à sa ressemblance au christianisme. Parce qu'elle a transposé le langage du christianisme à des fins qui lui sont propres, il lui est possible de faire jouer les sentiments chrétiens à un degré prodigieux. Je pense que pour

beaucoup d'entre nous la psychologie semble être un moyen d'obtenir le christianisme « à bon marché. »

Par exemple, un des thèmes qui sont communs au christianisme et à la psychologie est l'idée que nous ne devons pas émettre de jugement les uns sur les autres. Notre Seigneur a dit « Ne jugez pas », et si la société psychologique est bien fidèle à un seul de Ses commandements, c'est bien à celui-là. Cette attitude de non-jugement, qui donne à la psychologie une aura de christianisme, explique peut-être l'inclination actuelle à abandonner toute la question du péché. Trop parler du péché ne semble pas cadrer avec notre devoir de nous abstenir de juger.

### **Ce que « Ne Jugez Pas » signifie réellement**

Mais « Ne jugez pas » signifie que nous ne devons pas juger la condition intérieure d'un homme. Cela ne signifie pas que nous ne devons pas juger ses actes. Christ n'a pas dit à la femme adultère, « C'est bon. Tu n'as pas vraiment fait quelque chose de mal. » Il lui a dit de « ne plus pécher. » Cette distinction tend à se perdre, toutefois, dans notre société thérapeutique. Au lieu de maintenir l'attitude qui nous fait « haïr le pécher mais aimer le pécheur », nous ne sommes plus certains si nous avons quelque droit à haïr le péché ou même à l'appeler ainsi. En fait, les injonctions chrétiennes ont pratiquement été inversées. Désormais nous nous abstenons de juger les actes d'une personne mais nous dépensons toutes sortes d'énergie à juger ses humeurs et ses motivations, ce qui est la fonction propre de Dieu et non la nôtre. Peut-être l'une des raisons pour lesquelles nous ne devons pas juger les états subjectifs, tient à ce que nous ne sommes tout simplement pas habilités pour ce faire. La question est trop compliquée pour nous.



Autrefois, les gens avaient conscience qu'il n'appartenait qu'à Dieu seul de sonder le dédale du cœur de l'homme. Nous sommes capables, en tout point, de juger si Jacques Durand a volé l'argent du tiroir-caisse, et nous pouvons aller plus loin et prendre en considération la frustration de M. Durand qui se trouve au chômage et sans possibilités de s'en sortir. Pour ces raisons peut-être ferons-nous preuve de plus d'indulgence envers lui. Mais jusqu'où devrions-nous aller ? Devrions-nous remonter jusque dans l'éducation qu'il a eue, enfant ? Jusque dans les émissions de télévision qu'il regarde ? Jusque dans sa vie riche (ou non) de fantaisie ? Jusque dans la signification symbolique des tiroirs-caisses dans sa vie ? Il arrive un moment, observait Chesterton, où vous commencez à essayer de « calculer l'incalculable. » A ce point-là, même nos calculs en vue du bien deviennent, non des calculs, mais des incantations et de la superstition ridicule. Ce n'est plus de notre compétence.

### **Monter à bord d'un bateau qui sombre**

Parfois les chrétiens, comme je l'ai suggéré auparavant, ont tendance à agir selon des théories psychologiques avant même que les psychologues aient fini de les élaborer. D'autres fois, malheureusement, on peut les voir monter à bord du bateau au moment précis où les psychologues sont prêts à l'abandonner. Certains, parmi les psychologues les plus célèbres — Coles, Menninger, Bettelheim, Mowrer, Campbell et Gaylin — ont travaillé ces dernières années à la réintégration des concepts de péché et culpabilité. D'autres en sont arrivés à considérer que l'estime de soi ou l'absence de celle-ci constitue un concept bien trop superficiel pour être d'une aide conséquente dans l'analyse de la condition humaine.

Entre-temps, au milieu de cette évolution, l'un des chefs de file parmi les évangélistes chrétiens s'est mis dans la tête que la cause du péché est une « image de soi négative », et que le péché lui-même doit désormais être redéfini comme étant « tout acte ou pensée qui dépouille l'être humain de son estime de soi. » Ce même homme définit maintenant la nouvelle naissance ainsi : « nous devons passer d'une image de soi négative à une image de soi positive. »

Une tendance identique peut être décelée dans les manuels d'éducation religieuse utilisés maintenant dans les églises catholiques et protestantes libérales. On peut les lire et en tirer l'impression que du commencement à la fin, le christianisme, c'est s'aimer soi-même. Le péché est rarement mentionné et quand il l'est, il est dépeint le plus souvent comme un obstacle à la croissance personnelle, quelque chose qui va à l'encontre de la réalisation de la personne. Les textes sur lesquels se base l'éducation chrétienne de nos jeunes sont souvent à peine différents de ceux des classes de psychologie.

Ceux qui sont à l'origine de la promotion de tels programmes prétendent, bien sûr, que la psychologie s'aligne avec les Ecritures : que la création de Dieu est bonne, qu'Il ne fait pas de la camelote, et ainsi de suite. C'est, bien entendu, une lecture *sélective* des Ecritures. La Genèse ne raconte pas que Dieu se soit tenu derrière Adam et Eve après la chute et ait dit que *cela* aussi était bon.

En tout cas, l'effet réel de ces programmes est ce que l'on pourrait espérer. Leur action tend à diminuer la conscience du péché si bien que même dans l'église catholique, qui autrefois avait la notoriété de cultiver la notion de culpabilité, beaucoup d'enfants ne comprennent pas ce qu'est la pénitence. Et ce n'est pas parce qu'ils préfèrent la notion protestante de confession des péchés directement à Dieu, mais parce qu'ils ne se connaissent pas de péchés à confes-



ser. Le seul évangile qu'ils connaissent est celui de l'accord avec eux-mêmes.

Je ne suis pas sûr de la raison pour laquelle les catholiques sont particulièrement sensibles à la psychologie à cet égard. Peut-être ont-ils trop longtemps dû se plier sous le poids du médiévisme et cherchent-ils maintenant, en compensation, ce qui est plus en rapport avec notre époque. Ou peut-être les chrétiens catholiques, qui ont toujours été davantage attirés par ce que l'on pourrait appeler la psychologie de l'âme, se sentent-ils plus portés vers les approches psychologiques.

Quoi qu'il en soit, les enfants de classes de catéchisme apprennent de nos jours très peu de chose sur le péché personnel et la conscience individuelle, mais au contraire, beaucoup en ce qui concerne la culpabilité collective et la conscience sociale. Les grands péchés, ceux dont nous devrions nous préoccuper, sont les péchés de la société. Voilà la nouvelle question d'importance.

### **Les péchés personnels**

Toutefois il y a lieu, sans aucun doute, de dénoncer les péchés de la société. Peut-être n'étaient-ils pas suffisamment soulignés ces derniers temps. Mais les éducateurs chrétiens qui mettent l'accent sur le péché collectif au détriment du péché personnel, desservent assurément la tâche qui leur est dévolue. Croient-ils que lorsque nous comparâtrons devant le trône du jugement, Dieu ne nous questionnera que sur notre attitude à l'égard de la paix et de la faim dans le monde ? Ce serait un examen facile. Combien d'entre nous sont pour la faim ou contre la paix ? C'est chose aisée que de souhaiter sincèrement la justice sociale et la fin de la souffrance. Je crains, hélas, que les questions alors soient beaucoup plus personnelles et gênantes que cela. Elles

auront trait à cette jeune fille solitaire dont vous avez profité et que vous avez abandonnée par la suite, ou à ce parent malade ou emprisonné que vous avez soigneusement évité (peut-être parce que vous étiez occupé à défiler pour la paix), ou encore à votre lâcheté totale la fois où vous avez omis de défendre une réputation innocente. Nous découvrirons alors que nos vies privées et nos péchés personnels sont pris dans le ciel avec beaucoup plus de sérieux que notre position à l'égard des problèmes généraux.

J'imagine que lorsque ce temps arrivera nous verrons les choses pour ce qu'elles sont et ce qu'elles étaient. Les thérapeutiques insensées et les biais faciles dans lesquels nous nous confortons actuellement fondront comme neige au soleil et ce que nous sommes réellement nous apparaîtra en pleine lumière, tout comme nous aurions toujours dû le voir si notre conscience avait été formée dans la vérité. Il sera alors inutile d'arguer que nous ne faisons que suivre les meilleurs conseils que la psychologie offrait. Ces conseils, nous n'étions jamais censés, au fond, les suivre. Notre meilleure espérance sera alors la connaissance que le Fils de l'Homme vint pour sauver les pécheurs et que la miséricorde de Dieu est aussi grande que Sa justice.



## *De la nouvelle naissance*

Les objectifs de la psychologie peuvent être grossièrement résumés sous des titres tels que « ajustement », « adaptation », « harmonie », « réalisation », « confiance en soi », « rapports avec autrui améliorés », etc. Ce sont des buts honorables qui constituent un havre appréciable pour les chrétiens et les non-chrétiens à la fois. Mais il ne devraient jamais être confondus avec la mission du christianisme à l'égard de l'humanité, comme c'est souvent le cas malheureusement. L'idée chrétienne est tout à fait différente. Elle n'a rien à voir avec une adaptation mais bien plutôt avec une transformation ; rien à voir avec une mise au point mais avec l'acquisition d'un nouveau moteur. Le christianisme dit qu'il vous faut naître de nouveau. Voilà le fort et le fin de la question. Essayez, si vous le pouvez, d'acquérir la réalisation, la plénitude et l'harmonie de votre personne, mais quoi qu'il en soit, que vous réussissiez ou non, vous aurez toujours besoin de naître de nouveau.

### **Témoignage d'ailleurs**

Si les chrétiens étaient les seuls à le dire, nous nous trouverions devant le problème suivant : « Le christianisme dit

ceci, et la psychologie dit cela ; alors qui devons-nous croire ? » C'est pourquoi cherchons ailleurs des confirmations. Si ce que le christianisme dit de la nature humaine est vrai, nous devrions pouvoir trouver des preuves à l'appui de cela parmi ceux qui ne sont pas chrétiens.

En fait, les chrétiens ne sont pas les seuls à parler de la nécessité de la nouvelle naissance. La plupart des sociétés primitives le croient également. Leurs rituels l'attestent. Et nous le constatons dans les choses qu'ils prennent le plus au sérieux, les choses qu'ils célèbrent avec retentissement et pour lesquelles ils passent des semaines et des mois à se préparer. Naître une première fois, la naissance naturelle, n'est apparemment pas suffisant pour eux car leurs rites d'initiation sont remplis de gestes et d'actions qui symbolisent une nouvelle naissance.

### **Crocodiles, étuves, et peaux de béliers**

Le rituel d'initiation le plus connu est le passage par les aguettes : un candidat court le long d'une allée formée par deux rangées parallèles d'hommes qui le frappent au moyen de badines à son passage. Si vous faites attention au sang, aux coups et au caractère « primitif » de la cérémonie, vous passez à côté de l'essentiel : la naissance est une affaire traumatisante et sanglante. Vous ne pouvez attendre d'une nouvelle naissance qu'elle soit assimilée à un événement anodin.

Parmi certaines tribus de la Nouvelle-Guinée, l'initiation consiste à ramper à l'intérieur de la gueule ouverte d'un crocodile et ressortir à l'autre extrémité. Je m'empresse d'ajouter qu'il s'agit d'un crocodile mort, dont la queue a été coupée. Mais il est laissé à l'intérieur de l'animal suffisamment de sang et d'entrailles pour s'assurer que le jeune réalise qu'il a emprunté un passage hors de l'ordinaire. Dans



le nord-ouest du Pacifique, les jeunes indiens doivent pénétrer dans une étuve au cours de la cérémonie et suer jusqu'à ce qu'ils deviennent suffisamment souples pour pouvoir se glisser à travers un petit orifice situé dans le mur et ainsi gagner l'extérieur. D'autres tribus en d'autres endroits du monde ont des huttes d'initiation situées dans les fourrés ou dans la jungle où les initiés doivent rester confinés pendant des semaines ou des mois comme dans une matrice. Je pense que le symbolisme est clair.

Evidemment tout ceci peut sembler bien éloigné de la pratique chrétienne qu'est le baptême ; toutefois le même instinct est présent. Et ceci confirme et amène même à la conviction que pour posséder en vous la véritable vie, il vous faut premièrement mourir à vous-mêmes. C'est la raison pour laquelle certaines peuplades enterrent leurs candidats au passage à l'état d'adultes dans des tombes peu profondes recouvertes de feuilles. Et c'est la raison pour laquelle les Bantous ont une cérémonie appelée « naître à nouveau » au cours de laquelle le garçon, avant la circoncision, est enveloppé par son père dans la membrane de l'estomac d'un bœuf et y reste durant trois jours. Mircea Eliade, l'historien religieux éminent, remarque, « Cette même peuplade enterre ses morts dans la position du fœtus à l'intérieur de peaux de bœufs. » (1)

Trois jours. Cela est une coïncidence intéressante, bien entendu, et il existe différentes façons d'y être sensible. Vous pouvez dire que ceci prouve seulement que le christianisme n'est qu'un type de mythologie comme le reste. Mais alors vous vous trouvez confrontés au fait qu'il existe un nombre surprenant de mythologies de ce type, et toutes sont orientées dans la même direction. On ne devrait pas pren-

---

1. Mircea Eliade, *The Sacred and the Profane*, trans. Willard Trask (New York : Harvest, 1959), p. 191.

dre à la légère quelque chose qui représente une impulsion à peu près universelle. Cela demande à être expliqué, non pas ignoré.

Ici une partie du problème vient de ce que nous avons connu récemment des développements de sociétés « avancées » et les regardons comme la norme. Il pourrait nous être utile de prendre de temps à autre du recul vis-à-vis de la société psychologique et réfléchir à la façon dont nous devons considérer les Bantous. Quand il s'agit des rituels de transformation, un observateur neutre pourrait noter que trois jours dans une peau de bœuf sont presque moins mauvais que sept années dans le cabinet d'un psychiatre, et de loin moins onéreux. Et, comme dit Huckleberry Finn, « Le gain est le même ». Mieux encore. Des amis de ma connaissance, missionnaires qui ont vécu parmi les Bantous et les tribus voisines, disent que ces indigènes ne connaissent pas les névroses qui sont la plaie des Américains et font le profit des psychologues.

### **agesse primitive**

Ainsi, les chrétiens ne sont pas les seuls à désirer naître de nouveau. Toutes les fois que l'on rencontre des gens qui n'ont pas encore subi l'influence d'intellectuels ou d'agents de publicité, on les voit exprimer d'une manière ou d'une autre cette idée de seconde naissance.

Nicodème, qui comme tous les pharisiens était un érudit, avait beaucoup de mal à saisir cette idée : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ? » La réponse de l'homme primitif à cette question ressemble étonnamment à la réponse du christianisme primitif. Aussi déraisonnable et impossible que cela puisse paraître, c'est bien ce qui doit être fait, ne serait-ce que de façon symbolique.



Je ne veux pas que mes paroles soient mal interprétées quand je dis que le christianisme ne présente rien de nouveau, qu'il n'est qu'une variation d'un thème très ancien. Il représente quelque chose de radicalement nouveau dans l'univers : une révolution, en fait. Les gens pouvaient se rendre compte par eux-mêmes que quelque chose dans la nature humaine n'allait pas, quelque chose de si déformé qu'il fallait une nouvelle naissance ; mais ils n'auraient jamais pu imaginer l'histoire tout entière ou encore la façon dont cela pouvait se faire. Quand le christianisme est apparu, il est venu apporter le message que la transformation à laquelle les gens aspiraient depuis l'antiquité pouvait réellement avoir lieu, non de manière symbolique mais de manière authentique.

Je considère que ce que le christianisme a apporté au monde peut avoir été surnaturel, mais ce n'était en aucune façon non naturel. Ce qu'il offrait à l'homme, c'était la pleine réalisation de sa nature, non quelque chose qui lui fût étranger. Et pratiquement partout où ils ont eu ce choix, les gens, qu'ils soient païens ou primitifs, ont adopté le christianisme naissant à la place de leurs anciennes croyances parce qu'il leur donnait, et dans le détail, les choses que leur nature leur disait devoir faire partie d'eux-mêmes. Si, par contraste, de nombreuses personnes érudites trouvent dans le christianisme une pierre d'échoppement, cela peut venir du fait qu'elles n'écourent plus la voix de leur nature mais bien plutôt le son des théories et de la recherche.

### **Le péché originel et les nobles sauvages**

Pourquoi les gens primitifs éprouvent-ils le besoin de naître de nouveau ? La réponse est qu'ils se considèrent non achevés, incomplets. Il existe quelque chose de non-satisfaisant, de déplaisant dans leurs vies présentes. Ils dési-

rent un nouveau départ. « Quoi que je puisse être, » écrivait G.K. Chesterton, « je sais que je ne suis pas ce que je devrais être. » Lorsque vous lisez quelque chose au sujet des religions des gens primitifs ou que vous parliez à ceux qui les ont étudiées, vous découvrez que Chesterton se faisait l'écho d'un sentiment absolument universel. Eliade dit que l'homme primitif, « veut être autrement que ce qu'il se trouve être lui-même. »

Pourquoi ? Parce que dans toute les sociétés vous trouvez une notion équivalente à la croyance chrétienne au péché originel, l'idée qu'à un certain moment proche du commencement, quelque chose en relation avec les êtres humains a très mal tourné si bien que la nature humaine est tombée au-dessous du niveau de sa création originelle. Avant cette chute, l'homme était en harmonie à la fois avec lui-même et avec Dieu ou les dieux. Eliade appelle ceci « le Mythe de l'Age d'Or » et en rapporte des témoignages de presque toutes les cultures. La signification, ou du moins une des significations de la cérémonie initiatique est de mourir au moi profane et déchu et de naître à une nouvelle vie, une vie dans laquelle l'homme pourrait de nouveau entrer en contact avec le sacré et ainsi réaliser sa véritable nature.

On peut appeler cela de la superstition : c'est une réaction légitime. Mais il n'est pas légitime de prétendre que cela n'existe pas. Ceci, je le crains, est ce que bien des gens font, y compris les érudits, qui devraient être au-dessus de cela. Au dix-huitième siècle quand on connaissait peu de chose au sujet de l'anthropologie, les Européens se divertissaient l'esprit avec la notion du Noble Sauvage. Ils supposaient que les gens primitifs, étant très proches de l'état naturel, ne connaissaient pas le mécontentement ni la culpabilité. En outre, l'idée circulait que l'homme primitif, contrairement à son homologue européen, était heureux de faire tout ce qui lui venait naturellement.

Cette idée est encore étonnament populaire et plus encore



peut-être parmi les psychologues de l'école humaniste, qui sont toujours à nous encourager à communiquer avec notre moi naturel : ce qui signifie habituellement qu'il nous faut nous départir de toutes nos inhibitions, interdictions ou contraintes, et prendre modèle sur ces indigènes en pagnes qui, suppose-t-on naïvement, ne connaissent ni inhibitions, ni interdictions. Dans cette perspective, que l'on peut appeler « Le Nouveau Mythe de l'Age d'Or », les gens primitifs tels que les Indiens américains et les membres des tribus de la Nouvelle Guinée sont perçus comme des modèles de plénitude et d'harmonie parce qu'ils savent vivre une vie naturelle (c'est-à-dire sans inhibition) ; ils ont appris à s'accepter eux-mêmes tels qu'ils sont.

D'après ce que nous venons de voir, cette notion est erronée. Aucun « sauvage » authentique ne croit au mythe du Noble Sauvage, ou si tel est le cas, il croit que ces nobles ont vécu il y a longtemps à l'époque de l'Age d'Or, juste avant la chute, et il regrette de n'être pas comme eux. Vivre une vie naturelle, si cela signifie seulement accepter votre condition humaine telle qu'elle se présente et ne pas chercher à naître de nouveau à un plan surnaturel, c'est quelque chose qui n'intéresse pas le véritable homme primitif. Il peut, quand on n'a de lui qu'une connaissance superficielle, sembler prendre la vie comme elle vient, mais vous le trouverez tout à coup le plus sérieux du monde quand arrive le temps de l'initiation. Alors, ne vous attendez pas à ce qu'il agisse comme vous pensez qu'il devrait naturellement le faire, et veillez à observer toutes les interdictions et contraintes ; et surtout, je vous en supplie, ne vous approchez pas des huttes mises à part ! Comme le chrétien, l'homme primitif pense qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans sa nature. Ainsi, dans les sociétés primitives comme dans le christianisme, nous rencontrons ce désir de quitter ce vieux moi et de repartir entièrement à zéro. Bien souvent le candidat à l'initiation reçoit un nouveau nom

qui est le signe à la fois de sa nouvelle identité et de la mort du moi antérieur. Si, au lieu de cela, vous lui dites que tout ce dont il a réellement besoin, c'est d'un meilleur concept de soi, il écouterait attentivement — la politesse est une marque de maturité dans la plupart des sociétés tribales — mais il n'en croira pas un mot.

#### « Dieu dans la bouteille »

Mais point n'est besoin d'aller jusqu'aux extrémités de la terre pour rencontrer des gens qui ne sont pas satisfaits du moi avec lequel ils sont nés ; une promenade dans quelques-unes des rues de nos villes nous fera découvrir habituellement un certain nombre de mécontents. Il est parfois terrible de les voir : les fugueurs, les alcooliques, les drogués, les prostituées, les pornographes ; mais nous avons une leçon à recevoir d'eux. Thoreau a dit que la plupart des hommes « menaient une vie de tranquille désespérance. » Ici nous voyons une désespérance encore plus forte. De quoi désespèrent-ils ? Réponse : d'une transcendance. Ils ont besoin d'*échapper* à quelque chose, échapper à l'enfermement, la routine, la frustration, les mauvaises relations ou la solitude. Et ils ont besoin d'arriver à quelque chose, quelque chose de puissant, d'extraordinaire, d'excitant ; en un mot, à quelque chose qui les élève au-dessus de la vie de tous les jours.

L'attraction qu'opère l'état transcendant est très bien illustrée dans le roman de Thomas Wolfe *Look Homeward Angel* (Regarde à ta demeure, ange). Dans un passage il décrit sa première expérience d'ébriété.

... C'était, il le savait, l'un des grands moments de sa vie... Sur toute la terre il n'y avait aucun autre comme lui, aucun qui puisse être ivre de manière aussi sublime et aussi magnificente. C'était plus



grandiose que toutes les musiques qu'il avait jamais entendues ; c'était aussi grandiose que la plus belle poésie. Pourquoi ne lui avait-on jamais dit ? Pourquoi est-ce que personne n'avait écrit avec exactitude à ce sujet ? Pourquoi, alors qu'il était possible d'acheter un dieu dans une bouteille, le boire tout entier et devenir soi-même un dieu, pourquoi est-ce que les hommes n'étaient pas ivres pour toujours ?(2)

Mais bien sûr, la transcendance « do-it-yourself » peut facilement devenir incontrôlable. Le dieu dans la bouteille se révèle être un génie puissant sorti de l'enfer avec un esprit qui lui est propre. Avant longtemps l'expérimentateur se trouve dans la nécessité d'être secouru, bien qu'en fait, il puisse ne pas le désirer. Mais comment lui venir en aide ?

Je demande parfois à mes étudiants, dont beaucoup envisagent de faire carrière dans des professions sociales, ce qu'ils auront à offrir, disons, à des alcooliques, de mieux que « dieu dans une bouteille. » Leurs réponses ont tendance à être calquées sur des modèles psychologiques : « réajustement à la société », « adaptation », « un meilleur concept de soi », etc. Ces réponses, me semble-t-il, sont loin de résoudre le problème. Si vous pouvez mettre dieu dans une bouteille et devenir temporairement vous-même dieu, pour quelle raison souscrieriez-vous à des choses aussi stériles qu'adaptation et réajustement ? Une fois que vous avez goûté à la transcendance, même contrefaite, il n'est pas très facile de remettre les pieds sur terre.

C'est la même chose lorsque l'expérimentation de dieu se fait par l'intermédiaire d'une seringue hypodermique, d'une tablette de LSD ou encore sous la forme d'une expé-

---

2. Thomas Wolfe, *Look Homeward Angel* (New York : Modern Library, 1929), p. 493.

rience sexuelle perverse ou dénaturée. Bien que ces choses puissent être préjudiciables à la fois au corps et à l'âme, elles procurent une intensité que l'on ne trouve pas aisément dans la vie de tous les jours. N'oubliez pas (c'est ce que je dis à mes étudiants) que le soin et l'attention que vous porterez à votre rôle d'éducateur ou aide social remplaceront facilement la communion avec ces dieux, même s'ils ne sont que des dieux païens.

### **Un nouveau moi**

Lorsque ces personnes, les drogués, les alcooliques et les marginaux de notre société, arrivent finalement au point de vouloir un changement, ils ne veulent pas d'une mise au point ou de quelque adaptation de leur moi. Le plus souvent ils désirent un nouveau moi. Ils considèrent leur ancien moi bien trop atteint pour que toute réparation soit possible : ils veulent s'en débarrasser. Ils regardent leurs vies comme étant irrémédiablement gâchées : ils veulent qu'une chance leur soit donnée d'une vie nouvelle.

L'approche psychologique n'est pas habituellement d'une grande aide pour de tels cas parce qu'elle ne procède pas par conversions mais par réparations. Je ne dis pas qu'elle ne marche jamais avec ce genre de personnes, mais ce qui marche le plus souvent est le type de communauté organisée qui requiert soumission, discipline et foi, et offre une nouvelle occasion d'arriver à la transcendance. Ainsi, le mouvement des musulmans noirs Black Muslims a particulièrement réussi à tourner à son profit les vies brisées des hommes misérables des ghettos. Et ainsi Synanon, qui exigeait une complète soumission à son leader charismatique Chuck Diederick, a rencontré encore davantage de succès dans la réhabilitation de drogués que tous les programmes gouvernementaux basés sur des modèles psychologiques.



Il existe bien évidemment ici un certain nombre de dangers comme le démontre la désastreuse histoire de Synanon. Cependant l'important est ceci : très souvent la seule chose qui soit meilleure que dieu dans une bouteille, c'est un autre dieu, un dieu qui soit suffisamment puissant pour vous donner un nouveau moi. Ou Dieu. Les églises chrétiennes ont également leur part d'anciens drogués, alcooliques, criminels et prostituées ; et c'est particulièrement le cas chez les mouvements chrétiens les plus exigeants.

Les chrétiens affirment que ces malheureux ne sont qu'un exemple dramatique de la situation dans laquelle nous nous trouvons tous. Nous avons tous réellement besoin de nous détourner de notre moi antérieur, parce que Dieu veut faire de nous de nouvelles personnes. Il existe même une tradition chrétienne respectable qui soutient que ces marginaux et ces inadaptés sont, en un sens, plus heureux que nous. Ils savent l'étendue de leur misère et leur immense besoin d'une nouvelle naissance. C'est la raison pour laquelle les gens respectables ont besoin qu'on leur rappelle que les publicains et les pécheurs entrent dans le royaume des cieux avant eux. Nous pouvons, si nous sommes protégés par nos routines constantes ou nos habitudes de modération, ou encore notre bonne santé mentale, nous tromper nous-mêmes au point de penser que ce que nous faisons est tout simplement bien et que tout ce dont nous avons besoin, si nous avons besoin de quelque chose, c'est d'un peu plus de conscience de soi ici ou d'un brin supplémentaire d'intégration là.

### **Les besoins spirituels des psychologues**

Si vous pensez que vous n'avez besoin que d'une légère correction à mi-parcours, alors vous pouvez aussi bien tirer

profit de ce que le monde psychologique a à offrir. Vous ne devriez toutefois pas être surpris si vous découvrez que pour votre psychologue ce n'est pas encore assez. Pour bien des psychologues, l'adaptation à la vie ordinaire semble être leur moindre préoccupation. Au contraire, il y a toujours eu une touche de mystique dans la psychologie.

Je doute fort que l'homme de la rue se rend compte de l'étendue et de la profondeur de cette touche ou encore que celle-ci concerne les noms les plus éminents de la psychologie. Car Jung, par exemple, plaça sa théorie dans une tradition religieuse ésotérique ; Wilhelm Reich était sujet à des hallucinations messianiques ; Erich Fromm était fortement attiré par la pensée bouddhiste ; Abraham Maslow concentra ses derniers écrits sur la religion et ses expériences extrêmes. Cette tradition « religieuse » qui transparait dans la psychologie conduit à quelques-uns parmi les plus respectés et les plus influents psychologues d'aujourd'hui. La tentative d'aller au-delà de l'ordinaire semble, par exemple, être maintenant la principale préoccupation à la fois de Carl Rogers et d'Elisabeth Kubler-Ross qui, tous deux, prétendent avoir eu des contacts avec les esprits des morts.

Dans certains secteurs de la psychologie, il est vrai, ce genre de chose est considéré avec embarras. Mais c'est arrivé à un point où la communauté psychologique ne peut plus y faire grand-chose. Dans l'éventualité d'un jugement pour hérésie, la moitié de l'assemblée devrait être frappée d'excommunication. Ainsi, on peut assister à une convention de psychologues, comme je l'ai fait une fois, au cours de laquelle les participants parlent en toute crédulité de projection astrale, de réincarnation, de non-réalité de la matière et de « l'esprit transcendant de l'unité. »

Une grande part de la philosophie sous-jacente à cette recherche n'est que désordre et amateurisme. Toutefois cela prouve une chose : la psychologie ne constitue pas en elle-même et d'elle-même une vision satisfaisante. Voici des



experts qui ont accès à l'analyse la plus sophistiquée et la plus rationnelle que puisse offrir la psychologie, et ils préfèrent à la place pratiquer le yoga et la méditation ainsi que consulter les médiums et les gourous. Cette tendance « spirituelle » grandissante au sein de la psychologie peut être considérée comme une corroboration complémentaire du point par lequel j'ai commencé ce chapitre. Il donne raison au christianisme dans ce qu'il a toujours affirmé : nous avons besoin d'atteindre un niveau différent.

## **La psychologie de la nouvelle naissance**

Il n'est alors pas surprenant que la psychologie vienne tôt ou tard avec sa propre version de l'expérience de la nouvelle naissance. Le meilleur exemple en est le groupe de rencontre et sa prétention remarquable d'échanger l'ancienne vie contre une nouvelle, ainsi que l'émotivité qui y règne. C'est comme si une réunion religieuse en plein air avait été transportée dans une salle de conférences capitonnée et que le prédicateur avait été transformé par prestidigitation en un responsable de groupe.

Dans les groupes de rencontre les gens confessent leurs péchés, fraternisent, prétendent ressentir les œuvres de l'esprit et en ressortent impatients de convertir d'autres personnes à leur point de vue. En plus de ces groupes de rencontre, il existe de nombreux livres style « aide-toi toi-même », des pamphlets et des brochures qui promettent une nouvelle vie, une nouvelle personnalité et une renaissance psychologique. Ils martèlent le cerveau à la manière des démolisseurs et possèdent une force identique. Les esprits sont balayés par ces promesses comme les galets par les vagues. Et, tel un planchiste déterminé, l'esprit ne cesse d'y retourner pour en avoir plus.

Une chose, je pense, est certaine : revêtue des ornements de la psychologie, l'idée de la nouvelle naissance acquiert une respectabilité qu'on n'accorde pas à la croyance chrétienne. La société psychologique peut croire à ce qu'elle veut en toute impunité. Percevant ceci, les chrétiens s'efforceront parfois de présenter et de pratiquer leur foi avec la même pertinence. Mais savoir si « l'esprit » qui anime ces conversions psychologiques a une relation avec le Saint-Esprit est une question à laquelle les chrétiens doivent réfléchir avec soin. Certains chrétiens ont observé avec trop de hâte les similarités entre le christianisme et la psychologie de la nouvelle naissance, mais ont trop tardé à en relever les différences, ce qui a eu pour conséquence l'apparition, au sein de nombreuses activités ecclésiales, d'une atmosphère caractéristique de « groupe de rencontre ». Et les méthodes de groupe ont commencé à se substituer à la pratique chrétienne.

Des pièges sont ici tendus aux chrétiens imprudents et l'un d'entre eux réside dans la notion erronée que le progrès spirituel est à base de mains tenues, d'embrassades et de bons sentiments à l'égard d'autrui. Ce n'est pas ce que Christ voulait dire lorsqu'Il instruisit Nicodème au sujet de la nouvelle naissance.

Même en supposant que les prétentions à un changement radical de personnalité soient vraies, il nous faut nous rappeler que ces rencontres de groupe n'offrent rien de plus qu'un salut séculier. Elles ne nous conduiront pas au royaume des cieux. Ceci vaut également pour les objectifs plus modestes de la psychologie professionnelle : adaptation, intégration de la personnalité, meilleur fonctionnement. De bonnes choses, je vous l'accorde. Mais vous pouvez avoir tout cela et n'être toujours guère meilleur au regard du ciel qu'un homme marmonnant des propos insensés à l'intérieur d'un asile.



## *Education morale*

L'une des tâches de ce livre est de différencier le christianisme des imitations de la psychologie. Or, une imitation est habituellement facile à reconnaître quand elle est comparée à l'original. Vous pouvez vous rendre compte qu'elle est faite de matériaux meilleur marché et que l'assemblage n'est pas aussi solide. Mais si vous n'avez pas l'original à portée de main, vous pouvez être amené par duperie à penser que l'imitation est tout aussi valable. Quelquefois les chrétiens oublient ce qu'est le christianisme et se mettent à accepter des succédanés qui peuvent être obtenus à moindre coût et semblent remplir les mêmes fonctions.

Un exemple courant en est l'utilisation, par les chrétiens, des programmes d'éducation morale développés par des psychologues séculiers. Aux Etats-Unis et au Canada les deux programmes les plus populaires sont l'approche « clarification des valeurs » et l'approche « raisonnement moral ». Les éducateurs qui utilisent ces programmes ont l'avantage d'avoir sous la main des panoplies pré-emballées et une abondance d'accessoires stimulants et, bien entendu, le sceau de la psychologie scientifique.

Ces approches sont devenues immensément populaires non seulement dans les écoles publiques, mais également

dans les écoles chrétiennes. Dans certains programmes d'éducation religieuse, il semble qu'on les présente comme des guides plus sûrs vers la moralité que la prière ou les Dix Commandements. D'autres chrétiens, ainsi que des Juifs conservateurs, ont critiqué ces programmes comme étant anti-religieux de nature.

La question de savoir qui a raison se pose ici : ces chrétiens qui adoptent en toute sincérité les nouvelles techniques ou ceux qui les rejettent avec autant de sincérité ? Ceux qui les rejettent sont taxés d'argutie. Si quelqu'un travaille avec le même but que vous, pourquoi faire des histoires à propos de ses méthodes ? Si l'homme à côté de vous fait de son mieux pour écoper l'eau du bateau, pourquoi le critiquer parce qu'il écope à bâbord plutôt qu'à tribord ? Ceci est, je pense, le raisonnement de ces chrétiens qui soutiennent les nouvelles techniques psychologiques d'éducation morale et de clarification des valeurs. « Il se peut qu'elles ne soient pas parfaites », disent-ils, « mais au moins elles indiquent la bonne voie. Encore permettent-elles aux jeunes de penser aux valeurs, et c'est cela l'important. » On peut dire de cette attitude qu'elle est une approche à conclusion morale. L'argument est que, même si les inventeurs de ces nouvelles techniques n'adhèrent pas à l'histoire de la Bible, ce vers quoi tend leur travail se trouve avoir le même message moral quand on y regarde de plus près.

Cette attitude peut être illustrée par l'exemple d'un de mes collègues, psychologue non chrétien qui se trouve être responsable de plusieurs ateliers de techniques de clarification des valeurs. Il aime à rappeler avec insistance que lui et moi avons en commun certaines valeurs fondamentales. Nos croyances ne sont pas si différentes, soutient-il. Il pense qu'il est lui-même chrétien avec un petit « c ». Il croit à la justice, la compassion et à l'amour de son prochain et il reconnaît l'importance des valeurs familiales et la responsabilité individuelle. Il est très tolérant à l'égard



du christianisme puisqu'il le considère comme une simple variation, bien que cela ne soit pas à son goût, de son propre programme pour la réalisation d'un monde meilleur.

Il fut une fois engagé dans une discussion avec trois autres chrétiens et moi-même, et il découvrit à son grand dam que ce à quoi nous croyions n'était pas du tout ce qu'il avait imaginé. Son visage s'empourpra et il resta ainsi pendant toute la conversation. Je ne l'avais jamais vu aussi mal à l'aise. Il avait l'air d'un homme venu dîner en tenue décontractée pour découvrir que tout le monde était en smoking.

Nous avons tendance à oublier combien le christianisme est quelque chose de tout à fait différent, une différence décisive et embarrassante. Le maintien de cette distinction est une telle menace que des deux côtés, adversaires et partisans du christianisme s'efforcent de dissimuler la différence. Mon collègue connaît d'autres chrétiens, bien entendu, mais ce sont des chrétiens impatients de montrer combien leur croyance est en accord avec le reste du monde. Quand il s'est joint à notre conversation, il ne savait pas à quoi il s'exposait.

Il pensait (et il pense toujours) que l'on pouvait posséder le christianisme sans trop se soucier de Christ ou de l'histoire chrétienne. C'est là une croyance très répandue. Beaucoup pensent que l'essence du christianisme est un message éthique. A l'origine, selon ce point de vue, le message fut rédigé sous forme d'histoires adaptées à l'intelligence de fermiers et de pêcheurs illettrés ; toutefois, ce qui serait important, c'est de saisir le principe éthique, la morale de l'histoire. Une fois que vous y êtes arrivé, pensent-ils, vous pouvez vous passer de l'histoire même. L'histoire serait en quelque sorte le papier enrubanné dans lequel le cadeau est présenté. Il s'ensuit ainsi que, pour les modernes, le message éthique peut être enveloppé d'une façon tout à fait différente, ou encore ne pas l'être du tout.

Derrière ces arguments il me semble y avoir une obsti-

nation injustifiée, mais avant d'en donner la raison, permettez-moi de faire un retour en arrière.

### **L'approche traditionnelle de la moralité : quatre règles**

L'un des points que j'ai soulignés est que la psychologie ne comprend pas la nature humaine aussi bien qu'elle le pense. Il existe une psychologie plus profonde qui, autrefois, était comprise non seulement par les chrétiens mais également par tout le monde en quelque lieu que ce soit. Elle ne nécessitait pas l'élaboration de théories savantes parce qu'elle était simplement faite de ce que les gens avaient découvert comme étant vrai, génération après génération. Tout comme l'on a appris qu'il ne faut pas clouer trop près du bord si l'on ne veut pas fendre le bois et qu'il faut faire des toits inclinés dans les pays nordiques, on a aussi appris que les êtres humains devaient agir de telle ou telle façon, ou bien il en résulterait certaines conséquences.

Prenons la question de l'éducation morale. Nos ancêtres, qu'ils fussent chrétiens ou non, croyaient à quatre choses quand il s'agissait d'enseigner la moralité :

1. Il existait une bonne et une mauvaise façon de se comporter.
2. On apprenait quel était le bon comportement par la pratique.
3. On avait également besoin de modèles de vertu à imiter.
4. Ces modèles se rencontraient dans des histoires pleines de sagesse et de courage.

Examinons le bon sens derrière ceci. D'abord, il existe une bonne et une mauvaise façon de se comporter. Pouvons-nous le prouver ? Non, pas de manière stricte. Vous ne pouvez pas prouver que l'amitié, la loyauté, le courage, l'honnêteté et la justice sont meilleurs que la trahi-



son, la perfidie, la lâcheté, la fourberie et l'injustice. Mais vous ne pouvez pas davantage prouver qu'un toit qui est étanche est meilleur qu'un toit qui ne l'est pas. Les personnes qui ont du bon sens n'essaient pas de prouver de telles choses. En fait, c'est habituellement une erreur de tenter de prouver ce qui est évident. Pensez aux parents qui, de manière insensée, essaient chaque fois que leur enfant dit un mensonge, de donner une raison logique contre la malhonnêteté. La raison contre celle-ci ne relève pas de la logique mais de la définition des choses. Les bons garçons et les bonnes petites filles ne mentent pas.

Deuxièmement : l'on apprend quel est le bon comportement par la pratique. Il n'est pas suffisant de savoir jouer au tennis par la lecture d'un manuel. Il faut la pratique. La vertu, aussi, a besoin de pratique avant de devenir une habitude. Elle doit être dans les muscles autant que dans l'esprit. C'est très bien d'avoir à portée de soi un ensemble de principes moraux ; mais à moins que vous n'ayez pris l'habitude de les mettre en pratique, ils ne seront d'aucune utilité quand le test moral se présentera dans toute sa difficulté. Lorsque de tels tests se présentent, ils ne se produisent pas dans des circonstances idéales. Lorsque nous sommes fatigués, en colère, ou que nous avons peur, ou encore lorsque la tentation se fait insurmontable, il est plus prudent de compter sur la pratique que nous avons que sur nos bonnes intentions. Une situation morale, telle que l'entendaient nos ancêtres, ressemble davantage à une lutte physique qu'à un problème mental. Si nous avons reçu une éducation appropriée, notre réaction est semblable à celle du boxeur qui, attaqué, pare automatiquement les coups de son adversaire et contre-attaque. Sans pratique, nous finirons le plus souvent à terre. (La similitude entre ces deux types de pratique explique, par ailleurs, pourquoi l'on affirme souvent que le sport forge le caractère).

Troisièmement : on a besoin de pratiquer les vertus mais

on a également besoin de modèles à imiter. La pratique, l'entraînement sont des choses exigeantes. Il nous faut quelque chose qui arrive à nous maintenir dans cet état, quelque chose qui nous motive. Nous savons de façon abstraite que la vertu détient en elle-même sa propre récompense et que nous devrions être bons uniquement parce que c'est bien d'être bon. Toutefois il semble qu'il nous faille davantage. Ici encore, l'entraînement athlétique nous fournit une analogie. Il devrait être suffisant à celui qui aspire à devenir gymnaste de savoir que les exercices athlétiques possèdent une valeur intrinsèque. Lorsqu'ils sont bien réalisés, ils ont une grâce naturelle et une puissance que peu d'activités peuvent égaler. Mais que trouvons-nous lorsque nous examinons la salle d'entraînement d'un jeune gymnaste ? Sur le mur se trouve le portrait d'un champion olympique ; plus loin il y a des photographies découpées dans des revues et sur le bureau on découvre des récits et des articles sur la vie des héros du monde de la gymnastique. Quand nous voyons une personne avec qui nous pouvons nous identifier, une personne que nous admirons, enfin une personne qui fait ce que nous faisons, mais mieux, nous avons alors trouvé pour nous-mêmes quelque chose pour guider notre entraînement. Bien entendu, c'est la même chose avec l'entraînement du caractère. La vertu détient en elle-même sa propre récompense, mais nous avons quand même besoin de modèles moraux afin de nous montrer qu'il vaut la peine de la pratiquer. Nous avons besoin que quelqu'un nous dise, « Voici ce que les gens bien font ; voici ce que les héros font » : et même, « voici ce que les gens remarquables font. Si vous voulez être comme eux, agissez de même. »

Ceci nous amène à notre quatrième point et nous explique pourquoi le principal moyen d'éducation morale dans les sociétés classiques et héroïques était le récit. Bien avant que les Grecs n'apprirent d'Aristote leurs principes éthiques, ils en avaient la connaissance au travers du récit de



L'Iliade et l'Odyssée. Voici Achille, Ulysse, Hector et Pénélope. A tel épisode ils agissent bien, à tel autre, non. C'est ainsi que les Grecs ont abordé l'éducation morale ; les Romains, les Irlandais et les Islandais en ont fait de même. Plus tard, quand le christianisme a inondé le monde, c'est le récit de l'Evangile, non pas l'éthique chrétienne, qui a ravi le cœur des hommes. Plus tard encore, les gens ont appris à bien se comporter en entendant les récits sur la vie des saints et les histoires d'Arthur, de Perceval et de Gallahad.

### Une vie est une histoire

Nos ancêtres allèrent même plus loin. Non seulement les histoires sont de bons moyens d'enseignement, mais nos propres vies sont également mieux saisies en tant qu'histoires. Ceci est certainement l'implication de tous ces passages de l'Iliade où Achille, Ulysse et les autres semblent incapables de s'identifier aux étrangers sans faire appel à l'histoire de toute la famille. Il n'existe ici aucune possibilité de s'imaginer qu'un individu s'est fait par lui-même. L'individu est plus qu'un simple moi individuel. Il appartient à une tradition qui se perpétue, une histoire familiale ou une histoire tribale. Il dit en effet, « Je suis défini par l'histoire dont je fais partie. » La lignée de ses descendants est également son histoire. J.R.R. Tolkien en a saisi toute la signification dans *The Lord of the Rings* (Le Seigneur des Anneaux). Nous voyons par exemple Aragorn se présenter ainsi : « Aragorn, fils d'Arathorn, héritier d'Isildur, fils d'Elendil de Gondor. Voici l'Epée qui fut brisée et reforgee. » Bien sûr, tout le monde est censé connaître l'histoire de l'Epée, d'Isildur et d'Elendil. Les personnages de ce livre vivent et respirent les histoires. Le succès de l'œuvre de Tolkien laisse supposer que nous, les modernes,

avons toujours besoin d'histoires. Le gens ne lisent pas Tolkien parce qu'ils ont besoin d'évasion - bien d'autres livres la procurent —, mais parce qu'il témoigne des besoins humains profonds. C'est la simple humanité des personnages, même des plus inhumains, qui est attirante. Ils savent comment vivre et nous ne sommes plus certains de le savoir. Ils ont conscience des histoires auxquelles ils appartiennent. Nous ne sommes pas du tout certains de savoir quel rôle nous sommes censés jouer ni quel est le sens de nos vies. Toutefois, en dépit de nous-mêmes, nous voulons et nous avons tous besoin de jouer un rôle. Nous pouvons l'observer dans le jeu des enfants. Il consiste principalement à inventer des scènes de la vie, à assigner des rôles et à les jouer. Nous pouvons l'observer dans le besoin qu'éprouve l'adulte à se convaincre lui et les autres que le travail qu'il accomplit joue un rôle utile dans une entreprise plus grande. Personne ne souhaite considérer sa vie comme étant sans signification. La raison pour laquelle nous raffolons de biographies et que, en général, nous les préférons à toute autre forme littéraire est qu'elles contiennent la promesse que la vie peut devenir le motif d'une histoire exaltante.

J'espère que ce propos sur les histoires ne semble pas fantaisiste. Essayez d'attacher un sens à votre vie dans une tout autre perspective et voyez si vous y arrivez. L'humanisme ne fait pas une bonne histoire, pas plus que le scientisme ou la psychologie. Aucun des trois ne peut attacher de sens à nos vies. C'est-à-dire, aucun d'eux ne peut nous dire quoi que ce soit sur le but de nos vies. Selon ces trois perspectives, nous sommes remplaçables. Notez cependant, que dès lors qu'un personnage a été introduit dans une histoire, il n'est pas remplaçable. L'auteur ne peut pas le faire apparaître et ensuite l'abandonner sans nuire au récit. Une fois que vous faites partie de l'histoire, vous lui êtes nécessaire.



## Le rôle que vous jouez

Il nous faut toutefois nous souvenir que nous ne pouvons pas espérer voir la signification entière de nos vies à chaque pas que nous faisons. Ce qui ne veut pas dire qu'elles n'aient aucune signification. Les événements qui surviennent au personnage d'une histoire à la page 51, peuvent n'avoir aucun sens, mais nous lecteurs, parce que nous voyons les différentes parties de l'histoire, savons qu'elle a un sens. Prenons par exemple un roman à sensation comme « *Eye of the Needle* » (Le Chas de l'Aiguille). Le récit est composé de plusieurs intrigues secondaires et l'action passe de l'une à l'autre successivement. Il y a l'espion nazi qui découvre les plans du débarquement du Jour J ; il y a l'officier de renseignements britannique qui a bien l'intention de le contrecarrer ; il y a aussi ce jeune couple malheureux qui mène apparemment une vie vide de sens sur une île de la Mer du Nord. Les différentes parties de l'histoire se déroulent lentement sous nos yeux, puis se précipitent pour s'agréger en une seule et même action. Nous voyons le rôle de chaque partie. Mais la femme sur l'île n'a aucune idée, jusqu'à la fin, de l'importance du rôle qu'elle joue. En vérité, pendant la plus grande partie de l'histoire sa vie lui semble de plus en plus dénuée de sens et morne. Pourtant à la fin, son rôle se trouve avoir été des plus décisifs. L'histoire de sa vie vient croiser celles de millions de personnes en Europe et en Grande-Bretagne.

Lorsqu'on lit une histoire de ce genre, on est tenté de dire, « Si seulement je pouvais avoir un rôle aussi important à jouer, alors tout le reste prendrait un sens. » Mais qui peut dire que ce n'est pas le cas ? Si vous vous trouvez seulement à la page 51, vous ne pouvez espérer voir tous les fils de votre histoire. Il ne vous est pas possible de savoir comment elle va se terminer ni comprendre pleinement le

rôle que vous y tenez. Peut-être découvrira-t-on que votre rôle a été vraiment crucial.

Le christianisme affirme que nous jouons chacun un rôle irremplaçable dans le drame cosmique, histoire dont quelques-uns des fils ne viendront se joindre aux autres que dans l'éternité. Dans une pareille histoire, ce que vous faites a une valeur infinie. Mais même les non-chrétiens et les pré-chrétiens ont partagé ce sens de la vie mise en histoire. Ils croyaient tous que la meilleure motivation au comportement moral venait de cette conviction que nous faisons partie d'une histoire qui commence bien avant nous et se perpétue après nous, dont nous pouvons toutefois influencer le devenir.

La chose importante, alors, c'est de bien jouer le rôle que nous tenons. En divers lieux et places cela pourrait s'appeler faire son devoir ou faire contre mauvaise fortune bon cœur, ou encore ne pas abandonner les autres. A la base de tout cela, cependant, il y avait la conviction d'appartenir à une entreprise continue. Il y avait certainement plus en matière d'éducation morale, mais le fondement de celle-ci avait quelque chose à voir avec la notion que pour être un personnage de caractère, vous aviez besoin d'être un personnage appartenant à une histoire particulière.

Ne pensons surtout pas que cette vision était une cause perpétuelle de réjouissance dans l'antiquité. Nous avons l'exemple d'histoires tristes et tragiques, et les gens en étaient tout à fait conscients. Bien agir n'était la garantie d'aucune rétribution : le destin pouvait à tout moment intervenir dans l'histoire. Néanmoins, les gens paraissaient préférer cela à l'idée que la vie n'avait aucune histoire. Bien qu'il se trouve que je croie que cette vision de notre vie est essentiellement correcte, je ne le constate simplement ici que comme un fait psychologique. Quand nous remontons à la période de l'Histoire avant que l'homme ne s'aliène de sa propre nature, c'est ce que nous découvrons. Depuis



Homère jusqu'à Mallory et au-delà, une même grande voix persistante en rend témoignage. Si vous n'en tenez pas compte, votre psychologie s'appauvrira.

### **L'approche moderne de l'enseignement des valeurs**

Le monde moderne pense qu'il a mûri et qu'il n'a plus besoin d'histoires. Quand on a à cœur l'autonomie, comme c'est le cas pour une grande partie de notre société, les histoires sont on ne peut plus restrictives, contraignantes. On préfère penser au moi non comme à un personnage dans une histoire, mais comme à une personne libre, dégagée de tout sauf de son propre développement. Or, c'est la vision que les nouveaux programmes psychologiques d'éducation morale encouragent.

Point n'est besoin d'entrer dans le détail au sujet de l'arrière-plan de ce mouvement. Il suffit de dire que la nouvelle solution psychologique a commencé par jeter le pas par-dessus bord. Il fut décidé que, bien que les étudiants dussent être encouragés à réfléchir aux valeurs, il leur fallait être libres de choisir. Aucun endoctrinement ne devait avoir lieu, aucun ensemble de valeurs ne devait être prioritaire. Il devait régner une tolérance pour toute autre opinion. Comme dans bien d'autres domaines, la moralité devait reposer sur un processus de prise de décision démocratique.

Je suis persuadé que vous connaissez cette approche. Dans la clarification des valeurs, la stratégie habituelle est de demander à un étudiant de classer à partir d'une liste de valeurs, celles qu'il préfère et celles qu'il n'aime pas. (Bien qu'il y ait des variations possibles, cette marche à suivre est généralement observée). A la fin, c'est le propre choix de l'étudiant qui détermine ce qui est bon et ce qui est mauvais.

L'approche du raisonnement moral est un peu plus compliquée : bien que l'on ne puisse jamais dire ce qui est bon ou mauvais, il est possible de développer un meilleur raisonnement moral et de découvrir éventuellement des principes éthiques universels. La technique générale ici consiste en une discussion de dilemmes moraux : Un homme peut-il voler de la nourriture pour sauver sa femme qui meurt de faim ? Est-il permis à des passagers d'un canot de sauvetage d'en jeter d'autres par-dessus bord ? Est-ce qu'une sœur aînée peut mentir pour dissimuler la désobéissance de sa cadette ? Ce genre de discussions est destiné à stimuler les étudiants dans l'affinement de leur jugement moral. Il faut ajouter que toutes ces discussions sont conduites d'une façon neutre : le professeur doit s'abstenir de prendre parti.

Ce qu'il importe de remarquer ici, c'est l'absence de ces éléments que nos ancêtres jugeaient importants pour l'éducation morale. Rien ne laisse supposer que le bien ou le mal puissent être effectivement connus ; il n'y a aucun entraînement à la vertu, aucun modèle à imiter et en fin de compte aucune histoire. Bien que je désire attirer l'attention sur ces deux derniers points, il serait utile de faire la liste de plusieurs objections préliminaires.

### **Objections à la nouvelle approche**

1. La moralité traditionnelle est, de prime abord, désavantagée. Les règles fondamentales établies par les éducateurs en valeurs morales insistent sur une attitude de non-jugement. S'il se trouve que vous croyiez à la distinction entre le bien et le mal, il vous faut y renoncer tout de suite. Ce qui revient à dire : « Reconnaissez notre principale prémisses, alors nous pourrons commencer la discussion. » Bien que tout cela soit entouré d'expressions ronflantes à pro-



pos de l'impartialité, ce n'est pas sans faire penser à un homme qui vous invite à monter sur le ring avec un bras attaché dans le dos.

2. Une approche fondée sur le non-jugement sape toute formation pratique du caractère ayant pu avoir lieu préalablement. Or, l'éducation en matière de vertu est en partie une *éducation sentimentale*. Le cœur est soumis à la formation tout autant que l'esprit, afin que la personne vertueuse apprenne non seulement à distinguer le bien du mal, mais aussi à aimer l'un et à haïr l'autre. L'idée que tout est sujet à discussion et que toutes valeurs sont bien accueillies dans la salle de classe est une forme subtile de conditionnement qui nous prive de notre répugnance naturelle pour le vice ou les comportements vils. Les discussions impartiales, sans passion, érodent les sentiments moraux et habituent les étudiants à l'idée que les questions morales ne sont que des problèmes intellectuels et non des problèmes humains devant susciter des émotions fortes. La réponse appropriée à un invité qui essaie de séduire votre épouse, c'est de l'envoyer promener, et non de discuter avec lui des mérites de la séduction.

3. Se concentrer sur les dilemmes moraux, c'est mettre la charrue devant les bœufs. Avant que les étudiants ne commencent à réfléchir sur les restrictions, les exceptions et les points subtils qui entourent les cas difficiles auxquels ils seront rarement ou jamais confrontés, ils ont besoin de se forger un type de caractère qui leur permette de bien se comporter dans les situations clairement déterminées qu'ils rencontrent chaque jour. Si vous envisagez de faire du bateau sur un étang, un cours de voile vous sera plus utile qu'un cours de navigation aérienne. Le grand danger de la méthode « verdict absent » d'éducation morale est que les étudiants repartent avec l'impression que la moralité n'est pas quelque chose de solide, d'évident, mais une série de situations embarrassantes sujettes à d'innombra-

bles interprétations et qualifications. De là, bien sûr, il n'y a qu'un petit pas à faire pour se forger les clauses restrictives appropriées et les articles d'exception permettant de se donner bonne conscience dans n'importe quelle situation.

4. Pour les autres questions cruciales, nous ne faisons pas confiance au libre arbitre de notre enfant avant que nous ne lui ayons enseigné les bonnes habitudes. Pourquoi, alors, devrions-nous le faire en matière de moralité qui, après tout, est quelque chose de bien plus important que d'apprendre à se brosser les dents ou à boutonner son manteau ? Nous serions très choqués de rencontrer un père ou une mère qui laisseraient à leur enfant le soin de découvrir tout seul qu'il est dangereux de jouer sur la chaussée. Pourquoi ne serions-nous pas tout aussi surpris de voir des éducateurs laissant les enfants inventer leur propre ordre moral ? Vous ne trouveriez pas cette méthode appliquée dans quelqu'autre domaine de l'éducation. Un bon professeur de sciences, par exemple, peut de temps à autre utiliser une méthode d'investigation, mais il ne laisse pas ses étudiants rechercher seuls ce qu'ont découvert Galilée, Newton et Einstein. Il existe des lois de la physique, de la chimie et des mathématiques que tout professeur consciencieux désirera enseigner et qu'il ne laissera pas aux soins du hasard.

5. Connaître le bien n'est pas nécessairement faire le bien. Il est naïf de supposer que dès qu'on a clarifié une valeur ou formé un jugement moral approprié, on agit alors en conséquence. La difficulté de la moralité réside dans l'accomplissement effectif de ce qu'on sait être le bien. Il est logique de se demander pourquoi les éducateurs d'aujourd'hui en matière de moralité n'ont pas vu cela. La réponse est double. D'une part, ils ont une foi immense dans l'éducation et d'autre part, ils ont une grande confiance dans la nature humaine. Tout considéré, ils sont inféodés à la théorie qu'il n'existe pas de mauvais garçons,



mais uniquement des garçons ignorants. C'est la raison pour laquelle leur effort tout entier est tourné vers le moyen d'amener ces garçons à penser par eux-mêmes, ce qu'ils n'ont probablement jamais fait auparavant. C'est cette même attitude qui suppose qu'un enseignement en matière de conduite auto permet d'éviter les accidents, un enseignement en matière d'alcoolisme permet d'éviter l'ébriété et un enseignement en matière de sexologie permet d'éviter les maladies vénériennes. Ce qui n'est pas le cas ! Pas plus que l'enseignement moral moderne ne permet d'éviter l'immoralité. Quand il s'agit des êtres humains, le problème ne réside pas simplement dans un manque d'enseignement.

Maintenant, revenons aux histoires.

### **La morale de l'histoire : la canne sans l'hameçon**

J'ai promis précédemment dans ce chapitre d'examiner davantage dans le détail l'attitude qui consiste à dire que tant que vous détenez la morale de l'histoire, vous n'avez pas besoin de l'histoire elle-même. C'est l'attitude de nombreux chrétiens qui collaborent à des programmes psychologiques, et je me propose maintenant de traiter ce sujet. Ce qui choque ici, c'est exactement ce qui choque si vous essayez de pêcher avec une canne sans hameçon. Vous n'avez pas compris ce qu'est l'essence même de la canne à pêche si vous retirez de son extrémité le crochet qui s'y trouve. Si vous le faites, vous enlevez à l'objet ce qui lui permet d'accrocher. De même, lorsque vous retirez l'histoire, vous retirez la plus grande part de motivation qui pousse à accomplir la bonne action. Le principe moral a perdu son « mordant ».

Il n'est pas suffisant de comprendre une situation morale, il faut aussi vous sentir concerné par elle ; et c'est l'une

des particularités de l'approche du dilemme moral », à savoir qu'il lui manque le pouvoir de nous rendre concernés. Les personnages dans les dilemmes sont des personnages découpés dans du carton. Ils ne nous intéressent pas, seul leur cas nous intéresse. Les dilemmes peuvent passer pour des histoires, mais ce sont des histoires insipides. Elles sont privées de sève. On ne peut imaginer des parents mettre entre les mains de leurs enfants la « Saga de l'épouse mourant de faim et le vol de nourriture. » Un dilemme, et encore moins une discussion des valeurs neutre, ne procure aucun modèle de vertu que nous devons suivre. Une jeune personne peut très bien être en mesure de tirer de la discussion de ces cas quelques principes moraux valables, mais un principe est de beaucoup inférieur au fait de résoudre une équation morale.

Testez-le vous-même en vous rappelant une situation morale difficile dans laquelle vous avez bien agi. Vous vous rendrez compte tout d'abord que, dans la plupart des cas, le plus difficile n'était pas de savoir ce qui était bien, mais de le faire. Ensuite, ce que vous vous êtes demandé n'était pas, « Quel est le principe impliqué ici ? » mais plutôt quelque chose du genre : « Que penseraient de moi les autres s'ils savaient que j'ai agi de la sorte ? Que penseraient mes parents ? Ma femme ? Mes enfants ? Mes amis ? »

Vous commencez de façon presque automatique à vous imaginer acteur faisant partie d'un drame. La question importante est devenue, « Vais-je bien tenir mon rôle, ou vais-je échouer ? » Je sais que ce qui me pousse à agir selon mon sentiment du devoir fonctionne de la même manière. Principes éthiques ? Oui, j'ai lu les lectures imposées les concernant ; mais je pense que lorsque les dés sont jetés, presque tout (que ce soit une image mentale d'amis ou de la famille, le souvenir d'une histoire ou d'un film, ou simplement le sens du devoir) est plus fort que cela. Je suis fort bien conscient qu'il existe des personnes pleines de prin-



cipes qui paraissent pouvoir agir par principes seulement. Je leur rends hommage. Toutefois, je ne pense pas que la plupart des gens soient ainsi. Je sais que ce n'est pas mon cas. Laissez-moi vous donner un exemple précis.

### **La parabole de l'homme nu et de la barre à mine**

L'homme nu surgit dans le faisceau de mes grands phares par une sombre et froide nuit d'hiver. Il n'était vêtu que d'une veste de pyjama et agitait avec frénésie ses bras pour que je m'arrête. Il est curieux de voir le nombre de choses qui peuvent traverser l'esprit d'un homme en l'espace de quelques secondes. La première pensée qui me vint était que je ne voulais tout simplement pas m'arrêter. La journée avait déjà été suffisamment mauvaise pour moi. De toutes façons, ce qui se passait là n'était pas mon problème. Que quelqu'un d'autre s'arrête. Par ailleurs, cela ressemblait à une situation dangereuse en puissance. L'homme pouvait être un détraqué. Si je m'arrêtais pour lui porter secours, je pourrais être blessé par sa barre à mine. Et si j'étais blessé sérieusement, en quoi cela serait-il utile à ceux qui ont besoin de moi ? Oh bien sûr, je me rendais compte que des principes éthiques étaient directement impliqués. Et il ne faisait aucun doute que quelque règle morale ou quelque principe exigeait que je m'arrête et fasse quelque chose. Mais à cet instant, mon esprit inventait prestement toutes sortes de restrictions, d'échappatoires et exceptions à la loi morale pouvant s'appliquer en la matière : il se pourrait que j'en aie de la honte par la suite, mais l'expérience m'a montré que l'on peut surmonter cela ; finalement que la police s'en charge.

Alors, un bout de phrase d'une histoire me traversa l'esprit de façon inexplicable : « Couvre l'homme nu. » Rien d'autre. Simplement, « Couvre l'homme nu ».

Je m'arrêtai.

L'homme, en l'occurrence, avait été réveillé par des bruits de casse occasionnés par un compagnon devenu fou qui s'acharnait sur le mobilier. Quand celui-ci se tourna vers lui, notre homme ne perdit guère de temps à s'inquiéter de sa dignité et prit ses jambes à son cou. Après avoir entendu cette rapide explication, je me pressai de lui trouver une couverture dans la voiture et nous nous dirigeâmes à toute vitesse vers le poste de police le plus proche. Ce que je désire mettre en évidence, c'est ceci : je ne me suis pas arrêté par principe. Je me suis arrêté parce que le héros d'une histoire à laquelle je crois a dit une fois, « Couvre l'homme nu. » Je me suis arrêté parce qu'il se serait arrêté et ceux d'entre nous qui croient cette histoire ont le désir de l'imiter, même si notre imitation est médiocre.

Remarquez que l'histoire de l'Evangile ne dit pas, « Couvre l'homme nu parce que tout le monde est doté de dignité humaine » ou encore « Couvre l'homme nu parce que la justice le demande » ; mais « Couvre l'homme nu. » Point. Fais-le parce que c'est ce qui est attendu de ceux qui veulent jouer un rôle dans l'histoire chrétienne. La raison principale — et c'en est une difficile à comprendre pour les non chrétiens — pour laquelle vous ne pouvez pas extraire les principes éthiques du christianisme et les présenter seuls, c'est que le christianisme n'est pas un système éthique. Il n'est pas destiné à être une ordonnance pour un bon comportement, bien qu'un bon comportement soit l'un de ses effets secondaires. Il est une histoire. Les chrétiens croient qu'il est une histoire vraie, mais néanmoins une histoire.

### **Christianisme sans Christ ?**

Quand vous considérez cela, vous commencez à comprendre pourquoi il n'est pas sensé de parler de conserver



l'éthique chrétienne tout en ignorant Christ. L'histoire est principalement axée sur Christ : ce qu'Il est et ce qu'Il fait. Sans Lui, elle n'a plus aucun sens, tout comme, et vous me pardonnerez la comparaison, l'histoire de *Moby Dick* n'a aucun sens sans la personnalité marquée d'Ahab. Les chrétiens font bien des choses, comme par exemple, des bonnes œuvres, sacrifices, disciplines, non pour des raisons d'éthique et parfois même pas pour des raisons matérielles, mais parce qu'ils veulent suivre Christ.

Il n'est pas possible de séparer le message de Christ de la personne de Christ et de prétendre simplement que Ses paroles auraient pu être celles de n'importe quelle personne bonne. Que nous semblerait-il si quelque homme, fût-il un grand homme, parlait de lui-même comme l'a fait Christ ? Que nous semblerait-il si Winston Churchill avait dit, « Je suis la Résurrection et la Vie ? » ou encore si George Washington avait dit, « Avant qu'Abraham fût, je suis » ?

Ce n'est pas leur histoire. Ces lignes n'appartiennent qu'à une seule Personne.

### **Quelques précisions encore**

Il reste encore une ou deux précisions à donner. Etant donné une situation comme celle dans laquelle je me suis trouvé, supposez que vous vous arrêtiez et qu'il s'avère que la barre à mine vous est destinée ? Qu'en penserez-vous par la suite, dans la mesure où votre cerveau n'aura pas été trop touché pour prévenir toute réflexion ? Bien entendu, la réponse à cette question est que la moralité n'exclut pas la prudence : l'évaluation judicieuse d'une situation. Ce peut être une réponse. Une autre réponse est qu'aussi bien les histoires que les vies sont faites d'événements tragiques. Agir de la bonne manière ne garantit nullement qu'il s'ensuivra de bonnes conséquences. Le fait est

que bien souvent, nous ne savons pas ce que seront les répercussions de nos actions. Ce qu'il nous est possible de voir, c'est notre devoir envers notre prochain, un ami ou un membre de notre famille. Notre rôle consiste à accomplir notre tâche fidèlement et au mieux de nos possibilités et non de prévoir l'avenir.

Si nous reculons devant cela, c'est parce que nous désirons que la moralité soit davantage une science qu'une histoire. Nous recherchons quelque point de vue universel détaché de toutes sortes d'histoires particulières, un endroit à partir duquel nous pouvons à loisir exercer de façon autonome notre jugement des situations. Nous aimerions être en mesure de prévoir toutes les conséquences et prédire tous les dénouements. Mais ceci est une attitude insensée. Aucun de nous ne peut prétendre à une telle position avantageuse.

L'autre précision à donner est celle-ci : plus votre éthique est abstraite, plus il lui est difficile d'influer sur vous. Lorsque nous agissons effectivement bien, c'est généralement par affections et loyauté locales interposées, du genre de celle qui font la bonne histoire ; ou alors à cause d'une histoire à laquelle nous nous sentons liés. Enlevez toutes ces choses et remplacez-les par un amour neutre et détaché pour l'humanité et vous rendrez une personne pire et non meilleure. Les gens qui vivent simplement de principes sont connus pour leur propension à sacrifier sur l'autel de l'« humanité » et de la « fraternité » les loyautés et même les vies. Lorsque vous êtes tenté de maltraiter autrui, il est préférable pour vous de vous souvenir qu'il est, comme vous, le frère, le père ou le fils de quelqu'un, que de penser à ses droits humains essentiels. Ou du point de vue chrétien, il est préférable que vous vous souveniez que Christ est aussi mort pour lui.

A présent, trois approches de l'éducation morale se disputent notre attention : l'approche de la clarification des valeurs, l'approche du raisonnement moral et l'approche



traditionnelle. La première est la moralité de la préférence personnelle : « Ce qui me plaît est bien », ce qui démontre en réalité une totale absence de moralité. La seconde est la moralité des règles et du raisonnement. Elle a quelque mérite, toutefois elle détourne notre attention du véritable domaine de la moralité. La troisième est la moralité du personnage. Elle nous présente comme modèles des gens bien et nous demande d'agir comme eux ; elle nous propose des histoires sur lesquelles nous pouvons calquer notre vie.

Ce que j'affirme, c'est que la dernière des trois est la meilleure parce que la vie lui ressemble davantage. La vie est dense, riche et complexe comme une histoire et non abstraite et nette comme une théorie. Les choses qui nous arrivent, les grandes joies, les peines intenses, les passions soudaines, tiennent trop de la pièce de théâtre pour être expliquées par autre chose que le théâtre. Quelquefois, il peut paraître qu'elle ressemble trop à une histoire : trop incertaine, trop tragiquement insupportable. Je pense que nous sommes alors tentés de souhaiter que Dieu, au lieu d'une histoire, nous eût donné un parc d'attractions pour y vivre. Nous pourrions avoir alors l'illusion de l'aventure, l'action et les frissons, sans le danger. Nous voulons un endroit où les terreurs ne sont que des terreurs feintes comme celles que nous procure la Maison Hantée. Toutefois, je doute que nous soyons satisfaits de toutes les conséquences.

Je ne peux aller plus loin. L'argument se situe dans le domaine de l'imagination, non de la logique. Ce qu'il est besoin de voir, c'est que la vertu appartient en grande partie au domaine de l'imagination. A moins que l'imagination morale ne soit maîtrisée, les autres facultés morales — volonté, émotion et raison — sont trop souvent dépassées par la peur, l'indolence et l'intérêt propre. La grande erreur de la psychologie moderne vient de ce qu'elle ignore ce fait évident tandis qu'elle joue à la clarification des valeurs et

aux exercices de prise de décisions. C'est la raison pour laquelle je crois que nos ancêtres, chrétiens et non-chrétiens, étaient de meilleurs psychologues. Ils savaient qu'il faut se saisir de l'imagination, et ils savaient comment le faire.

### **Une identité distincte**

Une dernière précision. Nos histoires nous procurent une identité distincte, et en partie à cause de cela, nous nous trouvons sous une pression extérieure constante nous poussant à les oublier. La grande tentation pour les gens qui ont une histoire est de se mêler au monde et d'accepter son histoire, ce qui généralement revient à dire qu'il n'y a pas d'histoire, uniquement le progrès, le fait scientifique ou la nécessité évolutionnaire.

Nos histoires nous permettent de nous démarquer du reste du monde et de juger ses prétentions. Sans elles, nous perdons cette capacité ; au lieu de soupeser les prétentions, nous y adhérons. Tandis que j'écris ces lignes, les nouvelles ne parlent que de la victoire des Anglais dans les Iles Malouines au large de l'Argentine. La défaite a été un choc énorme pour les Argentins, car la presse contrôlée par le gouvernement leur avait fait croire qu'ils étaient en train de gagner la guerre. La plupart des gens de ce pays n'avaient aucun moyen de vérifier la version officielle ou de douter d'elle. Ce qui peut arriver en matière d'histoire de l'actualité peut également arriver en matière d'histoire de vies. Vous pouvez n'être confronté qu'à une seule version de la réalité. Il est important, par conséquent, qu'un peuple qui a son histoire garde celle-ci bien présente à l'esprit car, en dépit de leur affirmation du contraire, les sociétés modernes possèdent généralement une perspective historique qu'elles sont soucieuses de nous imposer, que ce soit le marxisme, l'humanisme ou l'hédonisme du consommateur.



Stanley Hauerwas, philosophe à qui je dois beaucoup pour la compréhension du présent sujet, a noté que, « la formation à la résistance à l'Etat nécessite rien de moins qu'une histoire ou une société différentes auxquelles le moi puisse s'identifier. (1) Cela est certainement vérifié en Pologne où la résistance à l'Etat communiste est possible parce que le peuple n'a pas oublié l'histoire à laquelle il appartient.

Mais il existe des moyens plus subtiles que l'occupation armée pour renverser nos croyances, comme nous allons le voir.

---

1. Stanley Hauerwas, *A Community of Character* (Notre Dame : University of Notre Dame Press, 1981), p. 150.





## *La Science du Lugubre : « 1984 » et au-delà*

Dans l'une des scènes du livre de C.S. Lewis *The Silver Chair* (La chaise d'argent), la belle reine et sorcière du Monde Inférieur persuade presque les enfants du Monde Supérieur que son propre royaume plutôt lugubre constitue la seule réalité et que le leur n'est qu'un rêve forgé de toutes pièces. Son utilisation habile des mots a l'effet d'une drogue sur leur mémoire.

Les enfants sentent de manière floue qu'il y a quelque chose de très important dont il leur faut se souvenir. Et c'est vrai. Ils ont été envoyés par Aslan, le grand roi de Narnia, pour accomplir une mission. Mais pour le moment, tout ce qu'ils ont dans la tête, c'est le son monotone de la mandoline de la reine et sa voix qui endort. « Le soleil ? Il n'y a pas de soleil. Vous avez vu la lumière de mes lampes et imaginé qu'il y avait un soleil. » Voici ce qu'elle leur suggère d'une façon subtile mais tout aussi persuasive.

Auparavant, dans le cours de l'histoire, Aslan leur avait donné quatre signes qu'ils devaient se rappeler et répéter. Ces signes étaient accompagnés d'une mise en garde : « les signes que vous venez d'apprendre n'apparaîtront nulle-

ment comme vous vous attendez à ce qu'ils paraissent... c'est pourquoi il est tant important de les connaître par cœur et de ne porter aucune attention aux apparences. » Mais maintenant ils ont oublié les signes ainsi qu'Aslan. Les apparences les ont captivés totalement. Après tout, la reine est vraiment belle.

Lewis reprend ici un thème très ancien : l'importance, et la difficulté, de se souvenir. Ulysse, vous vous en souvenez, connaît ce problème. Il est supposé revenir dans sa patrie, vers sa femme et son fils. Mais tout concourt à le lui faire oublier. Maintes fois ses compagnons et lui sont soumis au test de la mémoire : sur l'île des Lotophages où ceux qui mangent de la « plante mielleuse » n'aspirent plus qu'à « rester à jamais... oubliant leur patrie » ; sur l'île enchantée de Circé où ils s'attardent durant toute une année opulente ; en face des sirènes dont le chant « enlève de l'esprit le souvenir de femme et enfants » ; et enfin, par la belle Calypso.

Enée, le héros du récit épique de Virgile, a la même habitude d'oublier l'essentiel. Il faut qu'un messager des dieux vienne lui rappeler que sa mission est de trouver sa nouvelle cité en Italie et non à Carthage. Néanmoins, Enée est un héros parce qu'il n'oublie pas, lorsque tout est dit et fait. Sa vertu principale tient à ce qu'il se rappelle la fidélité qu'il voue à sa patrie ruinée.

Presque toutes les épopées et bien des contes impliquent un voyage, et il y a toujours quelque chose qu'il faut garder à l'esprit le long de ce voyage. Ou bien il y a aussi ces histoires qu'il faut transmettre fidèlement de génération en génération, des histoires de vrais rois qui régnaient en des temps reculés, bien avant qu'apparaissent les usurpateurs. A moins que ces histoires ne soient dites et redites, elles seront oubliées. Quand cela se produira, les envahisseurs auront eu raison à la fois du corps et de l'esprit. Il n'existera plus qu'une seule version de l'histoire, une seule ver-



sion de la réalité. Dans les contes de Narnia, ceci est fortement souligné. Les vieilles histoires, les anciennes poésies et les vieux dictons sont conservés comme des trésors et transmis dans les bons moments comme dans les mauvais.

C'est particulièrement dans les mauvais moments qu'on a besoin de tous les procédés pour se rappeler ce qui était vrai, parce qu'une nouvelle « vérité » règne, et elle veut s'imposer et évincer tout concurrent.

La grande version moderne de ce thème est *1984* de Orwell. Un totalitarisme déshumanisé, de pacotille, a remplacé la société libre en Angleterre et presque personne ne se rend compte de ce qui est arrivé. Le gouvernement est occupé à changer le vocabulaire : abandonner les vieux mots ou changer leur signification, ou encore voiler celle-ci par des slogans délibérément flous. Ainsi, dans le jargon de Newspeak, « la guerre est la paix », « la liberté est l'esclavage » et les chambres de torture gouvernementales sont situées au « Ministère de l'Amour ».

Pourquoi insister sur toute cette fiction ? Eh bien, pour la même raison que le fit Orwell. Tout n'est pas exactement fiction. Une partie, en fait une grande partie de *1984* correspondait déjà à la réalité quand Orwell l'écrivit. Les grandes lignes en étaient très nettement décelables dans l'Allemagne d'Hitler et la Russie de Staline : la ré-écriture de l'histoire, l'effacement du souvenir par le lavage de cerveau, la manipulation flagrante du langage. Grâce à Orwell, nous sommes peut-être davantage sur nos gardes contre ce genre de situation que nous n'aurions pu l'être. Mais la leçon que nous pouvons tirer de toutes ces histoires est que les choses « n'apparaîtront nullement comme nous nous attendons à ce qu'elles paraissent. » Nous devons être conscients de la possibilité qu'un voleur surgisse d'un endroit inattendu pour nous dérober notre mémoire (et avec elle, bien entendu, notre loyalisme).

... La psychologie, par exemple.

## La pression pour oublier

La transformation de notre société en une société psychologique a entraîné l'apparition d'un ensemble nouveau de « valeurs ». Ce sont des valeurs superficielles et égoïstes pour la plupart, mais ce sont les valeurs dominantes. Toutefois, cela n'est pas le pire côté de la situation. Ce qui est troublant, c'est la suppression vraiment effective de toute alternative. Il est difficile de se rappeler ce que sont les anciennes valeurs, à moins de les transmettre.

Cette suppression est en grande partie accomplie par la manipulation et l'élaboration de mots. Pensez à ces expressions qui se sont glissées récemment dans le langage : « techniques de communications », « management de stress », « résolution de conflit », « processus de groupe », « dynamiques interpersonnelles », et ainsi de suite. La première chose que l'on remarque à propos de ce vocabulaire, tout comme Newspeak, c'est sa singulière sécheresse. La seconde chose que l'on remarque, c'est qu'il est quelque peu déroutant. Il semble dire en effet : « Vous n'avez aucune connaissance technique pour comprendre ces choses ; vous feriez mieux de nous laisser nous en charger. » Je trouve que cette façon de parler a toujours un effet hypnotique sur moi. « Le programme proposé (Zzz) est la synthèse (Zzz) de la clarification des valeurs et de la modification du comportement (Zzz) et l'application de modèles cybernétiques (Zzz) pour la compréhension de l'humain en tant qu'être véhiculant l'information (Zzz-Zzz). » L'homme de la rue ne comprend rien de tout cela, mais celui qui prononce ces paroles paraît toujours très sûr de lui. Et ainsi, toujours dans un état extatique, nous avons tendance à acquiescer : « Oui, oui. Si vous pensez que c'est ce que nous devrions faire, alors je vous en prie, appliquez, hum, euh, le modèle cybernétique. »



## Manipulation de la réalité

La manipulation des mots, comme le comprit Orwell, est également la manipulation de la réalité. Si vous appelez « meurtre » un acte précis, cela suggère dans notre esprit une seule réalité. Appelez-le « pro-choix » et la réalité semble différente. C'est souvent l'effet qu'ont les sciences sociales sur le langage. Les sens sont entièrement renversés. L'homme qui vous assaille est appelé « victime. » Une femme qui abandonne sa famille est dite « courageuse. » Un couple qui commet l'adultère est considéré comme ayant un mariage « ouvert ».

Ce sont là des manipulations plutôt flagrantes, mais il en existe de plus subtiles. Prenez l'utilisation d'un terme tel que « expérience parentale ». Il semble assez inoffensif. Mais l'est-il vraiment ? Les mots *mère* et *père* possèdent une connotation fortement morale et émotionnelle. Ils impliquent tout un monde de liens familiaux, de demandes, de buts communs et d'amour mutuel. Il vient à l'esprit des images de bébés dans les berceaux, de dîners de famille, de décoration d'arbre de Noël, d'aide dans les devoirs d'école et de resserrement du budget quand approchent les dates des tiers provisionnels. Quelle sorte d'images viennent à l'esprit quand on parle d'« expérience parentale » ? Quelle sorte d'image est-ce que ce terme est supposé véhiculer ?

Je soupçonne que la réponse est : aucune. Les mots *mère* et *père* nous rappellent ce que doit être une famille et que sans celle-ci nous sommes incomplets. Mais ce n'est pas une idée à la mode. Dans le monde de la science sociale, la priorité est avant tout donnée aux individus autonomes plutôt qu'aux familles. C'est ainsi que « expérience parentale » est devenu un terme de choix. Il est plus abstrait et ne fait appel à aucune image de liens fortement émotionnels. C'est une « expérience » comme toute autre expérience

que vous pourriez souhaiter tenter en vue de la réalisation de votre personne. Rien de définitif en soi.

Pour promouvoir la cause de la personne autonome, il est nécessaire d'oublier les vieux concepts et loyautés. Il faut que tombent progressivement dans l'oubli les vieilles idées que le sang est plus épais que l'eau, que les enfants doivent être obéissants et que les familles doivent rester unies. Toutefois pour atteindre ce but, le langage doit être remanié en des formes qui ne soient comprises que par des experts, des formes qui nous donnent à vous et moi un sentiment d'ignorance et, par conséquent, nous rendent davantage prédisposés à subir une intervention. Nous avons pour la plupart quelque idée sur la façon d'élever nos enfants, mais comment exercer une « expérience parentale » sur eux ?

Ce genre de termes peut n'être considéré que comme une étape intermédiaire. Après que l'« expérience parentale » aura accompli son travail d'assouplissement du corps politique, que sera l'étape suivante ? L'« expérience adulte-géniture » ? « La relation reproducteurs-reproduit » ? Il ne faut pas dire que les mots que vous utilisez n'ont pas d'importance. Ils ont immensément d'importance. Essayez d'imaginer un monde où les gens ne sont appelés que par leur numéro.

### **Affaiblir les loyautés**

Il existe ici quelque ironie, dont la pièce maîtresse est que, bien que la société psychologique parle le langage de la liberté, elle semble encline à imiter ce que font les états policiers. La pire des incongruités dont fasse preuve l'esprit totalitaire, c'est de vouloir balayer tous les liens spéciaux d'émotion et d'allégeance tels ceux pouvant exister entre mari et femme ou entre parents et enfants. Ces gen-



res de loyautés menacent la seule soumission considérée importante, celle due au « Grand Frère » dont parle Orwell. C'est dans cette atmosphère, bien entendu, que des enfants dénoncent volontiers leurs parents à la police secrète.

Le but de la société psychologique semble être aussi l'affaiblissement des loyautés. Elle est faite au nom de l'indépendance personnelle, assurément, mais le résultat est le même. Le fait est qu'habituellement le démantèlement de groupements naturels annonce un amenuisement de la liberté, jamais une augmentation. L'un des traits distinctifs des états totalitaires est le peu d'intérêt qu'ils portent à la famille, la paroisse ou au gouvernement local. Ils préfèrent plus que tout autre chose libérer l'individu de ses attaches locales. C'est pourquoi il nous faut nous méfier autant d'un individualisme excessif que du collectivisme. L'un mène à l'autre. Faites bien attention à ce vers quoi vous vous dirigez alors que vous vous éloignez de ces membres de la famille importuns et de ces paroissiens indiscrets.

Si nous nous dirigeons vers davantage d'individualisme que nous n'en avons déjà, nous allons dans une mauvaise direction. Toutefois, l'erreur est difficile à corriger parce qu'elle est tout d'abord difficile à localiser. Ce qu'il nous sera possible de voir est, comme je l'ai suggéré, lié aux mots et aux concepts mis à notre disposition. Si votre attention est attirée de ce côté-ci où les cris et les slogans se font entendre, vous pourriez bien ne pas avoir remarqué que de ce côté-là quelque chose d'important a disparu. Un homme crée une diversion dans ce coin-ci et à l'autre bout de la pièce son complice s'éloigne avec l'argenterie.

C'est pareil avec le langage. Le langage détermine les réalités dont nous nous occupons. Si certains mots tombent en désuétude, cela signifie également que certaines réalités ont quitté le champ de notre attention. Par exemple, ces mots tels que *valeur*, *noblesse*, *honneur*, *sainteté*, *chasteté* et *pureté* continuent à exister mais semblent être écrits au

passé, comme si les réalités auxquelles ils se réfèrent étaient la survivance de quelque histoire trouble. De tels mots apparaissent rarement, sinon jamais, dans le vocabulaire des sciences sociales ou dans les médias populaires. D'autres mots plus « à propos » les ont fait tomber dans l'oubli. Pour chaque utilisation du mot *pureté*, il existe cent emplois des mots *besoin*, *naturel*, *sexuel* qui le font se noyer dans la masse.

Ce qui rend peut-être cette technique des plus efficaces, c'est qu'elle ne nécessite aucune confrontation. Elle ne nie pas les autres réalités. Elle les contourne tout comme une autoroute contourne un village si bien qu'au bout d'un certain temps les gens oublient qu'il y a un village.

### **L'histoire chrétienne**

N'oublions pas qu'il y a plus au monde que des autoroutes psychologiques. Les chrétiens surtout ne devraient pas l'oublier. L'histoire chrétienne constitue la plus surprenante version de la réalité jamais imaginée. À côté d'elle, les autres versions ne sont que des monographies et des livres comptables. On voudrait être certain qu'elle n'est qu'un mythe avant de la remplacer par le fil ténu de l'histoire offerte par la société psychologique. Toutefois les experts en sciences sociales et ceux chargés de les vulgariser ont été remarquablement efficaces dans leurs efforts pour amener les chrétiens à oublier. De nombreux chrétiens de nom semblent avoir accepté l'idée qu'il est de toute manière plus intéressant d'être « une personne » que d'être héritier du royaume préparé depuis le commencement des temps. Leur situation n'est pas différente de celle des enfants du Monde Inférieur de Lewis. Pour eux, le triste monde des idées psychologiques a presque remplacé les splendides réalités du ciel et de la terre.



Il y a beaucoup de choses que le monde séculier-psychologique aimerait nous ôter de l'esprit. Mais examinons plus attentivement l'une d'entre elles. L'histoire d'Ulysse nous aidera à la présenter, car dans ce cas particulier nous sommes on ne peut moins — et vous me pardonnerez le jeu de mots — embarqués dans le même navire que lui. Comme Ulysse, nous sommes invités à nous établir dans l'île de Circé (peu importe si dans notre cas elle ressemble davantage à l'Océania d'Orwell) et à oublier. Et par une ironie du sort toutefois prévisible, on nous demande d'oublier exactement la même chose : que nous sommes des voyageurs en quête de leur patrie.

### **Voyageurs ?**

Considérez les données. Et je veux dire par données certaines expériences que presque tout le monde a en commun. La plupart des gens à un moment ou à un autre ont eu la conviction (ou peut-être seulement la sensation désagréable) de ne pas se sentir tout à fait chez eux dans ce monde. Ceci vous arrive même lorsque vous êtes vraiment chez vous, entouré de tout le confort imaginable. Je pense que chacun voit ce que je veux dire. Vous pouvez en arriver à cette expérience de deux façons : l'expérience négative par laquelle tous nous avons le sentiment de rater quelque chose d'important que nous n'arrivons pas à déceler, et l'expérience positive par laquelle nous sentons qu'au-delà de toute raison quelque chose de très important nous attend quelque part. Le premier sentiment est raconté par Charles Dickens dans une lettre à un ami : « Comment se fait-il », écrivit-il au sommet de sa carrière, « que... j'aie toujours désormais le sentiment pesant, lorsque je suis abattu, d'un bonheur manqué dans ma vie, le regret d'un ami ou d'un compagnon méconnu ? » Huxley, lui, écrivit, « Tôt

ou tard, il est même demandé de Beethoven ou de Shakespeare : « Est-ce tout ? »

Lewis décrit l'espace positif de ce désir avec maîtrise. Il l'a appelé « l'aspiration inconsolable. »

« Vous ne l'avez jamais *possédée*. Toutes les choses qui ont jamais possédé à l'extrême votre âme n'ont été que de pâles imitations, des aperçus prometteurs, des promesses jamais tout à fait tenues, des échos qui meurent juste à côté de l'oreille. Mais si elle devait réellement devenir manifeste, si jamais il existait un écho qui ne meure pas mais qui s'amplifie jusqu'à devenir le son lui-même, vous le connaîtriez. Par delà toute possibilité de doute vous diriez : « Voici enfin ce pour quoi j'étais fait. »<sup>(1)</sup>

La joie dont parle Lewis n'est pas la joie de la réalisation ou de la satisfaction, mais plutôt la joie de la non-réalisation : un aperçu de quelque chose encore plus lointain, « des nouvelles d'un pays que nous n'avons jamais visité. » Quelle que soit cette chose, elle disparaît dès qu'on la trouve, et cela fait peser sur nous le sentiment que nous vivons semblables à des exilés. Pendant quelques instants notre amnésie est levée. Où que se trouve notre maison, nous éprouvons le sentiment que nous n'y sommes pas encore et bien étrangement nous sommes heureux.

### **Le désir qui ne sera pas satisfait**

Il existe, formé au cœur même de la nature humaine, un désir qu'aucun bonheur naturel ne satisfera et à côté duquel tout autre désir semble insignifiant. Nous demeurons avec la conviction que quoi que ce soit que nous ayons,

---

1. C.S. Lewis, *The Problem of Pain*, p. 146.



cela ne fait pas l'affaire. Au plus profond de nous-mêmes, nous trouvons non pas l'harmonie intérieure que quelques psychologues professent voir, mais un inachèvement radical : notre nature tout entière semble anticipative, préparatoire.

Voilà. Vous l'avez expérimenté. Et il n'est nullement nécessaire que vous soyez chrétien ou même théiste pour faire cette expérience. Augustin l'a connue bien avant sa conversion. Lewis également. En vérité, Lewis a combattu, corps et âme, la possibilité que la source de son aspiration et le Dieu de la religion traditionnelle pussent être identiques et ne faire qu'un. De cette « quête de Dieu », Lewis a dit : « On peut aussi bien parler de la quête du chat par la souris. »

Ce point est d'importance, car il fait entrer cette expérience dans le domaine des phénomènes naturels. Elle tombe dans la catégorie des données, un fait de la nature humaine, la sorte de chose que les psychologues sont supposés étudier et rapporter. Mais tout bien considéré, ils ne le font pas. Pourquoi ? Parce qu'elle n'entre dans aucune des catégories. Il n'existe aucun autre désir ou besoin qui lui ressemble tout à fait. Les autres peuvent être répertoriés, triés et expliqués, ensuite ils sont mis en correspondance avec une autre donnée qui satisfait convenablement le besoin. Mais celui-ci ne peut l'être. Ainsi donc, les psychologues sont forcés de contourner ce domaine mystérieux de notre expérience comme s'il n'existait pas. L'autre tactique consiste à réduire la donnée à une mesure dont on peut s'accommoder. Quand ils ne possèdent aucune explication pour un phénomène, les psychologues le font souvent entrer dans une catégorie pour laquelle ils ont déjà une explication. Il ne devrait pas être surprenant que le phénomène qu'ils ont sous la main connaisse au passage quelque dommage. C'est comme vouloir faire entrer une paire de chaussures de quarante-deux dans un carton pour du trente-cinq ou encore

vouloir faire entrer un oiseau de paradis dans une cage à serin. Une fois enfoncé à l'intérieur, il n'a plus l'aspect d'un oiseau de paradis.

Ainsi, quand la société psychologique s'occupe de notre aspiration, elle voudra l'expliquer en termes de ce qu'elle comprend (ou pense comprendre), comme la sexualité. Cette aspiration, dira-t-elle, est une sublimation de votre besoin de sexe. Ou encore cette patrie à laquelle vous aspirez est la matrice de votre mère. Elle représente votre besoin de sécurité.

C'est la tactique de la reine du Monde Inférieur : « Vous avez vu des chats, et désormais vous voulez un chat plus gros et meilleur ; il sera appelé un *lion*. » « Vous avez vu des lampes, alors vous avez imaginé une lampe plus grosse et meilleure et vous l'avez appelée *soleil*. La lampe est la réalité : le *soleil* n'est qu'un conte, une histoire pour enfants. »

### Un monde de « Rien que »

Si nous absorbons l'équivalent psychologique de ce remède, nous découvrons que, comme Alice, nous rapetissons. Sauf que le monde ne reste pas grand et par conséquent, incroyable. Il rétrécit également. Car un monde de « rien que » est un monde de peu d'intérêt. L'attitude psychologique séculière nous conduit à l'endroit où Lewis se tenait si malheureux avant sa conversion : « Presque tout ce que j'ai aimé je l'ai cru imaginaire, presque tout ce que j'ai cru réel me parut sinistre et sans signification. »

Ainsi, si la version psychologique constitue la seule réalité, décrivons-la fidèlement. Qu'il n'y ait aucun discours sur une préoccupation profonde, aucun palable sur la réalistion. La société psychologique est extrêmement attachée à la théorie qu'il n'existe aucune loyauté si forte qu'on ne



puisse y renoncer, aucun désir si profond qu'on ne puisse banaliser. Nous devrions être suffisamment honnêtes pour parler d'expérience émoussée et non d'expérience accrue, pour dénoncer sans détours l'étouffement de nos aspirations les plus enracinées. Ce qui est vrai des drogues psychotropes est vrai, également, de l'éthos psychologique. Ils tentent tous deux d'émousser nos désirs et notre attention.

Mais il existe une alternative. Nous pourrions suivre un autre conseil de psychologie. C'est-à-dire, nous pourrions prêter attention à notre expérience.

Que nous dit l'expérience ? Elle nous dit que nous sommes agités. Il y a quelque chose en nous qui ne veut tout simplement pas capituler. Dès que nous obtenons ce que nous croyions susceptible d'apaiser notre désir, l'ancien désir resurgit, toujours inassouvi. Rien de ce que les experts prescrivent pour étancher cette soif ne fait l'affaire. Pas même la découverte tant acclamée du moi. Nous ne ressentons pas à la rencontre du moi ce « Ah ! Voici ce que j'ai cherché toute ma vie ! » Tout adulte qui fait preuve d'un peu d'honnêteté sait tout cela.

D'une façon inattendue, même les experts behavioristes l'admettent. Malgré eux, ils sont forcés de rendre hommage à cette impulsion infinie. « Grâce à une éducation compréhensive », diront-ils, « grâce à une connaissance grandissante et une meilleure compréhension des forces sociales, nous arrivons au point où nous devrions être en mesure d'assurer à tous une vie saine, heureuse et utile. Le jour est proche où plus aucun besoin ne restera insatisfait, plus aucun enfant ne sera mal aimé... » Et ainsi de suite.

Vous avez déjà entendu ce genre de discours, j'en suis sûr. Il n'y a pas de ciel, dit-il en fait, mais ce monde peut être transformé en une sorte de ciel, une fois que nous avons appris à contrôler les éléments variables qui affectent le bonheur. Pour nous suborner et nous détourner de notre sensation d'exil, on nous assure que notre présente demeure

peut être transformée, après tout, en une patrie appropriée. Il y a quelque chose dans toute cette situation qui rappelle les anges déchus de Milton qui, lorsqu'ils atteignent les ténèbres et le feu de l'enfer, essaient de se convaincre les uns les autres que ce n'est pas, après tout, un si mauvais endroit. Le fait est que c'est un mauvais endroit. C'est-à-dire, *c'est* un mauvais endroit si c'est le seul endroit. Parce que chaque instinct en nous nous dit que ce n'est pas l'endroit pour lequel nous étions destinés. Comme une station en cours de trajet, comme une halte momentanée pour voyageurs fatigués, nous pouvons l'accepter et même l'apprécier. Mais comme seul endroit, comme destination finale, il représente l'ultime frustration. Faites-en un endroit confortable à souhait, il ne conviendra jamais. Notre instinct se révolte.

L'esprit sain procède de façon ascendante et non descendante. Il voit une lampe solaire et pense au soleil, et non l'inverse. Nous pouvons, il est vrai, renier notre instinct et nous efforcer de le faire disparaître, et nous pouvons finalement être conditionnés au point de croire que tout est inférieur à ce qu'il paraît être et que la contrefaçon est préférable à l'objet réel. Vous pouvez conditionner un enfant de manière à lui faire préférer une boisson reconstituée au goût d'orange à un jus d'orange. Ou encore un homme peut apprendre à aimer davantage parler avec son thérapeute qu'à converser avec des amis. Certaines personnes préfèrent les lampes solaires au soleil. Notre nature peut être corrompue si bien que nous acceptons le moindre et oublions le plus élevé. Plus cette désensibilisation est menée avec efficacité et moins la probabilité d'avoir quelque conscience de ce qui se produit sera grande de la part de ses victimes. Ceux qui ont été bien conditionnés ne sont plus en mesure de se plaindre que quelque chose fait défaut. Nous pouvons, sans risque, nous aventurer à dire que bien des victimes de la psychologie séculière ont déjà oublié qu'il existe un Monde Supérieur.



## Se souvenir où est notre maison

Jusqu'ici je n'ai souligné que les instincts naturels. Eux seuls, bien entendu, nous disent que nous sommes faits pour davantage encore. Mais ils peuvent aisément être endormis par le ronron de concepts lunatiques. C'est ici que le christianisme entre en jeu. Car il est très explicite dans le rappel qu'il nous fait de notre véritable patrie ; où elle se trouve et comment y parvenir.

C'est pourquoi le christianisme est plein de rappels. « Souviens-toi du jour du Sabbat afin de le sanctifier. » « Souviens-toi de ceux qui sont en prison. » « Faites ceci en souvenir de moi. » « Et maintenant je veux vous rap-peler, mes frères, la Bonne Nouvelle que je vous ai annon-cée. » « Souvenez-vous... de ce que vous ont dit les apô-tres de notre Seigneur Jésus-Christ. » « Pierre se souvint... et il sortit et pleura amèrement. » « En souvenir de Sa mort et de Sa résurrection, nous partageons ce pain. » « Souvenez-vous que Christ notre Sauveur est né le jour de Noël. » C'est pourquoi les chrétiens doivent garder toute chose en mémoire : les prières, les commandements et les cantiques. L'Illiade et l'Odyssée, nous dit-on, furent très probablement chantées à leur auditoire parce qu'ils étaient plus faciles à mémoriser de cette façon. Le rythme ou la cadence d'un poème ou d'un chant est d'un grand secours pour la mémoire. Pour la même raison, les chrétiens réci-tent les psaumes sous forme de prières, chantent des can-tiques et suivent un cycle liturgique qui revient de manière régulière, lisent la Bible chaque jour, ou essaient de le faire en tout cas.

Bien sûr, c'est une des critiques qui sont adressées aux chrétiens, même par d'autres chrétiens : « Pourquoi n'essaient-ils pas de renouveler leurs cantiques ? » « L'église est toujours pareille » ; « Je sais déjà ce que je suis sup-posé savoir. » Oui, et vous savez probablement que vous

devriez envoyer un mot de remerciements à votre grand-mère lorsqu'elle vous fait un cadeau. Mais il est si facile d'oublier. C'est pourquoi les mères et les pères et ceux qui nous aiment nous rappellent toujours certaines choses : « N'oublie pas de remercier ta grand-mère » ; « Souviens-toi que tu dois féliciter Jacques pour son nouvel emploi » ; « N'oublie pas de mettre ton casque quand tu fais de la moto. » Quel ennui, semble-t-il. Toutefois sans ces quelques rappels, nous oublierions souvent.

Le christianisme ne vous laissera pas oublier. Les chrétiens sont supposés transmettre l'histoire, se rappeler les uns aux autres qu'ils sont un peuple en marche et s'assurer que la génération à venir recevra le message intact ainsi que la charte qui l'accompagne. Il leur faut chanter des marches le long du chemin pour se donner du courage et se rafraîchir la mémoire, et il leur faut chanter encore plus fort quand ils approchent de la région des Sirènes ou des Circé.

Les chrétiens ne sont pas appelés à créer quelque nouveau moyen de salut. Leur affaire n'est pas de construire une route meilleure ou de l'élargir pour en faire une avenue à huit voies, de lui faire contourner des marais ou des montagnes ou encore la colline de Golgotha. Leur affaire, c'est d'avancer un pas après l'autre.

### **Le message qui ne change pas**

L'une des différences essentielles entre le message chrétien et le message psychologique réside précisément en ce que le message chrétien ne change pas, tandis que le message psychologique change constamment. Les psychologues sont perpétuellement engagés dans la construction de routes nouvelles, la formulation de concepts nouveaux et la poursuite de recherches plus poussées. Cela est expliqué en



partie par la curiosité scientifique et en partie par la préoccupation humaniste d'améliorer notre sort ; ce sont de bonnes intentions bien entendu. Mais ne se pourrait-il pas que ces manœuvres continuelles aient pour origine un échec fondamental, l'échec dans la recherche d'un message qui satisfasse réellement ? Pourquoi la perspicacité psychologique ne semble-t-elle jamais suffisante ? Pourquoi les clients se présentent-ils sans cesse pour de nouvelles séances d'analyse comme s'il y avait une certaine connaissance d'eux-mêmes qui leur avait manqué ? Pourrait-il se faire que tous ces efforts pour créer une utopie personnelle ou sociale soient voués à l'échec parce que le bon endroit pour s'établir n'est pas ici-bas ?

Bien que les chrétiens en tant qu'individus aient besoin de s'améliorer, ils affirment sans arrogance que le message chrétien n'en a aucunement besoin. Il n'a pas besoin de changer parce qu'il satisfait tel qu'il est. Les chrétiens soutiennent qu'ils possèdent déjà la vérité qui répond à cette aspiration inconsolable et qui en fin de compte comble chaque besoin. L'important pour eux est de se souvenir fidèlement.

## **Le héros de l'histoire**

Bien sûr, les apparences peuvent être trompeuses. En surface, le monde séculier semble souvent plus prometteur que le monde surnaturel. J'avoue avec regret que les églises permettent quelquefois à la morosité de s'installer dans leur rituel. Or la morosité n'est pas dans la Bible. Si on considère la vie de Christ telle qu'elle est rapportée dans les Evangiles, on y trouve quelque chose de tout à fait différent de ce qu'on a été conditionné à croire après avoir lu tout sauf les Evangiles. Il s'est répandu en quelque sorte la notion que le Nouveau Testament est principalement une histoire

sur la grâce et sur la bonté : que la mission de Christ fut d'enseigner la paix, l'amour et la fraternité. Toutefois les Ecritures ne soutiennent pas une telle opinion. Il est vrai que le message de paix et de fraternité est présent, mais il ne constitue pas le message principal ni celui qui revient le plus. D'une part, le message de paix et d'amour n'était pas nouveau dans l'antiquité. Il ne pouvait pas être considéré comme un évangile, puisque ce mot implique une notion de « nouvelles ». D'autre part, il n'y a rien dans l'attitude de Christ qui puisse suggérer que son rôle, selon Lui, était principalement celui d'un maître, d'un enseignant.

Nous sommes plutôt fortement portés à croire que Jésus se considérait comme quelqu'un qui avait une tâche à accomplir. Et la qualité de ce travail n'était pas différente de la quête d'un héros grec ou romain. Ceux qui ont tendance à mettre Sa vie en parallèle avec d'autres grands maîtres comme Socrate ou Bouddha à mon avis se trompent. Plutôt que de retenir cette impression, il serait plus juste de comparer Sa vie à l'histoire d'Enée ou plus précisément à celle d'Ulysse. Les derniers chapitres de l'Odyssée figurent parmi les plus émouvants de toute la littérature. Pourquoi ? Parce que c'est le récit romanesque d'un retour, suite à une très longue absence. Le roi légitime rentre dans sa véritable patrie. Attendant le moment de passer à l'action, il rassemble quelques membres de sa famille et des gens de sa suite, puis il porte un coup final aux faux prétendants afin de reprendre son pays, sa maison et son épouse. Il est intéressant de noter qu'Ulysse n'est pas immédiatement reconnu par sa famille ; avant de les gagner à sa cause, il doit d'abord les convaincre par certains signes qu'il est bien le véritable maître, le véritable père, le véritable époux. Ce retour constitue la destinée d'Ulysse, et chacun des autres épisodes de cette aventure en annonce le point culminant.

Au niveau du style, les Evangiles ne souffrent aucune comparaison avec la mythologie. Ils se lisent comme des



histoires. Mais au niveau du contenu, ils sont plus proches des thèmes théoriques de l'Odyssée et de l'Enéide que des philosophies de Socrate, de Platon, d'Aristote ou encore de Bouddha, ou même de quelque autre maître à penser de l'antiquité. Que vous croyiez à l'histoire ou non, c'est ainsi qu'elle doit être lue sans faillir aux règles habituelles de l'analyse textuelle. Quelle sorte d'histoire est-ce ? Une histoire d'aventure, une épopée : un roi rentre pour réclamer ce qui est sien. Il fait comprendre qu'il est l'Époux. Il a une destinée : il doit se rendre à Jérusalem afin d'accomplir les prophéties ; il doit boire d'une certaine coupe. Son odyssée tout entière conduit au point culminant de sa destinée. Mais d'abord Il attend son heure et rassemble autour de Lui un petit groupe de croyants qui reconnaissent les signes de sa royauté. Afin de restaurer pour ses compagnons la véritable patrie, il Lui faut guérir une ancienne cassure cosmique. Sa vie en est le prix, et Il le paie.

Ce que l'on rencontre dans les Évangiles est la description d'un Homme qui sait tout à fait ce qu'Il fait et ce qu'Il a à faire, et que rien ne détournera de sa mission. Il est venu pour reprendre ce qui Lui appartient, et malheur aux faux prétendants qui voudraient empêcher son retour. Il a une forte destinée. Et de témérité en témérité Il souhaite entraîner tous les autres à sa suite dans cette destinée. L'histoire tout entière est remplie de ce genre de choses. Une personne qui lit les Évangiles pour la première fois sans idées préconçues en faveur ou en défaveur du christianisme n'en retirerait pas l'impression qu'il a affaire à un philosophe aux manières tempérées, porté à exprimer ses croyances en des opinions soigneusement étudiées. Au contraire, l'homme semble aussi impétueux dans Ses paroles que dans Ses actions. Il tient le langage des héros : parfois habile comme Ulysse, parfois audacieux comme Achille. Il est enclin à appeler les gens « insensés » et « hypocrites. » Il se laisse aller à de fantastiques métaphores à propos de cha-

meaux qui passent par le trou d'une aiguille. Il a de grandes prétentions : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le rebâtirai. » Il adresse de cinglantes réprimandes : « Votre cœur est-il si endurci ? Vous avez des yeux, ne pouvez-vous voir ? Vous avez des oreilles, ne pouvez-vous entendre ? » En outre et surtout, Il dit à ses compagnons qu'ils ne sont pas de ce monde. Il leur fait de renversantes promesses d'enlèvement, de gloire, de demeure dans un autre royaume.

Dans cette proposition de quelque chose de plus lointain et de plus élevé, nous retrouvons un écho de notre expérience d'une aspiration inconsolable. Cela confirme l'idée que nous avons de vivre par quelque malencontreuse circonstance dans un monde étranger, un endroit où malgré nos efforts nous ne nous sentons jamais tout à fait chez nous. Plus profonde que notre quête de satisfaction, sous-jacente à notre désir de réalisation personnelle, une voix tranquille mais obstinée murmure qu'un jour il nous faudra prendre notre baluchon et partir à la recherche de notre propre pays.

## **Deux besoins fondamentaux**

Ce sont, bien entendu, de grands espoirs ; bien trop grands, diraient beaucoup. Mais quel que soit le morceau de choix que nous offre l'évangile, c'est en tout cas quelque chose de consistant et pas les miettes d'un stoïcisme périmé. C'est un morceau qui satisfait sur deux points. D'abord, il satisfait notre besoin de récompense. Ensuite, il satisfait notre besoin d'une histoire.

On peut objecter sur le premier point que la satisfaction d'avoir fait son devoir dans la vie devrait être suffisante pour la personne mûre, en dehors de toute perspective de couronnes ou d'étoiles à la clé. C'est un sentiment noble



qui m'impressionne, mais néanmoins c'est un sentiment. C'est une vision sentimentale et non réaliste de la condition humaine ; elle suppose que nous sommes tous plus adultes que nous ne le sommes réellement, que nous avons le contrôle de tout, que nous n'avons besoin d'aucune attention, que nous sommes déjà rendus parfaits. L'Anti-Mémoire d'André Malraux nous donne un aperçu de notre situation plus proche de la vérité : l'une de ses connaissances, un prêtre de campagne à la grande expérience et à l'âge avancé, dit : « Il n'y a rien de tel qu'une personne adulte. » L'émotion que l'on éprouve à l'idée de recevoir une récompense d'approbation de la part de quelqu'un à qui l'on désire beaucoup plaire, peut ne pas être digne d'un stoïcien ou de ces personnes imprégnées de psychologie qui aspirent à une parfaite dépendance, mais pour la plupart d'entre nous cela correspond à un espoir naïf et très humain de reconnaissance.

Le Nouveau Testament satisfait un second besoin, le besoin d'une histoire. Et pas simplement n'importe quelle histoire, mais un roman qui est aussi une histoire d'aventures.

Comme toutes les histoires d'aventures, il contient certains éléments. Toutes les histoires d'aventures nécessitent la présence des notions de bien et de mal et un jugement final à l'encontre du mal : toutes les histoires d'aventures font le récit d'une quête ou d'un voyage ; toutes, elles demandent à ce que le héros ou l'héroïne passe par diverses épreuves pour sauver sa vie ou remporter la victoire ; finalement, toutes les histoires d'aventures contiennent un élément de danger réel. Bien des éléments du christianisme que les gens trouvent difficiles à accepter sont ces mêmes éléments qui feraient cruellement défaut s'ils étaient absents d'une aventure ou d'un roman. Sans le danger ou les épreuves, l'histoire sonnerait faux. Si dans les contes de fées le méchant prince et l'ignoble oncle par alliance pouvaient

pécher en toute impunité, si l'épreuve du dragon terrassé ne comptait pas réellement, si le prince pouvait remporter la victoire en restant dans son château et en étudiant la philosophie, alors personne ne lirait de contes de fées. Supposez que vous lisiez : « Et si la pierre n'a pas retrouvé son emplacement dans la tour avant que le premier rayon de soleil ne vienne frapper le mur oriental, ton royaume et ton épouse te seront retirés. » Ou supposez que dans une histoire quelqu'un dise : « Très bien, je vous donne trois jours. Si vous devinez mon nom dans ce délai, vous pouvez garder l'enfant. » Quelle puissance et quelle attraction ces conditions exercent-elles, sinon qu'elles sont des conditions — tout dépend d'elles — et sinon qu'elles fixent un délai ? Vous n'avez pas à choisir et agir indéfiniment, mais votre choix peut affecter par la suite à jamais votre bonheur. Le même sentiment de bonheur conditionnel, d'urgence et de conséquences monumentales parcourt la Bible. « Tu pourras manger de tous les arbres du jardin, mais tu ne mangeras pas l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras. » « Avant que le coq chante deux fois, toi tu me renieras trois fois. » « La lumière est encore pour un peu de temps parmi vous. Marchez pendant que vous avez la lumière... » Dans l'aventure chrétienne tout dépend non seulement des conditions à remplir, mais également de l'action que l'on entreprend maintenant, sans délai, de peur que la lumière ne vienne à décliner.

### **L'instinct du récit**

L'instinct du récit, comme je l'ai suggéré, est central dans la psychologie humaine. Nous avons un appétit pour l'histoire tout comme nous en avons un pour la nourriture ou la boisson. Ce n'est pas un besoin subtil et insaisissable.



Il est extrêmement simple. Cependant les psychologues n'ont pas grand-chose à en dire sauf peut-être pour suggérer que la Belle au Bois Dormant avait peur du sexe. Ce n'est pas simplement l'incapacité de la psychologie de satisfaire notre besoin d'une histoire. Ceci est compréhensible. Ce qui devrait nous inquiéter, c'est le vol de tous les éléments qui rendent possibles les histoires intéressantes (et les vies intéressantes). Refuser les attachements solides comme le fit Freud ou nier le mal comme le fait Rogers, ou réduire la vie à un programme de renforcement comme le fait Skinner, c'est pécher contre l'âme d'une histoire. Tout cela revient à dire qu'une vie n'est pas grand-chose de plus qu'une étude de cas.

Cette tendance de la psychologie à enlever l'essentiel des choses devrait nous faire réfléchir. Lorsque quelqu'un, qui prétend expliquer la nature humaine et le comportement humain, omet trop de détails importants, l'observateur désintéressé peut à juste titre se demander si on lui raconte l'intégralité de l'histoire ou si, par ailleurs, la version qu'on lui raconte est quelque peu crédible.

Thomas Howard démontre, et je pense de façon tout à fait réussie, que l'origine des contes de fées n'est pas dans notre inconscient (comme pourrait l'affirmer un psychologue) mais « dans l'Empyrée. » Toutes ces histoires d'orphelins qui s'en vont sur les routes, se rappellent exactement ce que leur avait dit la vieille mendiante, combattent la tentation, démasquent les fausses apparences et découvrent à la fin de leur voyage qu'ils ne sont pas orphelins mais fils de roi, toutes ces histoires font « carillonner notre imagination » parce que c'est cela, en fait, l'Histoire, « la seule histoire qui existe, finalement. »(2)

---

2. Thomas Howard, *The Achievement of C.S. Lewis* (Wheaton : Harold Shaw, 1980), pp. 38, 39.

L'homme est un « animal » raconteur d'histoires. Pour cette raison, comme l'a suggéré Tolkien, Dieu lui a donné une histoire à vivre. Et, « Il n'existe aucun conte que les hommes voudraient savoir réalisé... le rejeter conduit soit à la tristesse soit à la colère. » (3). Car le rejeter signifie que nous devons (si nous sommes honnêtes) accepter l'idée que nous vivons personnellement renfermés dans le royaume du lugubre, que nos espoirs et nos désirs les plus grands ne se réaliseront jamais et qu'aucun progrès au monde ne compensera jamais notre perte.

### Dissiper le brouillard

Lorsque vous dissipez le brouillard, voilà ce que semblent être les choix. Et bien qu'il soit vrai que les gens généralement se soumettent à leur meilleure nature lorsqu'ils sont confrontés à un choix clair, les choix clairs ne sont pas abondants, alors que le jargon l'est. Confrontés à un choix entre la psychologie — le stoïcisme des temps modernes — qui semble dire que nos désirs sont trop petits, nous pouvons espérer que notre meilleure nature aura le dessus. Même notre instinct de la vérité et de la beauté peut parfois nous faire trébucher, lorsque des demi-vérités se présentent sous des allures d'affirmations d'experts et jouent aux dispensatrices de toutes bonnes choses.

Peut-être devrions-nous finalement revenir là où nous avons commencé. Le jeune prince, les deux enfants et leur compagnon, Marsh-wiggle, ont presque abandonné leurs meilleurs instincts ainsi que leurs souvenirs au profit du rationalisme léger et lénifiant de la reine du Monde Infé-

---

3. J.R.R. Tolkien, *On Fairy Stories in The Tolkien Reader* (New York : Ballantine, 1966), p. 72.



rieur. Pour empêcher l'enchantement de trouver prise, Marsh-wiggle, une créature simple mais saine d'esprit, met le pied dans le feu :

« Un mot, Madame », dit-il, revenant du feu en boitant à cause de la douleur. « Un mot. Tout ce que vous venez de dire est très juste, cela ne me surprend pas. Je suis quelqu'un qui a toujours aimé connaître le pire et faire bonne contenance au mieux de mes possibilités. C'est pourquoi je ne nierai rien de ce que vous avez dit. Mais il y a quand même quelque chose à ajouter. Supposez que nous ayons seulement rêvé, ou imaginé, toutes ces choses — arbres, herbe, soleil, lune, étoiles et Aslan lui-même. Supposez-le. Alors tout ce que je puis dire est que, dans ce cas, les choses imaginées semblent beaucoup plus importantes que les choses réelles. Supposez que ce royaume de ténèbres qu'est le vôtre *soit* le seul monde. Et bien, sa grande médiocrité me frappe. Et c'est une chose étrange quand on y pense. Nous ne sommes que des enfants qui inventent un jeu, à vous croire. Toutefois, quatre enfants en train de jouer peuvent créer un monde imaginaire qui dépasse la réalité de votre monde trompeur. C'est la raison pour laquelle je vais m'en tenir au monde imaginaire. Je suis du parti d'Aslan même si il n'y a pas d'Aslan pour le conduire. Je vais vivre comme un citoyen de Narnia autant qu'il m'est possible même si Narnia n'existe pas. »

A ce moment-là les enfants, qui sont en train de succomber à l'effet léthargique des paroles de la reine, rejoignent Marsh-wiggle et s'échappent. Même les enfants peuvent faire la différence entre une bonne et une mauvaise histoire.





## *Le sacré et le séculier*

Lorsque j'étais à l'université, nos professeurs d'histoire nous disaient que le changement le plus radical de toute l'histoire a été l'avènement du sécularisme. Je ne compris qu'à moitié. Vingt ans, ce n'est pas le bon âge pour admettre la possibilité que le monde dans lequel vous avez grandi soit déficient sur certains points cruciaux.

Ce qu'ils voulaient dire, bien entendu, est que le monde a perdu son sens du sacré. Tous les temps, le nôtre excepté, ont reconnu que le monde est hanté par quelque chose de surnaturel, de splendide, quelque chose de magique — quelque chose qui nécessite des moments sacrés, des endroits sacrés et des cérémonies sacrées. Partout où le sacré semblait se révéler avec le plus de force, les gens ont senti l'obligation de consacrer ces emplacements : bosquets, sources, clairières. Ou encore sur ces sites, ils dressent parfois des tentes, des temples ou des cathédrales.

Même dans un monde séculier nous pouvons connaître des expériences de révérence mystérieuse. Cela arrive le plus souvent dans des environnements naturels et une certaine tranquillité y contribuera. En un instant, la nature semble sous un charme léger, les arbres et le ciel dans l'attente de quelque autre présence, prêts à exécuter ses ordres. Peut-

être êtes-vous dans un bois par une fraîche journée d'automne et soudain dans un bruissement de papier froissé les feuilles s'élèvent du sol de la forêt, glissent tout au long puis se mettent à tourbillonner dans un mouvement ascendant autour de votre tête en reflets or et pourpre, emportées par un souffle invisible de quelque chose qui flotte dans l'air. Vous pouvez l'expliquer, et pourtant cela semble inexplicable. Dans les moments comme ceux-ci vous comprenez aisément pourquoi les anciens pensaient que les arbres étaient vivants. Vous pouvez encore entendre le murmure des Dryades dans le bruissement des feuilles. Ou encore la nuit, perdu dans la campagne, vous levez les yeux vers la voûte céleste et saisissez alors, ce qui vous est impossible dans les villes, toute son immensité et toute sa beauté. Si vous êtes normal, vous ne pouvez vous empêcher de ressentir une certaine insignifiance en vous-même et en même temps une certaine reconnaissance. Ce que nous ressentons en de tels moments, c'est ce que Pierre et les autres apôtres ont ressenti sur le Mont de la Transfiguration : « Il est bon d'être ici. » Et comme eux nous sentons qu'il nous faut répondre d'une façon toute particulière. Pierre voulait dresser trois tentes. Nous pouvons ressentir un besoin de silence ou si nous parlons, notre voix se fait probablement douce et respectueuse, la teneur même de notre conversation a changé. En un mot, nous devenons conscients du changement d'atmosphère ou d'aspect dans le monde. Quand nous disons que nous vivons dans un monde séculier, nous voulons dire qu'en d'autres temps les gens vivaient dans cette atmosphère sacrée bien plus que nous. Une autre façon de présenter la chose serait de dire que pour eux le monde était imprégné d'une importance extraordinaire, car à n'importe quel point ordinaire géographique ou temporel le monde du sacré pouvait s'immiscer dans le monde du quotidien.



## La majesté impressionnante de Dieu

Mais ce n'est pas là vraiment tout ce qu'il est besoin de dire. C'est une chose que d'avoir le sentiment étrange de la présence sacrée de Dieu la nuit ou dans la forêt. C'est tout autre chose lorsque cette Présence redoutable se manifeste directement. Moïse, Esaïe et Jérémie avaient toute la bravoure possible, pourtant dans la présence du Tout-Puissant ils reculaient comme des enfants terrifiés. Même alors, ce qu'ils virent n'était que la Présence voilée. Personne ne peut voir Dieu en face et vivre.

Vous trouvez le même sentiment de terreur dans la réaction des apôtres lorsque Jésus calma les eaux. Ils étaient extrêmement effrayés, effrayés davantage par Lui que par la mer en furie. « Quel est donc cet homme ? » se demandèrent-ils. Qu'est-ce que cela doit faire de se rendre brusquement compte que l'homme près de vous dans le bateau pourrait bien être venu de par delà les étoiles ? On peut supposer que l'expérience a dû être semblable à ce passage d'un film de science-fiction très bien conçu où les personnages se retrouvent face à face avec un être entièrement différent d'eux-mêmes. Mais avec une différence. Car au moment de la rencontre — ce moment, par exemple, où Pierre demande au Seigneur de le quitter — nous nous rendons compte que c'est nous qui sommes les créatures aux yeux protubérants et à la peau de reptile. C'est une très grande erreur que d'oublier la complète différence de Dieu ou d'imaginer qu'une rencontre avec Lui pourrait être quelque chose de moins traumatisant. Même sans révélation, les hommes l'ont toujours ressenti ainsi. Ils sentaient que l'univers renfermait une grande puissance ou, plutôt, qu'une grande Puissance renfermait l'univers et le dirigeait. Et l'homme, sous cette Puissance, faisait attention à ce qu'il disait et faisait.

## La perte du sacré

Tout ceci témoigne d'un esprit qui a été perdu ou adouci aujourd'hui. Toutefois, dire que l'époque actuelle a perdu le sens du sacré ne revient pas à dire qu'elle a tout perdu de Dieu, parce que même un séculier acharné peut conserver une vague croyance. Cela veut dire, plutôt, avoir oublié qui est Dieu et ce qu'est Sa nature imposante. L'esprit séculier ne trouve pas toujours nécessaire de nier Dieu, mais il lui faut toujours Le réduire à une proportion commode. Par-dessus toute autre chose Il doit être un Dieu maniable qui n'observe ni ne juge.

Par exemple, un film populaire récent décrit Dieu comme un vieil homme fumant le cigare et dont le programme pour le genre humain ne comporte rien qui se voudrait désagréable à un lecteur du New York Times. Un autre film, tout aussi apprécié, est une parodie de la vie de Christ. Une pièce de théâtre très jouée à Broadway se moque de la crucifixion. Il serait facile de les qualifier de blasphématoires, toutefois on a l'impression que les producteurs de films (la pièce de théâtre est une autre affaire) sont à peine conscients que la notion de blasphème existe. Pour être blasphémateur au vrai sens du terme, il faut d'abord reconnaître que certaines choses sont saintes. Et il ne sert à rien d'attendre des producteurs de tels films qu'ils comprennent la sainteté absolue quand ils n'ont pas encore saisi des concepts aussi simples que le bien et le mal, le correct et l'incorrect.

Ce qui choque particulièrement dans ces divertissements, c'est la désinvolture avec laquelle le public les accepte. On pourrait penser que Dieu est devenu un animal domestiqué que l'on sort et expose en vue de notre amusement. Une dangereuse attitude que celle-là. Elle fait penser à ces touristes du Parc zoologique de Yellowstone qui chaque année se font mutiler parce qu'ils n'ont porté aucune atten-



tion aux panneaux avertissant que les ours ne sont *pas* domptés.

## Comprendre le sacré

Pour l'esprit séculier rien n'est mystérieux, rien n'est d'une majesté impressionnante, rien n'échappe à la commercialisation. Cependant, une chose est de dire tout cela, une autre de comprendre comment c'est arrivé. Pour comprendre pourquoi nous avons perdu le sens du sacré, il nous faut comprendre davantage de choses sur les réalités sacrées.

1. - La réalité sacrée est la réalité absolue vers laquelle le reste de la vie est orienté. Sans elle, il ne pourrait y avoir de point fixe de référence permettant de juger ce qui est plus haut ou plus bas, le meilleur ou le pire. Sans elle, tout serait relatif. Tout sombrerait dans une homogénéité diffuse. Cette expérience-ci ne signifierait guère plus que cette expérience-là, cet endroit-ci que cet endroit-là, et aujourd'hui ne différerait guère d'hier. Sans le sacré, vous êtes confronté à un état d'égalité complète et de désolation où il n'existe rien de spécial.

Pour bien comprendre, imaginez une cité construite autour d'un parc central et au cœur de ce dernier un magnifique bâtiment public. Imaginez maintenant, rayonnant à partir de ce point, des boulevards le long desquels se trouvent des parcs ou des ronds-points plus petits. Les maisons de cette cité sont de tailles différentes et d'architecture variée, toutefois chacune d'entre elles est reliée au parc ou au rond-point le plus proche et également au parc central. La maison que vous habitez n'est peut-être pas la meilleure mais elle possèdera toujours quelque chose de spécial si tant est qu'elle est reliée à des endroits spéciaux. Ensuite, imaginez une autre cité sans place centrale, rien que des blocs d'immeubles identiques qui se succèdent :

des blocs de même taille, des immeubles et des habitants également de taille et de conception identiques et tout cela sur des kilomètres carrés.

Dans laquelle préféreriez-vous vivre ? Si vous choisissez la première, vous comprendrez l'attitude adoptée par nos ancêtres, car c'est dans ce genre d'univers qu'ils préféreraient vivre.

2. - La réalité existe selon une certaine hiérarchie. « D'après cette conception », écrit Lewis dans *Preface to Paradise Lost* (Préface au Paradis Perdu), « il existe, présents dans l'univers de façon objective, des degrés de valeur. Tout, à l'exception de Dieu, possède quelque chose qui lui est naturellement supérieur ; tout, à l'exception de la matière informe, possède quelque chose qui lui est naturellement inférieur. La bonté, le bonheur et la dignité de tout être consistent en son obéissance à ce qui lui est naturellement supérieur et en la direction de ceux qui lui sont naturellement inférieurs. » On pourrait ajouter : « à l'intérieur de leur propre sphère. » On est bien impressionné par l'écoute d'une musique de Beethoven. Toutefois, un Beethoven doit quand même obéir à la loi. Selon la loi, il n'est pas plus élevé qu'un ivrogne de la rue. Ce qu'il ne nous est pas permis de faire, cependant, c'est dire que l'ivrogne qui tape sur les touches d'un piano fait une aussi bonne musique que celle de Beethoven ; toutes choses ne sont pas égales.

Toutes choses, cependant, tirent leur valeur du fait qu'elles sont reliées à la « chose » la meilleure, c'est-à-dire Dieu. Adorer Dieu, c'est simplement être en contact avec la réalité, voir les choses telles qu'elles sont. Pareillement, voir une signification dans les choses qui nous concernent, c'est reconnaître quelque peu la place qu'elles tiennent dans la hiérarchie de Dieu. Cela ne signifie pas que Dieu soit en tout dans un sens panthéiste, cela exclurait toute hié-



rarchie. Cela signifie, plutôt, que toutes choses désignent leur Créateur si nous les considérons correctement.

3. - Les choses prennent chaque jour toute leur signification dans la mesure où elles correspondent à des choses sacrées. Autrefois, cela paraissait normal. L'autorité d'un père sur ses enfants découlait du fait qu'il existe un Père qui règne au-dessus de tout. L'ordre civil était, en idée, le reflet de l'ordre céleste. En fait, toutes choses étaient supposées être reliées. Et pour cette raison, la vie ordinaire était pleine de signification. Le passage des saisons constituait un rappel du passage de la vie d'un homme. L'arrivée du printemps était un rappel qu'il y a toujours renouvellement de la vie. Les labours, les semailles et la fructification étaient autant de rappels de la procréation des enfants pour les hommes et les femmes. Une jeune fille qui se coupait les cheveux pouvait se laisser aller à penser à un jeune homme fauchant du blé dans un champ. Et les pensées d'un homme fauchant du blé dans un champ pouvaient être faites de la vision d'une fille coupant ses cheveux. C'était une façon poétique de voir les choses : tout était métaphore ; chaque chose signifiait davantage qu'elle-même. Les relations et les comparaisons fourmillaient dans tous les sens. Une chenille dans son cocon ou une graine enterrée dans le sol laissaient entrevoir quelque métamorphose plus grande à ceux qui étaient désireux de mourir à eux-mêmes.

Toutefois, nous ne devons pas supposer qu'en ces temps-là les gens étaient incapables de comprendre la vision moderne. Ils la comprenaient suffisamment bien pour savoir qu'elle ne valait pas la peine que l'on vive pour elle. Cette vision moderne est, bien sûr, exprimée dans le « Demain, et demain, et demain encore, arrive furtivement cette petite vie... » de Shakespeare. Si, quand vous réduisez la portée des choses, ceci et cela ne signifient rien, la vie perd son sens, le temps devient une suite sans signification de jours. Mais si cette chose-ci de tous les jours est un signe de ce

rythme-*là* plus important dans l'univers, alors la lutte en vaut la peine.

4. - Le sacré est mis à part. Il donne un sens à la vie de chaque jour, mais il est différent de cette vie de chaque jour. Ainsi donc, les choses saintes ne sont pas pour la consommation journalière comme le seraient des marchandises. Vous ne louez pas les jours de la semaine une église à des commerçants locaux. Ainsi, les cérémonies sacrées nécessitent un comportement spécial. Vous n'allez pas en maillot de corps à un mariage religieux. L'église n'est pas la rue. Le parvis de l'église n'est pas la place du marché. Le vin de la célébration n'est pas destiné à un cocktail en soirée. Ce qui est sacré est extraordinairement spécial et tout ce qui s'y rattache sort de l'ordinaire. Lorsque l'on fait bon marché du sacré, l'on fait bon marché de tout. Cela peut se produire chaque fois que quelque chose est mis à part pour une utilisation exclusive. Disons que vous recevez un bijou de famille : une bague de votre mère ou une montre à gousset de votre père. Il est considéré comme un cadeau spécial à votre utilisation personnelle. C'est un privilège et également, dans un sens, un signe de confiance. Vous ne l'apportez pas aussitôt au prêteur sur gages le plus proche simplement parce qu'il se trouve que vous êtes à court d'argent. Faire une telle chose, même dans des circonstances difficiles, ne rend pas très fier. Ce n'est pas seulement le cadeau qui a été ainsi dévalué ; la qualité de toutes choses semble diminuée lorsque nous agissons de cette manière.

5. - Le sacré a besoin de cérémonie. Ceci découle du point précédent. Parce que le sacré n'est pas ordinaire, nous ne désirons pas l'approcher d'une façon ordinaire. Notre réponse devrait être spéciale. Tout comme Moïse dut retirer ses sandales des pieds avant de marcher sur la terre sainte, nous trouvons juste d'accomplir certains gestes qui manifestent la crainte et le respect. Nous portons nos plus



beaux habits, nous nous tenons avec dignité, nous chantons des cantiques spéciaux, nous prions et adressons nos requêtes.

C'est notre inclination naturelle de toute façon. Les choses que nous aimons faire, les choses que nous considérons importantes, sont des choses que nous voulons accomplir avec cérémonie. Nous nous y préparons, nous prenons tout le temps qu'elles nécessitent. Nous faisons de nos repas de famille de véritables cérémonies quand ils pourraient être arrangés de façon bien plus pragmatique. Lorsque nous voulons faire un cadeau, nous attendons le moment et l'endroit approprié. Nous en faisons une cérémonie mineure. Nous avons des rituels : papier cadeau que l'on fait et puis défait, cartes que l'on écrit et que l'on lit. On fête les examens réussis avec faste et éclat. Les remises de diplômes sont accompagnées de sorte de marches processionnelles, du port d'habits d'apparat, et du rituel applaudissement. Tout cela pourrait aussi bien être fait par un simple envoi systématique par voie postale. Toutefois un instinct profond nous pousse à agir autrement.

6. - L'obéissance est la clé de voûte. Lewis a montré que la fête et toute la panoplie des célébrations terrestres sont des allusions à la Grande Danse — l'image qu'il avait du ciel. La meilleure façon d'imaginer, à son avis, la joie du ciel, c'est de la comparer à l'allégresse mesurée et solennelle d'une danse à laquelle chacun prend part, chacun à son tour, et où tous obéissent essentiellement à la suite de pas et de mouvements de la danse. C'est ainsi que cela se passe, bien sûr, quand il s'agit de danse populaire ordinaire ou de danse en groupe. La liberté et le divertissement de la danse dépendent de l'obéissance aux règles de la danse, à la suite de pas levés ou baissés, en avant ou en arrière. La récompense de la danse échoit, alors, à ceux qui se soumettent volontiers à l'apprentissage des différents pas. Lewis alla jusqu'à suggérer qu'une approche peu cérémonieuse

de la vie constituait une espèce d'orgueil. « L'habitude moderne d'accomplir des choses cérémonieuses de manière peu cérémonieuse n'est pas une preuve d'humilité », écrit-il, « mais plutôt d'incapacité de la part de celui ou celle qui passe outre, à s'oublier dans le rite... »(1).

## La psychologie et le sacré

Nous pouvons, forts de cette mise au point, revenir à la situation présente. Vous pouvez constater, bien entendu qu'en exposant les éléments qui marquent la signification sacrée de la vie, nous les avons mis en parallèle avec les attitudes dictées par la société psychologique. Aucune tournure d'esprit ne pourrait être aussi bien forgée pour résister au sacré que celle qui est encouragée aujourd'hui.

Pensez à ce jeune entouré de richesse, assisté de servants choyé et gâté : un petit maître pourri. Mettez-le dans un foyer normal où tout le monde doit se mettre à la besogne, il sera non seulement incapable de l'accepter, mais c'est à peine s'il le comprendra. Il n'a aucune préparation psychologique pour cela. La situation de cet enfant est semblable à la nôtre. Nous sommes psychologiquement mal préparés à reconnaître ou à accepter les exigences du domaine sacré. Les conditions adéquates sont absentes. Revendications propres, préoccupation démesurée de soi et autres choses du même genre ne sont pas le type de pratiques dont nous avons besoin pour prendre place dans la Danse.

---

1. C.S. Lewis, *A Preface to Paradise Lost* (New York : Oxford University Press, 1961), p. 73.



## Trois habitudes mentales

Il existe trois habitudes psychologiques de l'esprit, en particulier, qui interfèrent avec notre capacité d'apprécier le sacré. Je les ai déjà mentionnées dans d'autres contextes : ce sont le subjectivisme, le réductionnisme, le naturalisme. Ces trois notions se chevauchent, mais essayons de voir si nous pouvons les départager afin de considérer leurs effets.

### Le subjectivisme

Celui qui s'est laissé sombrer dans une tournure d'esprit subjectiviste croit qu'aucune idée, qu'aucun objet ne peut posséder plus de valeur qu'un autre. En discutant avec cette personne, vous trouverez rapidement qu'elle n'a aucune notion du meilleur et du pire, du plus élevé ou du plus bas. Tout lui est indifféremment égal et elle donnera la même importance à la parole de Dieu qu'aux opinions de vedettes du rock.

Ce qu'il lui est également difficile de saisir est l'idée de spécificité. Dans son esprit tout est réduit au même niveau. Il n'est pas inhabituel de rencontrer des gens qui, au cours d'une conversation, aborderont des sujets aussi variés que les courses dans les magasins, les impôts, l'inceste et la sexualité orale sans un seul cillement des yeux ou changement de ton dans la voix. Pas plus que la présence d'un enfant ou d'un adolescent n'aura d'effet sur ce qu'ils disent. En même temps que la capacité de distinguer un sujet d'un autre, ils ont perdu la capacité de faire le distinguo entre les conversations pour adultes et celles pour enfants.

Une psychothérapie de longue durée peut avoir parfois cet effet sur les gens. La télévision a cet effet sur la culture tout entière. Tout et n'importe quoi est considéré convenable et digne de présentation. Rien n'est coupé des pro-

grammes ou des débats publics parce que rien n'est supposé avoir une spécificité, un caractère spécial. Si quelqu'un se plaint de cet état de choses, on lui dira que de nos jours nous sommes plus honnêtes ou que toutes les façons de voir doivent être présentées. Mais, bien entendu, cela n'a rien à voir avec l'honnêteté, et beaucoup avec le profit. Le profit, cependant, n'est pas la seule explication. Les hommes ont toujours été cupides, mais la plupart des hommes de la plupart des époques ont compris que certaines choses faisaient partie d'une sphère de valeur différente. Cette génération-ci ne le comprend pas.

Vous ne pouvez trouver meilleur exemple de cette tourbure d'esprit que la tentative de « faire du dimanche un jour comme les autres. » C'est la phrase telle qu'elle est citée dans un projet de loi fréquemment débattu dans mon état. Mon état se trouve faire partie de ceux qui y résistent encore. Les dimanches sont déjà moins spéciaux et davantage comme les autres jours que ce n'était le cas il y a quelques années. Vous n'avez qu'à penser aux habits du dimanche, aux repas du dimanche, aux pique-niques du dimanche, aux visites du dimanche et autres rituels du dimanche. Lesquels qu'on les pratiquait il y a quelque temps pour constater le changement. Il y a toujours ceux qui veulent faire travailler le commerce le dimanche comme les autres jours et sans un sens du sacré, il y a peu d'arguments pour leur tenir tête. Cela se fera au nom de la commodité, bien sûr, d'un service public. Mais de mille façons subtiles, cette attitude s'infiltré en nous et nous affecte tous. Le dimanche devient semblable au samedi ou à n'importe quel autre jour férié. Sa qualité spéciale et son ton particulier commencent à disparaître. C'est parce que la qualité toute spéciale du dimanche ne réside pas dans le fait que c'est un jour férié, mais dans le fait que ce jour fait partie d'un cycle sacré.

Pour le constater, il vous faut seulement penser à ce



nombreuses personnes qui disposent de temps de loisir et n'arrivent pas à jouir de la vie. Une succession sans fin de journées libres sans rien qui puisse les démarquer ou leur donner une signification particulière peut devenir aussi vide de sens que l'esclavage de journées de travail sans fin. Mais la vision du sacré nous permet de voir que la répétition des journées n'est nullement une répétition mais un rythme : le rythme d'une marche. Cela signifie que nous nous dirigeons dans quelque direction et non que nous marquons le pas.

### **Le réductionnisme**

Ce sont les choses sacrées qui donnent du sens au reste de la vie, ainsi le pensait la croyance traditionnelle. La suppression de la vision du sacré n'a pas pour résultat de rendre la vie plus ensoleillée et plus rationnelle, mais de la rendre plus absurde. Souvenez-vous un instant de ce que nous avons dit plus haut au sujet de l'habitude réductionniste du psychologue qui consiste à dire « cela n'est rien d'autre que ceci ». Pensez au behaviorisme, qui nous dit que tout comportement, aussi louable qu'il puisse paraître, n'est rien d'autre qu'une suite de réactions conditionnées. Ou bien à la psychologie freudienne qui soutient que nous ne sommes rien d'autre qu'un système de pompes, de valves et de canaux psychiques. Ou encore à la psychologie physiologique qui dit que le comportement n'est rien d'autre que des impulsions électriques courant d'une synapse à l'autre.

Remarquez que dans tous les cas ce à quoi nous arrivons (le ceci), semble considérablement moindre que « ce » par quoi nous avons commencé (le cela). La pensée psychologique est réductionniste au sens plein du terme. Elle réduit, elle rapetisse. Il faut toujours que nous tirions violemment le rideau pour nous apercevoir que le magicien n'est qu'un

petit homme. Cette approche revient à dire qu'il n'y a rien derrière toutes choses, ou si peu. C'est exactement l'opposé de cette autre habitude de l'esprit qui s'élève vers le sacré, voyant dans le moindre l'image du plus grand et tendant à magnifier toutes choses.

Le point de vue ancien, comme je l'ai dit, est poétique. Mais cela ne signifie pas « à l'écart de la réalité ». On peut démontrer que la poésie est très proche de la réalité. Nous les modernes, admettons ouvertement que nous nous sommes détachés de la nature, de nous-mêmes, du travail de nos mains. Toutefois, si nous nous reportons à une période du passé où les gens étaient encore en contact avec ces réalités, nous constatons qu'ils s'exprimaient en fin de compte de façon poétique. L'Illiade et l'Odyssée, Beowulf sont des morceaux de poésie mis en chanson parce que la chanson et la poésie étaient considérées très proches du cœur des choses. La vieille expression anglaise : « il n'y a ni rime ni raison à cela » (en français on a « cela ne rime à rien ») suggère que la rime et la raison étaient autrefois considérées comme liées. Il y a quelque chose de raisonnable dans une rime : elle apporte une reconnaissance et une résolution, une anticipation et une récompense, une répétition régulière (tout cela semble répondre et correspondre à quelque réalité aussi bien en nous que dans le monde). Les meilleures histoires pour enfants, par exemple, ont un refrain qui attire l'attention, comme « gentils cochons, gentils cochons, laissez-moi entrer », et les enfants y répondent en demandant de l'entendre toujours et encore. Les adultes ont un besoin identique. Ainsi, une chanson au travail donnera une raison d'être et une rime à une tâche répétitive et ennuyeuse. En un mot, la rime semble être la réponse à quelque raison plus profonde dans l'univers.

Assurément, il y a quelque mystère ici. Cependant nous commettons une erreur en ramenant ce qui est mystérieux à quelque chose de dénué de signification. Au contraire,



c'est bien lorsque le mystère et la métaphore ont disparu que nous en arrivons bien souvent à la conviction que le monde n'a aucun sens. Le réductionnisme psychologique, qui est de par sa nature opposé au mystère, ôte non seulement la poésie de la vie mais laisse également celle-ci sans raison d'être. Tout en essayant de donner un sens à la vie, il balaie le sentiment que la vie possède quelque signification. Vous avez pu vous en rendre compte si vous avez essayé d'expliquer quelque phénomène naturel à un enfant en termes qui étaient trop naturalistes ; vous l'avez par là même conduit à perdre immédiatement tout intérêt : « Si c'est tout ce qu'il en est », semble-t-il dire, « alors n'en parlons plus. »

Un exemple de réductionnisme mal placé nous est fourni par les premiers livres de lecture utilisés dans les écoles. Ils sont généralement l'œuvre de comités, d'hommes et de femmes qui travaillent à partir non de quelque vision plus large mais de théories pédagogiques étroites (souvent de nature psychologique). Leur objet est de réduire le langage à ses composants les plus simples, mais le résultat en est souvent le manque d'intérêt et de puissance dans le passage proposé à la lecture. Un enfant qui lit, « Jean prend le gant. Jean prend le gant blanc. Jean sent le vent. Jean sent le grand vent », peut se faire pardonner le peu d'intérêt que la lecture éveille en lui. La critique la plus récente à l'encontre de ce réductionnisme émane du psychologue Bruno Bettelheim lui-même. Bettelheim a raison quand il dit que les aptitudes médiocres des enfants à la lecture viennent des textes dénués de sens qui leur sont proposés. « Jean prend le gant » possède une rime mais aucun rythme : il n'y a là en fin de compte rien de poétique. Cela ne peut être comparé à « gentils cochons, gentils cochons... » Je pense que la réaction ordinaire des enfants à l'égard de ces nouveaux livres (l'ennui) est la preuve qu'une fois ce type de rime et de poésie retirés, la raison également disparaît.

L'approche « cela n'est rien d'autre que ceci » a une autre conséquence. Quand ce climat de pensée domine, rien ne justifie plus la mise à part de quelque chose comme état spécial ; bien que, comme nous l'avons vu, cette mise à part est l'essence même du sacré. Lorsque vous avez démolie la hiérarchie et réduit toutes choses à leur plus petit dénominateur commun, il ne reste guère de place pour l'appréciation des choses sacrées. Or, si l'ordre sacré est le seul vrai, cette façon de penser nous met dans la confusion. Une fois encore, nos approches modernes en matière d'éducation scolaire nous en fournissent l'exemple. Il n'est un secret pour personne que les écoles communales sont des endroits où sévissent la violence et le vandalisme, abritant des élèves qui ne respectent ni maîtres, ni enseignement. Je pense qu'une des raisons en est que les écoles ont perdu leur statut de places spéciales, de lieux mis à part. Bien sûr, les écoles ne sont pas des endroits sacrés, mais il est juste de les placer au-dessus du domaine profane. Cette attitude a été le consensus jusque dans ces derniers temps et les expressions telles que « temple du savoir » nous le rappellent. « L'école, comme l'a dit récemment un éducateur, n'est pas le prolongement de la rue, de la salle de cinéma, du concert de rock, ou du terrain de jeux. »

Je trouve cette observation d'un intérêt particulier parce qu'elle vient d'un homme qui, quinze années plus tôt, avait participé aux premiers efforts destinés à assimiler l'école à la rue, efforts qui avaient eu pour résultat, comme il le disait maintenant, non d'élever les élèves mais d'abaisser l'école au niveau des choses qui l'entouraient. Les écoles, dit-il maintenant, doivent être des endroits particuliers avec des obligations spéciales telles que des codes d'habillement parce que « la façon dont on s'habille est l'indication d'une attitude par rapport à une situation. Et la façon de s'habiller qu'on attend de quelqu'un indique la sorte d'attitude qui devrait être adoptée. » De tels symboles, observe-t-il



reflètent non seulement des sentiments mais créent également ces mêmes sentiments, tout comme « s'agenouiller dans une église, par exemple, reflète un sentiment de révérence, mais engendre également la révérence. »(2)

Cet auteur, Neil Postman, a écrit récemment un ouvrage sur la disparition de l'enfance. Il dit, et je pense qu'il y a peu de raisons d'en douter, que les distinctions et les lignes de démarcation entre enfants et adultes ont dans une large mesure disparu. Nous avons l'habitude de parler avec volubilité de changement social, toutefois nous avons ici un changement de première grandeur. Presque d'un jour à l'autre, les enfants se mettent à parler et à se comporter d'une façon qu'on aurait considérée déplacée de la part d'adultes il n'y a pas très longtemps encore. Comportement sexuel adulte ? Oui, mais également cynisme adulte, crime adulte, dépression adulte, alcoolisme et suicide. Tout bien considéré, Postman blâme la télévision pour cette dégradation, mais il montre clairement que si la télévision produit ce résultat, c'est parce qu'elle détruit toute notion de mystère, de hiérarchie et de sacré.

## Le naturalisme

Ces choses, bien entendu, ne peuvent être préservées que là où existe une compréhension des rôles et des comportements qui leur sont liés. Cela nous amène donc à la troisième tournure d'esprit encouragée par la psychologie : l'accent mis sur la spontanéité, ou le naturalisme. Le mot *naturalisme* fait parfois référence à un système philosophique,

- 
2. Neil Postman, « Order in the Classroom », adapted from *Teaching as a Conserving Activity* (New York : Dell, 1979), in Fred Schultz, éd., *Annual Editions in Education 81/82* (Guilford, Conn : Dushkin, 1981), pp. 133, 134.

mais ici il indique un comportement fondé sur une impulsion ou sur un désir uniquement. Le naturalisme psychologique tend à condamner le processus de socialisation comme étant à l'origine de la plupart de nos maux. Cette insistance entraîne une méfiance à l'égard des rôles sociaux.

Je suis tout à fait conscient certes, que le jeu de rôle peut parfois mener à un manque de naturel. Cependant, à la lecture de certains ouvrages de psychologie populaire, vous pourriez penser que l'aboutissement du jeu de rôle n'est que malhonnêteté et tromperie. C'est une idée nouvelle totalement étrangère aux autres époques et aux autres cultures. Même chez les peuplades les plus primitives, cette idée n'était pas admise. Les hommes et les femmes des sociétés tribales ne cherchent pas à être « naturels » mais à bien jouer leur rôle. Un comportement d'accord avec sa position, qu'il soit de commandement ou de déférence ou encore d'égalité, est ce qui fait l'homme, pas sa nature.

En fait, les rôles sont indispensables. Nous n'avons qu'à imaginer ce que serait la vie sans eux pour le constater. Quel genre de société aurions-nous si les enseignants refusaient d'enseigner et si la police refusait de faire appliquer la loi ? Il y a des gens (et quelques psychologues éminents en font partie) qui accueilleraient avec joie un tel monde. Mais j'ai l'impression que la plupart d'entre nous y trouverions une source d'ennuis considérable. Nous sommes à juste titre inquiets lorsqu'il y a abus de l'autorité que confère un rôle, mais nous sommes tout autant choqués quand des rôles légitimes ne sont pas respectés. Par exemple, presque tout le monde sera très choqué de voir une famille dans laquelle les parents se laissent honteusement commander par un enfant impertinent. Même l'idée d'égalité dans la famille, l'idée, comme l'écrivit Lewis, que la mère n'est « qu'une simple concitoyenne » est déconcertante. Il me semble que toutes ces notions que nous avons au sujet des rôles et de l'autorité sont liées à l'idée de hiérarchie et partant, du sacré.



Il résulte qu'une sécularisation complète constitue un moyen de confondre les rôles le plus possible : le genre de confusion qui amène les enseignants et les parents à réduire leur rôle par rapport aux enfants à celui d'amis ou d'égaux. Dans ce contexte, même un code simple tel que respecter les aînés ou honorer ses parents sera difficile à faire comprendre. Le cadre qui donnait tout son sens au code a été perdu.

Allons plus loin maintenant. Je pense que si vous faites appel à votre propre expérience, vous découvrirez que les rôles sont non seulement nécessaires mais aussi libérateurs. Ils nous permettent d'accomplir des choses dont nous ne serions pas capables si nous devions ne compter que sur nos humeurs. Le rôle du policier ou du soldat, par exemple, l'aide à surmonter sa peur naturelle et le libère en lui permettant d'agir avec davantage de bravoure qu'il ne le ferait en tant que simple citoyen. Il est permis à celui qui conduit le défilé, en costume de parade, de marcher en se donnant de l'importance, de se bomber le torse, ce qu'il ne lui est pas permis de faire lorsqu'il se rend au bureau. Les rôles que l'on attend de nous lors de cérémonies ou de célébrations nous autorisent à être joyeux et gracieux même si notre humeur naturelle ne se prête pas à ces occasions.

Il est vrai, bien sûr, que de temps à autre nous échouons tous dans nos rôles. Etre à la hauteur n'est pas chose facile. Cependant la réponse à cette difficulté n'est pas d'essayer de nous en débarrasser. Les rôles ont été tout d'abord institués parce qu'ils étaient considérés comme le meilleur moyen de mettre la liberté à l'abri de la force arbitraire. Les gens se sont rendu compte suffisamment tôt où menait une soumission purement « naturelle » aux instincts. Veuillez noter que j'ai mis « naturelle » entre guillemets ; il me semble que le véritable naturel se reflète dans une volonté à accepter humblement notre place dans la hiérarchie sacrée.

C'est là, en tous cas, le point de vue chrétien. Dieu a créé nos natures et Il les a créées de façon telle qu'elles ne puissent atteindre leur plénitude qu'au moyen d'un parachèvement surnaturel. La différence entre la perspective moderne et celle que nous venons d'exposer et celle qu'il y a entre considérer la vie comme vide et la considérer comme un vide enchanté.

## Deux cités

Mais je suppose que c'est une tâche presque impossible que de vouloir dire à une société séculière que son seul espoir de félicité réside dans la chose même à laquelle elle est le plus opposée. J'ai essayé de montrer que notre propre caractère spécial dépend de notre relation avec le caractère spécial absolu de Dieu et qu'un monde vidé de sainteté est un monde vidé de toute signification. Il est cependant difficile d'en convaincre le citoyen de la cité séculière lorsqu'il voit tout ce qu'il voit autour de lui tend à le persuader qu'il n'y a aucun plan, aucun caractère spécial, rien qu'une triste répétition.

Vues du sol, c'est ainsi qu'apparaissent souvent les cités. Mais si vous avez déjà été dans un avion la nuit et que vous avez contemplé une agglomération importante, vu les cités et les villes reliées entre elles comme un gigantesque ensemble de bijoux, vous ne pouvez échapper à l'impression qu'il existe, après tout, un sens et un but derrière cela. Un monde extrêmement beau, en vérité.

Cette expérience, si nous l'avons déjà eue, devrait nous rappeler qu'il existe des façons très différentes de regarder les cités, comme aussi il existe des façons très différentes de regarder toutes choses. Maintenant déjà, d'après les récits des apôtres et des saints, nous faisons partie d'un vaste réseau de joyaux appelé la Cité de Dieu.



## *L'esprit américain*

J'espère que le chapitre précédent ne vous a pas laissé l'impression que la psychologie constitue la seule barrière qui nous sépare du sens sacré des choses. Il y a certains aspects de l'esprit américain qui vont également à l'encontre de ce sens du sacré.

En fait, une grande partie de la psychologie d'aujourd'hui tire son caractère de l'esprit américain. Imaginez un Européen rangé et très comme il faut débarquant sur les rives de l'Amérique et adoptant progressivement les habitudes plus relâchées et les attitudes désinvoltes qui y règnent. C'est un peu ce qui s'est produit avec la psychologie. Après s'être déplacée d'Europe en Amérique, elle a adopté un esprit d'autonomie et d'égalitarisme.

Le fait est que bien des attitudes que vous découvrez en psychologie ne sont que des attitudes américaines. Je me souviens d'un passage de la biographie du Dr Carl Rogers qui m'a frappé par son pur américanisme. Il est tiré d'une lettre de démission du poste de membre du conseil adressée à l'Université du Wisconsin : « Il existe en moi une grande dose d'esprit pionnier. Je me sens réellement proche de cet homme des frontières nouvelles et il me tarde à présent de prendre mon baluchon et laisser derrière le

campement. L'envie d'aller plus avant me démange !... L'idée d'espaces nouveaux inexplorés... est comme un vin qui coule dans mes veines... »(1)

Ce n'est pas vraiment différent de la chanson de Walt Whitman *Song of the Open Road* (Ballade de la Route Ouverte) » écrite environ cent ans auparavant, ou de l'attitude des premiers pionniers. Et quand on considère les idées avancées par Rogers, ne semble-t-il pas qu'il se soit de cet esprit de frontière pour l'appliquer au moi ? Vous découvrirez dans sa psychologie la même impatience à l'égard de la société et des usages établis que celle dont font preuve comme dans les westerns ces hommes de la montagne tout harnachés de cuir et allant toujours plus vers l'ouest. Toutes les fois que je lis le Dr Rogers ou quelque autre psychologue du même esprit, des images d'individus audacieux se frayant des chemins dans des régions inconnues du moi m'apparaissent : pionniers de la personnalité à la recherche de possibilités intérieures illimitées. Lisez Rogers et vous verrez ce que je veux dire. Cette promesse que la frontière est toujours ouverte est la promesse sous-jacente à une grande partie de la psychologie populaire qui explique de façon peu négligeable sa popularité.

### L'esprit américain

Ainsi, il n'y a rien dans la psychologie américaine contemporaine qui soit terriblement radical. Vous trouverez à travers toute l'histoire de l'Amérique les mêmes sentiments ; c'est pourquoi il ne devrait pas être surprenant de constater que l'esprit américain n'est pas toujours en ha-

---

1. Howard Kirschenbaum, *On Becoming Carl Rogers* (New York : Delacorte, 1979), p. 244.



monie avec l'esprit du sacré. Les notions de hiérarchie et soumission ne seront pas aisément admises par ceux qui ont lutté pour se libérer de la monarchie. Les premiers américains aimaient à répéter : « Nous n'avons pas de roi ici ! » ou « Ne me marchez pas sur les pieds » ou encore « Un homme en vaut un autre. »

Cette attitude demeure jusqu'à aujourd'hui. L'égalité reste le principal article de notre programme. Vous pouvez constater qu'il n'y a guère de place pour une idée telle que celle d'« une échelle de valeurs... présente de façon objective dans l'univers. »

Ces idées et ces attitudes sont à double tranchant. Elles nous ont été bénéfiques d'une centaine de manières différentes qui n'ont ici nullement besoin d'explication et cependant, en même temps, elles peuvent s'interposer entre nous et une appréciation du côté merveilleux de ces choses qui ne font pas partie du domaine des constitutions écrites et des isoloirs. Un homme trop profondément imprégné de l'esprit américain ou de l'esprit de la psychologie est semblable à un homme qui emporte une radio dans les bois. Il ne pourra percevoir les sons subtils des feuilles qui murmurent au-dessus de sa tête, ni le chant des ruisseaux qui coulent à ses pieds. Le son qu'il emporte avec lui couvre tous les autres. Il a ignoré la condition qui permet d'apprécier la singularité et la différence de la nature. La même remarque s'applique à l'homme qui véhicule avec lui des idées amplifiées sur l'égalité ; il ne possède pas l'esprit nécessaire à la compréhension du sacré et ainsi lorsque celui-ci se manifeste, il ne peut le remarquer.

## **L'américanisation du christianisme**

Mais poursuivons... et je pense que nous nous aventurons sur une pente glissante. Ou bien à l'intérieur d'un

fourré épineux. Toutefois, c'est là un développement logique de ce qui précède. Tout comme le christianisme est parfois très fortement influencé par la psychologie, il est également très affecté par l'esprit américain. Ce fut la thèse d'un livre devenu maintenant un classique publié dans les années cinquante sous le titre : *Protestants, Catholiques, Juifs*. L'auteur, Will Herberg, remarquait que les trois principales dénominations en Amérique, quelles que soient leurs différences les unes par rapport aux autres, ont toutes revêtu un caractère distinctement américain. Dans le processus d'adaptation à la « manière américaine », les chrétiens et les juifs ont également appris à y conformer leur foi. En d'autres termes, si vous étiez méthodiste ou catholique et que vous étiez encore juif et que vous constatiez une opposition ou un conflit entre votre foi religieuse et votre foi en la vision américaine, vous auriez tendance à minimiser ces éléments de votre croyance qui sont en désaccord avec elle et à accepter ceux qui sont en accord. Vous ne le feriez pas consciemment, mais il y aurait en vous une forte attirance dans cette direction. Après des décades et des décades d'assimilation, votre foi pourrait bien avoir pris un tour résolument démocratique. Elle aurait quelque chose de l'esprit d'indépendance américain et aussi quelque chose de cette foi optimiste américaine en la pensée positive et elle pourrait également bien avoir quelque chose de cet esprit américain d'entreprise.

### **Un équilibre nécessaire : forme et foi**

Il vous est facile, alors, d'imaginer comment un chrétien américain pourrait être attiré par les églises qui minimisent les formalités et les structures en faveur de la spontanéité et de l'égalité. Ce n'est pas simplement un phénomène protestant.



Vous trouverez des catholiques qui veulent célébrer la messe sans cérémonie autour d'une table de cuisine ou qui tiennent des réunions de prière charismatiques qui rivalisent avec n'importe quelle église pentecôtiste en matière de spontanéité non structurée. Naturellement, nous ne désirons pas considérer ces phénomènes en termes purement sociologiques et conclure que tout cela est dû à l'influence de l'esprit américain. Ce serait ne pas rendre à l'influence du Saint-Esprit l'hommage qui Lui revient. Ce dont je souhaite plutôt parler, c'est de l'équilibre qu'un chrétien se doit de maintenir.

L'une des tentations auxquelles toutes les églises chrétiennes sont constamment confrontées, c'est de sombrer dans un formalisme desséché et par conséquent, l'une des conditions qui régissent continuellement la vie chrétienne, c'est de prêter attention aux incitations de l'Esprit de Dieu, en nous rappelant toutefois que c'est le Dieu Tout-Puissant que nous adorons et en veillant donc à ne pas devenir trop désinvoltes dans notre façon de nous approcher de Lui. Il vous faut constamment résister aux tentations du conventionnel et cependant ne jamais un seul instant vous laisser aller à croire que Dieu est le genre de personne à la rencontre de laquelle vous pouvez marcher en arborant un air d'égalitarisme négligé. Chaque époque et chaque société présente des dangers qui lui sont propres et le formalisme ne semble pas constituer la menace imminente pour nous aujourd'hui. Le danger, tel qu'il me paraît, est que, si nous ne faisons pas attention, nous nous acheminons inexorablement vers un laisser-aller outrancier vis-à-vis de Dieu. Comme si nous étions assis avec Lui autour d'une table dans une demeure céleste, échangeant des histoires sur la vie sur terre. Pour tout dire, il est possible, même pour les chrétiens, de perdre l'idée du sacré.

Il ne nous faut pas croire que, parce que nous sommes chrétiens, nous possédons une immunité absolue contre ce

qui est la tendance aujourd'hui. Le fait est que les chrétiens sont souvent la proie des trois mêmes habitudes mentales qui font de la société psychologique dans son ensemble une société incapable d'apprécier le sacré qui émane de Dieu et de Sa création. Comment s'appliquent-elles aux chrétiens ?

### **Réductionnisme chrétien**

Considérons tout d'abord le réductionnisme. Dieu n'a pas créé un monde simple, ni ne nous a donné une religion simple. La doctrine de l'Incarnation est en tout point aussi subtile que la théorie des protons et des électrons, et bien plus encore. La plupart des chrétiens s'en rendent compte et essaient de conserver intacte la foi tout entière malgré toutes les difficultés, les mystères et les pièges d'achoppement, parce que ce qui nous a été donné, après tout, c'est la Parole sacrée de Dieu, parole qu'il nous faut transmettre intacte comme nous l'avons reçue. Néanmoins, il nous arrivera de rencontrer des chrétiens qui désirent réduire à quelques formules, comme si le pourquoi et le comment de la foi étaient aussi simples qu'une recette de chaussons aux pommes. Il y a des ministres de Dieu qui font du message de l'Evangile un message social, ou un évangile de la réussite, ou encore un évangile de la performance positive ou qui transforment Christ en un bon associé aux affaires.

Ici il y a un autre danger : trop insister sur le côté 'ami' de Christ. C'est vrai que Christ est notre frère et notre ami, mais c'est une vérité qui devrait nous remplir d'un sentiment de réserve et de retenue ; c'est pourquoi nous commettons une erreur quand nous pensons qu'Il n'est rien de plus. S'Il n'est qu'un ami, après tout, il n'est nullement en position de nous sauver. Bien sûr, il est bien plus 'convenable' de considérer Christ comme un ami. Vous connaissez



terez cependant, qu'une fois que quelqu'un a limité le rôle de Christ à cette seule réalité, il lui est aisé de perdre rapidement de vue la gloire transcendante de Christ. Il commence par adopter l'attitude que certaines personnes ont à l'égard des célébrités avec lesquelles elles pensent avoir des affinités. Nous connaissons tous des gens qui ont l'habitude de faire des déclarations telles que : « Le Seigneur m'a parlé et m'a dit de faire ceci » ou « Le Seigneur désire que je fasse cela. » D'ordinaire, la réaction est de se sentir quelque peu ennuyé devant de telles paroles. Qui, d'ailleurs, pensent-ils que Dieu est ? Comment en sont-ils arrivés à un pareil degré de familiarité avec Lui ? Pensent-ils pouvoir mettre Dieu dans leur poche ? Oui, certainement nous avons une relation personnelle avec Jésus. Mais que ce soit avec un minimum d'humilité, et non par la banalisation de cette idée en ramenant le mot 'personnelle' à ce que le monde entend par cela. Je pense qu'il est utile chaque fois que nous sommes tentés de ramener Dieu à un niveau de peu supérieur au nôtre, de nous rappeler la question qui fut posée à Job lorsqu'il prétendait discuter avec le Tout-Puissant : « Où étais-tu lorsque je posai les fondations du monde ? » Job, qui se rendit compte qu'il n'était pas là au moment indiqué par Dieu, garda sagement le silence après cela.

### **Le subjectivisme chrétien**

La deuxième habitude que nous avons considérée dans le dernier chapitre est le subjectivisme. Notre critique de la psychologie était dirigée contre l'habitude mentale qui dit : « Je peux croire tout ce que je veux ». En tant que chrétien, nous devrions faire attention à ne pas finir par adopter une attitude similaire qui dirait : « Personne à l'exception du Saint-Esprit me dit ce que je dois croire. » Il y a

des chrétiens qui sont plus soucieux de conserver leur autonomie personnelle que d'écouter le Saint-Esprit. Ou, d'autres termes, les chrétiens confondent parfois le Saint-Esprit avec l'esprit américain ; c'est-à-dire qu'ils pensent que la religion aussi est une question d'égalité, de démocratie et de cheminement à la recherche d'une nouvelle expérience toutes les fois que l'esprit en question les pousse à cela.

Expérience est réellement le mot clé ici. Pour certains chrétiens il possède davantage d'importance que l'Écriture. La raison est, je pense, que dans notre société l'expérience personnelle que l'on peut avoir échappe à toute critique à tout jugement. Si je dis que j'ai expérimenté la vérité, l'illumination, qui peut dire que ce n'est pas le cas ? Il semble quelque peu contraire à la démocratie de mettre en doute la validité des sentiments intérieurs d'autrui. Pourtant, lorsque que nous nous appuyons sur ce seul critère, nous courons le danger de faire de notre foi un phénomène purement subjectif. Vous pouvez, je l'espère, constater le parallélisme avec la pensée séculière : il y a des personnes qui ne jureraient que par les groupes de rencontre, la méditation ou les dialogues à cause de la forte expérience que ces choses leur ont procurée. Et bien entendu, il n'existe aucun moyen de leur faire entendre raison. Ils se contentent simplement de replier sur leur expérience. Ils savent qu'elle est réelle, c'est tout.

Cependant vous remarquerez également que chez de nombreux individus, cette attitude s'accompagne généralement d'une autre qui revendique une sorte d'autorité charismatique ayant le pouvoir de transcender les voies humaines. La progression du pèlerin, un pas après l'autre, n'est pas pour eux. S'il leur est possible de trouver un raccourci jusqu'à la montagne sainte ou d'avoir à la dérobee un avant-goût de la nourriture céleste, soyez certain qu'ils le feront en pensant que cela leur est dû.



Les personnes auxquelles je fais allusion croient qu'elles ont le droit de réaliser autant d'expériences qu'il leur est possible. Certaines en font le seul but de leur vie. Elles collectionnent les expériences comme d'autres collectionnent les objets anciens. Les chrétiens ne devraient pas être tant portés à cette tentation, mais cependant, elle existe. Nous devons répondre à cela en nous souvenant que les paroles de notre Seigneur furent : « Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements », et non « Si vous m'aimez, vous aurez de merveilleuses expériences intérieures ».

Néanmoins, si vous expérimentez de façon intense la présence de Dieu dans votre vie, je ne dis pas que ce soit autre chose que la présence de Dieu. Mais si vous en arrivez à fabriquer vous-même ces expériences ou à penser que la façon habituelle d'approcher Dieu ne vaut pas que vous y perdiez votre temps, alors c'est le moment de faire très attention. Si vous vous trouvez dans la situation où vous connaissez continuellement ce genre de piété extraordinaire ou ce type de phénomène religieux unique, vous avez besoin de vous poser certaines questions sur vous-même. L'espri expérimental est une très bonne chose dans bien des domaines, mais si nous voulons prendre part à la grande danse sacrée, il nous faudra accepter d'en apprendre les principaux pas avant de songer à improviser un pas seul.

Notre attitude ici se doit d'être orientée vers le long terme. Saint Paul reconnut que « Les souffrances du temps présent ne sont rien en comparaison de la gloire qui nous sera révélée. » Et je pense que l'on peut dire la même chose de nos sentiments présents de joie de vivre religieuse. Il nous est réservé quelque chose de plus grand encore. Toutefois, je considère que pour y avoir accès, il faut plutôt passer par la voie de la révérence et de l'adoration dans l'humilité et non par celle des efforts tendant à l'expérience émotionnelle.

## Les chrétiens et la spontanéité

Cela nous conduit à la troisième habitude mentale : méfiance des rôles et l'accent correspondant mis sur la spontanéité. Bien des psychologues, nous l'avons remarqué, déprécient le jeu de rôle, mais en cela ils sont imités par bien des chrétiens. Il a toujours existé un esprit non conformiste parmi certaines branches du christianisme. Cela se manifeste admirablement par un refus de se conformer aux valeurs de ce monde. Mais cela a également souvent signifié un refus de toutes formes ou de toutes formalités. La « forme » la plus répandue que cette attitude informe prend est la réunion de prière non structurée et la prière improvisée dans le culte. Vous rencontrerez même des chrétiens qui refusent d'employer le Notre Père parce qu'il est trop formel, et vous en trouverez beaucoup qui ne rendront jamais grâces deux fois de suite de la même façon à cause de la valeur élevée qu'ils attribuent à la spontanéité.

Parce que les émotions spontanées naissent sans raisonnement extérieure apparente, elles sont considérées comme des preuves de l'action de l'Esprit. Ceci est, sans aucun doute, souvent vrai. Toutefois, ce que j'aimerais souligner, c'est qu'il existe encore une coïncidence troublante entre les valeurs chrétiennes et les culturelles. Non qu'il ne soit pas possible de trouver en Europe des sectes chrétiennes qui pratiquent le non conformisme et les expressions de ferveur spontanée. Vous en trouverez à la fois avant et après la Réforme. En Amérique pourtant, ce type de christianisme s'est davantage répandu. Le dictionnaire donne, entre autres, pour la définition de la spontanéité : « caractère de ce qui est exprimé librement et sans calcul dans la manière ou le comportement » : ce qui est presque une définition du caractère américain. Cela correspond à l'image que les Américains ont d'eux-mêmes : « des gens simples tout bonnement ». Bien sûr, cette attitude convient bien à une co-



versation d'arrière-cour entre voisins ou même à une réunion municipale en Nouvelle Angleterre : « Nous n'avons pas de roi ici après tout ». Mais il ne faut pas que nous laissions cette attitude entacher notre vision tout entière, parce que nous *avons* un Roi dans le ciel et nous devons nous demander si cette attitude est la bonne pour L'approcher.

### **Spontanéité et caractère spécial**

Encore une fois, comme vous le voyez, je reviens sur le sujet du sacré et plus précisément sur le fait que les habitudes mentales égalitaires et informelles peuvent être subversives pour le sens du sacré. Je désire observer ici deux points.

Le premier réside dans le danger de perdre l'idée que le sacré est quelque chose de spécial et mis à part. Les catholiques et certains protestants sont souvent critiqués pour leur emploi d'habits spéciaux, de cierges et de gestes élaborés. Mais de quelle autre façon pourrions-nous indiquer le caractère spécial de la présence de Dieu ? Il est vrai que Dieu peut se passer de ces supports à la dévotion. Mais nous, le pouvons-nous ? L'un des buts de la cérémonie est de nous rappeler que nous sommes en présence de mystères extraordinaires. La vie de l'église n'est pas la vie quotidienne : elle ne se passe pas au niveau de nos transactions habituelles. Elle fait partie de l'univers du sacré et non de celui du profane. N'est-il pas juste, alors, de le distinguer de ce dernier ? Un prêtre ou un pasteur devrait-il porter, alors, une tenue décontractée dans l'église ? Si oui, désirez-vous le voir porter des bermudas ? Sinon, pourquoi ? N'est-ce pas là une question de solennité et de caractère spécial de l'appel qu'il a reçu, et qui exige une certaine forme ?

Je ne souhaite pas ici entrer dans le débat théologique relatif au sacerdoce universel des croyants. Je veux simplement attirer l'attention sur les dangers qu'il y a à supposer que l'adoration de Dieu ne diffère pas de toute autre activité. Parce que, si tel est le cas, pourquoi faire tant d'histoires ?

Le second point est lié au premier. Nous le savons, l'adoration est proche spontanée de l'adoration n'est souvent que de l'émotionnel, et parfois tient du spectacle émotionnel. C'est assurément le contraire absolu de l'espèce de formalisme habituel que vous rencontrez dans certaines églises. Toutefois, cela n'est-il pas, à sa manière, une forme d'autisme ou d'absorbement ? Au lieu de nous oublier dans l'observation du rituel, ne courons-nous pas le risque, dans certains cas, de nous placer nous-mêmes au cœur de l'attention ?

Il est malheureux que certaines personnes considèrent le culte d'adoration essentiellement comme le moyen de véhiculer leurs expressions personnelles et de manifester leur individualité : la sorte de chose que l'on pourrait être tenté de critiquer si nous les trouvions dans une rencontre de groupe séculière. Si nous avons tendance à défendre cette attitude en tant qu'adoration plus authentique, nous devrions nous rappeler que « l'authenticité » est également un slogan de la philosophie de la rencontre. Il nous faut considérer ici ce que signifie réellement 'authentique'. Une personne est-elle plus authentique quand elle est sous le choc d'une émotion soudaine ? Quand elle est ivre et s'exprime librement et abondamment ? Lorsque nous pensons à nos attributs essentiels d'un ami ou d'un parent, nous pensons à ses réponses habituelles, sûres, profondes et non à ses facettes superficielles de sa personnalité qui sont sujettes aux larmes soudaines ou à la volubilité spontanée. Par conséquent, Dieu est plus intéressé par le caractère profond qu'une personne apporte à l'adoration qu'à son état émotionnel du moment. Ne devrions-nous pas, par conséquent, nous efforcer d'arriver à une forme d'adoration qui s



également fidèle et sûre et non sujette à des sautes d'humeur de la part de l'individu ? C'est ce que Christ a fait pour nous, et non ce que nous faisons pour Lui, qui doit occuper la place centrale.

Parfois des réunions de prière ou la liturgie sacrée auront un puissant effet émotionnel, mais si cela devient pour nous le point principal, nous aurons manqué l'essentiel. Le sacré doit avoir un caractère objectif et spécial, qui soit indépendant de notre pouvoir de stimulation propre ou de la capacité créative du pasteur. Nous ne sommes pas encore au ciel et nous n'avons pas encore la vision de la face de Dieu devant nous comme l'ont les anges. Nous avons toujours besoin de toute l'aide disponible pour L'adorer. Il en est ainsi pour toutes les activités humaines les plus importantes. Il est insensé d'essayer de les mener à bien avec nos seules ressources émotionnelles. Nous nous appuyons sur les usages et sur le cérémonial pour plus de prudence quand il s'agit de mariages, de funérailles, et autres événements importants, non parce que nous sommes froidement formalistes mais parce que nous ne sommes que des humains face à de grands mystères.

### **Chariots de l'Ouest et adoration**

Si tout cela semble trop élevé (ou trop 'high church'), pensez à cette cérémonie aussi pratique qu'est le chant d'assemblée. Nous y trouvons la démonstration que, bien que nous soyons absorbés dans le rituel (en effet, il ne s'agit pas d'une affaire individuelle), nous sommes toutefois emportés par l'émotion. Tout en nous soumettant à la forme (les paroles, la mélodie), il nous est possible d'éprouver un sentiment intense que nous ne connaîtrions probablement pas autrement. De plus, notre adoration en est décuplée. La spontanéité — qui dans le cas présent signi-

fierait que chacun entonnât un cantique de son choix se mît à fredonner un des airs favoris du dernier hit-parade — gâcherait tout. Ce serait la manière démocratique d'adorer mais ce serait également folie que de conduire ainsi le culte d'adoration.

Le ciel est l'endroit où s'exerce la vraie liberté, mais ce n'est pas une démocratie. En faire à son gré n'est pas la vertu principale qui y est pratiquée. Et bien que l'esprit américain ne soit pas toujours mauvais, ce n'est pas celui qui domine à cet endroit-là.

Nous tous qui avons grandi en Amérique, nous avons été habitués depuis notre naissance à voir les chariots fendant vers l'Ouest, à entendre le sifflement strident de trains prêts au départ et le chant des cow-boys suivant leur étrange vagabonde. Simultanément, nous avons la notion que l'homme n'est pas sincère tant qu'il ne crie pas ou ne sonne pas. Peu parmi nous se sont soustraits entièrement à l'effet que cela produit. Cette idée de spontanéité faisant de toute frontière flotte toujours à l'arrière de nos esprits et est tout à fait susceptible de se faire passer pour du christianisme. Veiller à ce que cela ne soit pas le cas fait partie de notre travail de chrétien.



## *Tentations séculières*

L'argument mis aujourd'hui en avant est que les chrétiens doivent faire attention de ne pas confondre leur foi avec les idées psychologiques et culturelles. Considérons les conséquences pour le christianisme lorsqu'une telle confusion est tolérée. Mais tout d'abord, il me faut défaire un malentendu possible.

J'ai critiqué l'attitude pionnière dans le christianisme, et cependant quelques chapitres auparavant j'avais présenté les chrétiens comme des voyageurs qui doivent être prêts à prendre leur baluchon. Vous désirez probablement me demander « Quelle différence y a-t-il ? » La différence réside dans les deux points de vue mêmes. Ou bien nous sommes semblables à ces hommes des frontières et Dieu, notre président débonnaire, nous donne carte blanche pour explorer et ouvrir de nouvelles voies dans le désert religieux, ou bien nous sommes comme ces pèlerins de Bunyan en voyage avec Dieu comme guide et destination. La différence est que, dans le premier cas il se peut que nous soyons en train de nous éloigner de Dieu. Cette attitude ne mène pas à la révérence. Et tandis que nous pourrions parler plutôt fièrement de l'esprit irrespectueux américain, nous devrions nous rappeler qu'un esprit chrétien irrespectueux est une contradiction en soi.

## La sécularisation des chrétiens

La négligence du sacré, que ce soit par le biais de la psychologie ou de trop d'esprit américain, a pour conséquence pratique de rendre le christianisme de plus en plus conforme au monde séculier qui l'entoure. Cela semble-il étrange ? Nous avons l'habitude d'entendre les chrétiens condamner le sécularisme en termes non équivoques : devraient-ils donc pas être bien armés contre lui ? La réponse est oui, si par sécularisme vous entendez seulement les décisions des tribunaux opposées aux pratiques religieuses ou encore la télévision lorsqu'elle encourage certaines valeurs douteuses. Mais le sécularisme est plus que cela. En principe, cela signifie juger selon des critères séculiers ou dictés par le monde, plutôt que selon des critères sacrés. Si l'on applique cette définition, force nous est de constater que souvent l'esprit chrétien n'est guère différent de l'esprit séculier.

Le problème peut être illustré, d'une part, par la présentation que font certains évangélistes du christianisme : il est la clé du succès ici-bas et de la santé physique. Il n'y a rien de mal à souhaiter le succès ou la santé, mais ces choses devraient être perçues comme des critères principalement séculiers. D'autre part, ce problème ne se pose pas uniquement aux chrétiens d'orientation conservatrice. Le libéral, dont le souci se porte essentiellement sur la justice sociale ou sur la libération du tiers-monde, mesure également selon les critères de ce monde, et ce sont presque les mêmes critères : les progrès technique et social. Aussi bien la droite que la gauche ont tendance à promettre au chrétien de bon aloi une récompense sous forme d'une réalisation terrestre de sa personne.

En outre, il est à noter que toutes les deux sont généralement possédées par une impatience typiquement améri-



caine d'arriver à des résultats, et surtout à des résultats spectaculaires et globaux.

Il est une pratique moins sérieuse que celle qui consiste à utiliser les critères de ce monde, mais toutefois aussi dangereuse, c'est celle qui emploie les méthodes de ce monde pour arriver à des fins sacrées. Il existe, par exemple, une ressemblance troublante entre les méthodes employées par certains évangélistes de radio-télévision et celles employées au cours d'émissions de jeux ou d'émissions culturelles. Il y a le numéro en P.V.C. à appeler, les cassettes spéciales que vous devez vous faire envoyer urgemment, les avals et recommandations d'hommes d'affaires et d'athlètes, les chanteurs style Las Vegas dont la prestation ne se distingue de celle des chanteurs séculiers que par les paroles de leurs chants. On dira, bien sûr, que ces choses sont nécessaires... « Il nous faut être plus performants », ou bien, « Nous devons atteindre les jeunes. » Et le plus convaincant de tous... « Ce sont des tactiques qui marchent. »

Il vous semblera peut-être que je pose le problème en termes trop fermes. On peut objecter qu'il n'y a rien de vraiment mauvais à utiliser des guitares, des émissions culturelles ou des chanteurs de Las Vegas. Tout cela est devenu le lot ordinaire de notre vie quotidienne. Mais là est justement la question. Parce que tout cela fait partie de la vie ordinaire (ou du divertissement ordinaire), nous voulons en user avec parcimonie, si tant est. Un peu trop de cette approche et bien vite nous perdons de vue cette chose sainte et élevée qu'est la foi chrétienne.

### **Du déjà vu ou quelque chose de différent ?**

Et voici ce qu'il faut considérer. Les gens se tournent vers la foi chrétienne tout d'abord parce qu'ils cherchent quelque chose de plus que ce que le monde séculier a à

offrir ; ce n'est pas leur rendre service que de leur donner en retour encore de ce qu'ils ont déjà vu.

Pour ce qui est de l'argument qui vise à utiliser ce qui est performant afin d'atteindre les jeunes, il a déjà constaté que cette approche se solde par un échec colossal. Lorsque des éducateurs protestants et catholiques libéraux se sont essayés au jeu de la performance, ils ne sont arrivés finalement qu'à accélérer le départ des jeunes de leurs églises. Les éditeurs d'un manuel catholique trouvent performant d'utiliser trois pages de conseils du livre de Carl Rogers *On Becoming Partners* (Devenir Partenaire) et de les insérer dans le chapitre sur le mariage. Il est performant également, je suppose, de présenter un épisode d'un feuilleton de télévision populaire dans une émission religieuse. Tout comme il est performant d'ajouter des questions questionnaires concernant telle ou telle personnalité dans les livres chrétiens ou encore de conduire des discussions de groupe d'école du dimanche sur les modèles des groupes de rencontre ou des « clarification des valeurs », d'enseigner les « aptitudes pour la prise de décisions ». Tout ceci est à la mode et moderne, mais quel rapport y a-t-il avec le christianisme, qui est éternel ? Par ailleurs, le ton adopté est erroné : il est bien trop familier et semblable à celui du monde, trop désinvolte et irrévérencieux. Ce n'est pas un ton qui sied au sacré.

Et en fin de compte, cela ne marche pas. Selon toutes les indications, ces tentatives de modernisation ne servent qu'à affaiblir la foi des paroissiens et non à attirer de nouveaux membres. Quand vous en arrivez à dire au monde ce qu'il sait déjà, il perd toute envie d'écouter.

## Los Angeles et Loudun

L'exemple classique de ce désir peu judicieux de per-



mance eut lieu en 1967 à Los Angeles, où un important organisme éducatif catholique dirigé par des religieuses invita Carl Rogers et ses collègues du Western Behavioral Science Institute (Institut des Sciences du Comportement) à venir expérimenter au sein de son système « l'innovation pédagogique ». Il s'ensuivit un programme intensif de groupes de rencontre qui dura plus de deux ans. Cela démarra comme l'un de ces efforts empreints de bonnes intentions dont nous avons parlé dans un chapitre précédent, mais l'effet obtenu n'aurait pas été différent si, à la place, on avait invité le diable au couvent de Loudun. Au commencement du projet il y avait six cents religieuses et cinquante neuf écoles : une université, huit lycées et cinquante écoles primaires. Une année après la fin du projet, selon William Coulson, l'un de ses responsables, « il y avait deux écoles et plus de religieuses. »<sup>(1)</sup> Les religieuses avaient rompu toute attache avec l'église catholique et s'étaient constituées en ordre séculier. A partir de là, beaucoup d'entre elles s'éloignèrent totalement de la vie religieuse.<sup>(2)</sup>

Bien que les événements conduisant à cette sécession aient été influencés par plusieurs facteurs, entre autres la nature conservatrice de l'archidiocèse de Los Angeles et la vague croissante de féminisme au sein de quelques ordres catholiques, il y a peu de doute que l'influence de Carl Rogers fut un élément décisif, sinon l'élément décisif. Coulson, qui semble avoir des sentiments mitigés à l'égard du résultat, en attribue le mérite (ou la responsabilité) au groupe de Rogers. « Nous avons fait une partie du travail », fit-il remarquer. Après avoir lu les quelques transcriptions des sessions de rencontre, mon impression personnelle est que

- 
1. William R. Coulson, *Groups, Gimmicks, and Instant Gurus* (New York : Harper and Row, 1972), p. 99.
  2. Trois années plus tard, la communauté ne comptait plus que 280 membres.

Rogers avait accompli quelque chose tenant de la conversion. Nombreuses furent les religieuses qui confessèrent s'être jamais senties aussi vivantes spirituellement. Puisque j'ai été plus ou moins converti à la foi de la psychologie humaniste par la simple lecture des écrits de Carl Rogers, il m'est facile d'imaginer l'impact que doivent avoir eu des années de contact personnel avec lui.

### **Moïse et le moi-isme**

Je n'aurais pas été tenté de mentionner cet incident si l'église catholique n'était pas en train de prendre les mesures nécessaires pour réparer le dommage occasionné par la sécularisation de ces vingt dernières années. Tout comme je ne l'aurais pas fait si je n'avais pas pensé que cela était applicable à l'église en général. Peut-être les lecteurs évangéliques penseront-ils que cette histoire ne les concerne nullement. Si tel est le cas, ils devraient reconsidérer la question, car ce sont ces mêmes sortes d'expérimentation théologique et psychologique auxquelles bien des catholiques ont succombé il y a dix ou quinze ans, qui aujourd'hui tentent l'église évangélique. L'autre jour, j'ai pris sur le rayonnage d'une librairie chrétienne une brochure faisant partie d'une série d'études bibliques pour les jeunes d'appartenance évangélique. Dans le premier chapitre, on trouve la question suivante : « Pensez-vous que Moïse avait une bonne ou une mauvaise image de lui-même ? » Plusieurs autres questions suivent, relatives à l'image personnelle de Moïse et à ce que le lecteur a de lui-même.

Le garçon ou la fille qui lit ceci n'en perdra pas la foi. Mais il ou elle en retirera l'impression que la vie de Moïse était essentiellement un apprentissage de l'estime de soi-même. (Dans un texte catholique pour étudiants, la conversion



Saint Paul semble avoir lieu dans le seul but de lui donner l'estime et la connaissance de soi).

Un peu plus loin dans ce manuel, après les échelles de valeurs personnelles et l'exercice « marche et confiance », il est demandé à l'étudiant de donner son point de vue sur un certain nombre de questions doctrinales. Parmi elles, il y a : « Je crois que Jésus est mort et ressuscité » opposée à « Je ne crois pas que Jésus soit ressuscité après sa mort. » L'étudiant indique ce qu'il croit en cochant la case appropriée. Un autre choix proposé à l'étudiant est le suivant : « Je crois que Jésus est le Fils de Dieu » ou « Je crois que Jésus était un homme droit qui mena une vie droite. »

Que pouvons-nous dire de tout cela ? Les auteurs sont sans aucun doute des chrétiens engagés. Mais en même temps, ils essaient à fond de verser dans le domaine psychologique. Le résultat est un message double : la présentation d'un thème chrétien accompagné par une technique ou un thème psychologique qui ne sert qu'à l'ébranler. L'idée de présenter les doctrines de la foi sous forme de choix montre clairement l'influence de la psychologie humaniste. Puisque les psychologues humanistes croient que la vérité est une construction de l'esprit personnelle, ils sont obligés d'utiliser ce type de technique de façon renouvelée. Ils n'ont pas d'autre alternative que d'encourager les étudiants à choisir leurs propres valeurs ou vérités. Toutefois ce n'est pas la position chrétienne à l'égard de la vérité. Ces techniques, lorsqu'elles sont utilisées dans l'éducation chrétienne, amènent subtilement les jeunes à croire que la foi est une question d'opinion personnelle.

Les auteurs, malheureusement, ne sont pas conscients de l'incompatibilité des deux approches. Ils ont essentiellement en vue le moyen qui leur permettra d'atteindre les étudiants. Cependant, le message véritable qui atteint les étudiants, n'est de loin pas celui qu'ils croient.

A un niveau plus profond, l'effet cumulatif de ce man et des autres de ce genre est d'effacer tout surnaturel l'esprit de l'étudiant. J'ai traité récemment de ce sujet dans un autre contexte, et ce que j'ai dit semble convenir ici : « Les références constantes aux 'ruptures de communion', 'prises de risque', 'engagement personnel', 'la prise de décision', 'personnalité', 'relations interpersonnelles', 'prises de contact', 'la révélation de soi', 'la prise de conscience', et 'affirmation propre', donnent à penser que tous les grands mystères de la foi peuvent être englobés dans des catégories séculières psychologiques. En fait, selon cette conception, il est peu vraisemblable qu'il existe de profonds mystères, qu'il puisse y avoir des éléments de la foi si redoutables de majesté et si impénétrables, qu'ils se trouvent hors de portée des sciences sociales. »

Toutefois il est bon de noter que, quel que soit le succès qu'aient eu les sciences sociales dans leur tentative d'explorer la vraie nature de la foi, il est moins à attribuer à la force de leurs arguments qu'à leur attrait émotionnel. Les incursions de la psychologie dans la vie chrétienne sont principalement dues à sa capacité d'offrir des expériences émotionnelles suffisamment proches de l'expérience de la foi pour qu'on puisse les confondre avec cette dernière. Parce que les chrétiens charismatiques et évangéliques insistent tant sur l'expérience de la foi, ils sont particulièrement vulnérables à ces imitations. Cette partie du monde que les chrétiens trouvent extrêmement attrayante paraîtra souvent semblable au christianisme lui-même ; il y sera beaucoup question de fraternité, d'amour et de l'esprit. Cela semblera juste. Cela sonnera juste. Mais il est prudent de rappeler face à de telles tentations que le sacré peut être noyé dans un fleuve de sentiments chaleureux aussi sûrement qu'il peut être asséché par le soleil d'un désert séculier.



Lorsque nous ramenons l'importance de notre foi aux simples sentiments qu'elle produit en nous, nous nous en tenons exactement au critère séculier/psychologique. Ce n'est certes pas le niveau auquel aspirent les chrétiens, car, entre autres choses, il ne tient pas compte de la « sombre nuit de l'âme », ces périodes de tristesse et de sécheresse de la foi qui surviennent chez tant de chrétiens (on est tenté de dire, aux meilleurs chrétiens) et qui durent des mois et parfois des années. Les saints et les mystiques témoignent que c'est là une expérience commune pour eux, et pourtant, suivant le test du contentement de soi, c'est une aberration. Une personne réfléchie sera forcée, je pense, de rejeter ce test, parce qu'en acceptant ce genre de critère, elle rejettera non seulement l'expérience de vrais chrétiens à travers les siècles mais également celle de Christ abandonné de Son Père alors qu'Il était cloué sur la croix. Nous ne sommes pas supposés ne croire en Dieu que tant que nous ressentons Sa présence. En vérité, le véritable test de notre foi a lieu lorsque nous sommes dans l'impossibilité de la ressentir. George MacDonald, que C.S. Lewis considérait comme son père spirituel, écrit à cet égard : « Est parfait dans la foi celui qui peut venir à Dieu dans un dénuement total de sentiments et de désirs, sans la moindre ardeur et aspiration, pliant sous le poids des pensées viles, des échecs, des abandons, des oublis malencontreux, et Lui dire : « Tu es mon refuge ».

Il est clair pour moi que même les meilleurs chrétiens feront ces expériences, tout comme même les meilleurs mariages les connaissent. Il y a d'autres choses — le devoir, le dévouement, la fidélité et la persévérance — qui peuvent nous aider à surmonter cette absence d'émotion. L'amour doit mûrir. Il ne peut s'appuyer sur les seuls sen-

timents, et bien souvent ces périodes de sécheresse seront celles qui le porteront à un niveau plus élevé et solide.

Dieu nous approche d'abord comme le ferait un prédateur. L'effet initial sur nous peut être apparenté à un capot ou à un amour naissant. C'est le départ pour l'émotion avec ses hauts et ses bas. Mais peut-être avons-nous tendance à nous attendre au grand frisson à chaque détour, tout comme nous aurions tort d'attendre d'un mariage durable qu'il se nourrisse des sentiments romantiques du couple de la première rencontre.



## *Réponses à la souffrance*

Le sujet de ce chapitre est la douleur. Si vous êtes comme moi, votre souhait est de l'éviter. Mais que faites-vous lorsqu'elle se présente quand même ? Comment expliquez-vous les morts qui assombrissent notre vie malgré nos efforts les plus vigoureux pour nous en éloigner ?

Je ne vais certainement pas soutenir que nous devrions rechercher la douleur. Je conçois fort bien que nous voulions tous nous y soustraire et non la solliciter. Je ne vais pas non plus soutenir que les approches psychologiques ne soulagent nullement la douleur. Elles y arrivent parfois. Toutefois, le véritable test pour une théorie ou un genre de vie, ce n'est pas tant leur capacité de soulager la douleur que ce qu'ils disent quant à celle qu'ils ne peuvent soulager. Et c'est là où, je crois, la psychologie nous abandonne tandis que le christianisme nous vient en aide, car en psychologie la souffrance n'a pas de signification, alors que dans le christianisme elle en a une grande.

Or, lorsque vous retirez à quelqu'un tout sentiment qu'il existe une signification à sa souffrance, vous ne faites que fermer les yeux sur la douleur. Une souffrance muette, sans signification, est plus difficile à endurer qu'une souffrance qui semble avoir une raison. Les blessures qui sont le résultat

de l'inattention sont plus irritantes que celles reçues d'une tentative de sauvetage réussie. Rappelez-vous simplement ce que vous avez ressenti la dernière fois que vous êtes frappé par inadvertance le pouce avec un marteau et comparez cela avec ce que vous ressentiriez d'une même blessure occasionnée en forçant une porte pour libérer un enfant d'un immeuble en flammes. Dans le premier cas, vous serez porté à maudire votre sort, et si vous êtes confronté à moi, votre esprit sera rempli de pensées sombres et amères sur l'absurde stupidité de la vie. Dans le second cas, vous serez enclin à ignorer la douleur d'un haussement d'épaules. Vos paroles seront alors : « Ce n'est rien vraiment, ou quelque chose de ce genre, parce que vous regardez votre douleur comme le résultat nécessaire d'une bonne action.

Tout considéré, la psychologie est contrainte d'adopter la première attitude à l'égard de la douleur. Quelle que soit la délicatesse avec laquelle elle aborde votre cas, il y a toujours l'implication que non seulement votre douleur est tout à fait regrettable mais également complètement inutile : cela ne vous fait à vous ou à qui que ce soit aucun bien. De plus, vous serez encouragé à croire que la souffrance est une erreur qui peut être évitée par une façon de vivre rationnelle. « Quel dommage que vous vous soyez blessé au pouce », disent en effet les psychologues. « Quelle imprudence de votre part ou de la part de vos parents qui ne vous ont pas appris à vous servir d'un marteau ! Mais lorsque vous serez pleinement conscient et capable de responsabilisation personnelle, vous trouverez que ce genre de choses ne se produira plus. Voyons si nous ne pouvons pas organiser votre vie de façon à éviter ces erreurs. »

Bien entendu, cela signifie que votre souffrance personnelle a été inutile. La seule bonne chose qu'elle ait faite, pour être pour le psychologue, aura été de vous conduire à son cabinet.



## La souffrance est-elle gâchée ?

Le christianisme, d'autre part, dit que la souffrance peut être rédemptrice. Non pas toute souffrance, mais celle qui est liée à la souffrance de Christ. Cela ne signifie pas que l'église demande que vous fassiez de façon formelle une déclaration d'intention toutes les fois que vous êtes dans la douleur. Le moindre vouloir ou espoir que quelque bien puisse ressortir de votre misère est tout ce dont Dieu a besoin. Le résultat est une attitude à l'égard de la douleur qui est totalement différente de l'attitude psychologique. Si vous pensez que votre douleur est sans signification — du même ordre que le pouce blessé par inadvertance — le christianisme répond : « Ne sois pas aussi catégorique. Demande-toi si tu n'as pas quelque mission de secours ».

Néanmoins certains chrétiens ont une vision de la chose moins radicale et disent que la seule raison de nos infortunes est de nous amener à aller à l'église ou à lire la Bible : en d'autres termes, de nous ramener à la raison. Cependant, cette opinion présente une difficulté, car même après que les chrétiens ont été ramenés à la raison, il leur arrive de connaître encore la douleur ; et quelle en est l'utilité si la douleur a déjà accompli son dessein ? A moins que vous n'acceptiez de dire que Dieu est prodigue de la souffrance humaine, je crois qu'il vous faut admettre la possibilité qu'une tâche très élevée accompagne notre souffrance. Il est difficile d'imaginer que Dieu qui a tant souffert en tant qu'homme n'a pas d'autre utilité de la souffrance humaine que de se servir d'elle comme d'un correctif ou un aiguillage pour ainsi dire, dans le seul but de nous amener dans Son cabinet.

Il existe un désaccord dans les milieux théologiques à ce sujet, auquel je ne me sens guère en mesure de m'attaquer, mais il me semble que tous les meilleurs penseurs chrétiens ont toujours suggéré que tandis que l'action rédemptrice

de Christ sur la croix était suffisante pour tous, Dieu nous permet dans une certaine mesure de participer à cet acte de rédemption par notre propre souffrance. Cela constitue un bien sûr, un mystère de la foi et non une chose transparente. Mais cela est sûrement la signification du commandement de Christ de prendre notre croix et de Le suivre. Quant aux paroles du Christ : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis », quelle signification cela peut-il avoir pour nous sinon que de surpasser en quelque sorte que nous devons nous joindre à l'œuvre ? Les occasions de donner réellement sa vie pour autrui ne sont pas nombreuses : notre Seigneur entendait vraisemblablement aussi par là le sacrifice quotidien de nous-même au bénéfice du bien d'autrui. Et vraisemblablement Il n'entendait aucunement par là qu'il nous faille donner notre vie uniquement afin que d'autres pussent obtenir un succès matériel ou encore une bonne santé mentale. Toutefois certainement, Ses amis ne se trouvèrent pas mieux matériellement après Sa mort. En fait, leurs souffrances avaient alors à peine commencé.

Ainsi il semble que nos souffrances peuvent en quelque sorte, par Christ, travailler non seulement à notre bien-être rituel mais également à celui des autres. Charles Williams a appelé ceci « la doctrine de la substitution » : c'est-à-dire que je donne ma vie pour la vôtre, portant le fardeau l'un de l'autre, moi-même portant ce fardeau sans le savoir ou le soupçonner à peine. Les chrétiens croient qu'ils appartiennent à un corps mystique dont chaque partie travaille au bien des autres. Mais puisque c'est un corps mystique, nous ne devrions pas espérer en voir tous les ligaments et les tissus qui se réunissent.

Voilà la réponse chrétienne à la souffrance. Voulez-vous être utile dans ce monde ? Enfin, peut-être l'êtes-vous déjà. Peut-être, à un moment de votre jeunesse, avec naïveté et ardeur, avez-vous demandé à Dieu de vous utiliser pour



quelque bonne raison. Peut-être Dieu vous a-t-Il pris au mot, bien que Sa façon de vous utiliser ne soit pas du tout ce que vous Lui aviez demandé. Il y a peut-être en ce moment quelqu'un que vous souhaiteriez ardemment aider : probablement un ami ou un parent enfermé dans quelque situation horrible ou encore prisonnier de sa misérable haine ou petitesse. Peut-être avez-vous essayé de leur tendre une main secourable et avez-vous échoué misérablement. Mais qu'est-ce qui vous a fait penser que ce serait si facile ? Ce n'est probablement pas la manière dont cela marche. Peut-être les déceptions que vous supportez et les coups au cœur que vous endurez, bien qu'ils semblent sans rapport avec la situation, vous aident-ils à accomplir le travail que vos efforts seuls ne parviendraient pas à faire. Tout semble échapper à la raison humaine, bien entendu, mais c'est ce à quoi vous devez vous attendre de la part d'un Dieu qui devient homme et offre Sa vie sur une croix. « Le Fils de Dieu a souffert jusqu'à la mort », écrit Georges MacDonald, « non pas afin que les hommes n'aient plus à souffrir, mais afin que leurs souffrances soient semblables au Siennes. » Il faut la foi pour croire quelque chose comme cela, mais sans une telle croyance, la souffrance n'a aucun signification.

### Nés trop tôt

Il faut dire ici autre chose. Le christianisme est souvent, à son détriment, opposé à l'humanisme parce que les humanistes, soi-disant, portent davantage attention aux gens. Vous entendrez dire que l'humaniste est davantage préoccupé par la justice et le soulagement de la souffrance que le chrétien qui, soutient-on, s'est détaché du monde. Cet argument, bien entendu, passe sous silence l'importance de la charité chrétienne pratique dans le monde : les écoles,

les orphelinats, les hôpitaux et les services d'assistance. Mais même sur le plan théorique, cet argument ne tient pas : devrait être pleinement évident après l'argumentation de ces dernières pages que l'attitude chrétienne à l'égard de la souffrance est de loin plus humaniste que l'attitude humaniste elle-même. En réalité, c'est le point de vue humaniste qui s'est démarqué du monde car il n'a absolument rien à dire sur la misère du passé. Quel bien cela fait-il aux milliards d'êtres humains qui ont déjà traversé cette vie de la misère, que l'humanisme scientifique arrive un jour à créer un monde sans souffrance ? Et à ceux qui sont à ce moment même en train de mourir d'une mort misérable et solitaire partout dans le monde ? Tout ce que l'humaniste strict a à dire à la grande partie de la race humaine, vivants et morts, c'est : « Dommage que vous soyez nés trop tôt » et « Dommage pour votre souffrance ». La majeure partie de la douleur du monde est passée à pertes et profits comme une créance irrécupérable.

L'attitude chrétienne, d'autre part, n'accepte pas de répondre à la question en disant que la majeure partie de la peine humaine ne veut rien dire et n'équivaut à rien. Bien plus, les chrétiens croient que Dieu conserve chacune des larmes versées. Harry Blamires a dit la même chose de bien meilleure façon que moi :

Si cette vie constitue la totalité du spectacle, l'homme de conscience la rejette comme étant une immense manifestation d'injustice, un vaste étalage d'absurdité, si ce n'est de mal. Si l'expérience en la naissance et la mort constitue la somme totale de la conscience de tout individu, alors cette conscience totale n'a dans bien des cas été aux trois quarts comblée de misère imméritée et douleur injuste. Désire-t-on être heureux d'une structure où telle est ou a été la condition ? C'est la dernière parole pour un seul être humain ? Désire-t-on jouir de la nourriture, de la musique ou de l'amour ?



tié dans une structure qui fait en sorte que nos semblables sur le parcours, ou à travers le monde, aient une expérience totale de la conscience qui consiste largement en privation, détresse ou douleur ?(1)

Un homme bon, conclut-il, désire voir davantage de justice que ne fournit le schéma humaniste.

### Peut-on éviter la souffrance ?

A plusieurs endroits de ce livre, j'ai avancé l'argument que l'explication chrétienne des choses, avec tout son mystère, colle davantage à l'expérience réelle de ce qu'est la vie. Je crois qu'il en est de même pour ce qui concerne la souffrance. Le christianisme affirme que la souffrance est un élément nécessaire de la rédemption. Parce qu'elle nous est nécessaire, il s'ensuit que quelle que soit la façon dont les gens organisent leur vie, ils ne peuvent l'éviter. Et ceci me semble être une description assez juste de notre expérience. Nos plans élaborés pour éviter Scylla nous conduisent habituellement directement sur le chemin de Charybde.

La psychologie, nous l'avons vu, a une explication différente des choses. La souffrance, dit-elle, est une erreur stupide et, de plus, une erreur qui peut être évitée. Que vous alliez chez un psychologue humaniste ou behavioriste ou encore chez un psychologue qui pratique une thérapie rationnelle-émotive, il y sera fortement suggéré que vous pouvez contrôler votre vie et surmonter vos problèmes. Bien sûr, jusqu'à un certain point vous le pouvez. Nous ne sommes pas complètement inaptes. L'important est de savoir,

---

1. Harry Blamires, *Where Do We Stand ?* (Ann Arbor : Servant Books, 1980), p. 156.

« jusqu'à quel point ? » Ici, me semble-t-il, la réponse : la psychologie est souvent tout à fait irréaliste et très éloignée de l'expérience que nous avons de la vie : trébuchements et relèvements. Si par « contrôler » ils entendent « contrôler notre attitude », c'est une chose. Mais bien souvent par « contrôler » ils entendent « contrôler notre destinée ». Et cela n'est pas, je l'affirme, une description de ce à quoi ressemble la vie, mais une description utopique de ce que nous aimerions qu'elle soit.

Il y a à cela une exception d'importance parmi les psychologues : les psychologues existentiels. Le psychiatre autrichien Victor Frankl en est le meilleur exemple. Il soutient que chacun de nous peut être confronté à une destinée contre laquelle n'est plus possible de changer, auquel cas l'important n'est pas la position que nous adoptons à cet égard. Son excellent livre *Man's Search for Meaning* (L'homme à la Recherche de la Signification) est véritablement un livre qui traite de la recherche de signification à la souffrance. Toutefois, il est important de se rendre compte que Frankl n'a pas tiré ses idées de la psychologie que des expériences vécues dans un camp de concentration nazi et de sa confrontation avec le judaïsme et le christianisme.

Et puis, il est Européen. En Amérique, l'idée d'une destinée que l'on ne pourrait changer ne passe pas bien. Au lieu de cela, il existe une idée aussi américaine que Coca-Cola : la pensée positive. C'est la formule-type que trouvent la plupart des manuels et livres de psychologie qui visent un public populaire. Avec suffisamment de pensée positive, selon ce point de vue, il vous est possible de contrôler les événements. Il ne tient qu'à vous que les malheurs empruntent ou non votre route. Pour résumer, tout se passe dans votre tête.

Bien évidemment, une telle attitude ne peut se réparer que dans un climat subjectif. Elle nie toute véritable importance aux événements objectifs qui ont lieu en dehors



votre entendement. Et cependant, nous sommes surpris de la voir largement acceptée. L'autre semaine justement, je discutais de ce sujet avec un jeune homme qui insistait sur le fait que nous avons le contrôle presque total des événements de notre vie. L'ironie de la situation est qu'il venait de perdre son emploi, d'emboutir complètement sa voiture à cause de freins défaillants, et une semaine après notre conversation il lui a été demandé de libérer la chambre qu'il louait.

L'autre aspect de la pensée positive est la conviction que les choses négatives ne se produisent que parce que nous avons un regard négatif sur ce qui nous entoure.

Bien sûr, une fois encore, il y a du vrai ; mais il est tout aussi vrai que souvent notre négativité est le résultat d'infortunes antérieures et non la cause de celles-ci. Cela ne se passe pas toujours que dans la tête. Les malheurs arrivent effectivement, de manière bien concrète et obstinée.

### **L'affaire du corps disparu**

Nous avons tous vu un de ces films à mystère où quelqu'un, généralement une jeune femme, est témoin d'un meurtre ou découvre un cadavre. Mais tandis qu'elle s'empresse d'aller chercher de l'aide, le corps est enlevé. Et quand elle revient accompagnée de la police, celle-ci refuse de la croire. « Mais c'était à cet endroit même », dit-elle avec insistance. « Je l'ai vu ! » La police n'y croit toujours pas, mais reste courtoise. « Vous savez », dit l'un des inspecteurs : « parfois notre esprit peut nous jouer des tours. Je ne crois pas que vous mentiez. Je crois que vous croyez avoir vu un corps. »

Bien entendu, nous qui sommes dans la salle prenons le parti de la jeune femme qui, en tant que seul témoin du crime, court elle-même maintenant un danger. Nous som-

mes consternés par la stupidité et la condescendance de la police qui paraît plus soucieuse de protéger les sentiments de la femme que de procéder à une investigation des faits sur ce cas. Nous savons qu'elle a raison et que la police a tort. Nous savons que quelque part il y a réellement un cadavre et qu'il constitue la cause de ses ennuis.

Maintenant changeons quelque peu la situation et considérons la jeune femme dans le cabinet d'un psychologue. Disons qu'elle souffre de sentiments de solitude. Elle pense que son problème est une simple question de malchance. Elle n'a jamais trouvé l'homme qui lui fallait. C'est en fait l'affaire du corps disparu. Ou est-ce aussi simple que cela ? Le psychologue est courtois mais sceptique : « Votre problème n'est pas que vous n'arriviez pas à trouver quelqu'un. Le problème vient de votre attitude. Vous ne croyez pas suffisamment en vous-même. »

A ce stade de la conversation, il se peut que la femme proteste faiblement qu'elle avait toujours cru en elle-même, mais qu'au bout d'un moment la solitude a commencé à peser. Toutefois, le conseiller l'emporte : « Je crois que vous croyez avoir besoin d'un ami, mais ce dont vous avez réellement besoin, c'est de confiance en vous-même. Une fois que vous l'aurez acquise, vous n'aurez aucune difficulté à attirer les autres. »

Voyez-vous comment, dès que nous en avons fait un problème psychologique, ceci change notre réponse ? Quel que soit la sympathie que nous puissions éprouver pour l'héroïne du film, qui insiste sur le fait que le cadavre a réellement disparu, nous avons tendance à douter du personnage qui ne peut trouver personne à aimer. Nous n'encourageons pas la seconde de la même façon que nous le faisons pour la demoiselle en détresse. Nous sommes portés à penser que c'est de sa faute. Elle adopte une attitude erronée à l'égard de la vie. Elle n'a pas pratiqué la pensée positive.



## Ajoutant l'insulte à la blessure

Adopter une attitude mentale positive crée parfois des changements, et d'autres fois ne crée rien. Dans le second cas, lorsque nous nous laissons à penser que le manque de compétence est à l'origine de notre problème, deux conséquences en résultent. Tout d'abord notre souffrance est banalisée. Bien que certains de nos problèmes soient le fait de notre stupidité ou de notre égoïsme, beaucoup viennent de ce que nous avons essayé de faire quelque chose de bien, comme fonder un foyer et pourvoir à ses besoins. La plupart d'entre nous luttent et se sacrifient pour l'amour d'un enfant, d'un parent, ou même de Dieu. De temps à autre nous nous donnons plus qu'il ne faut et finissons par mordre la poussière, bouleversés et découragés par l'échec de nos efforts les plus grands. En résumé, nos problèmes ne sont pas tous des problèmes cliniques, mais parfois simplement le signe le plus manifeste de notre humanité.

Cependant du point de vue psychologique, nous sommes contraints de réinterpréter notre condition comme étant une maladie plutôt qu'une lutte spirituelle. On banalise les vrais problèmes humains en les réduisant au niveau pathologique, nous privant ainsi de nos luttes quotidiennes pour la dignité et la signification. Par ailleurs, suggérer que nos problèmes peuvent être résolus par telle ou telle méthode simple ne peut que servir à nous diminuer.

Paul Vitz le dit assez bien :

Que dire au vieux travailleur qui a perdu son emploi, et des capacités duquel nul n'a besoin ? Que dire à la femme qui se sent désespérément seule dans son corps trop âgé, et dont l'histoire est constituée d'échecs relationnels ? Doit-on conseiller à ces personnes de devenir plus indépendantes et plus autonomes ? Doit-on leur dire : « allez, faites épanouir votre personnalité dans une activité créative » ?

Pour les personnes qui se trouvent dans de telles constances, un tel conseil est non seulement inquat mais aussi insultant. »(2)

L'autre conséquence consiste à transiger avec notre timent d'inutilité. Supposez qu'après cinq années de rapie vous ne puissiez toujours pas diriger votre vie. Vous avez essayé telle ou telle technique : vous avez étudié v même ces livres qui permettent une auto-formation. Et p être, pendant un temps, les choses se sont-elles améliorées. Puis, au moment où votre vie commençait à retrouver sens, une circonstance inattendue s'est produite et tout s'est effondré. Alors, à qui la faute ?

Soyez assuré que votre thérapeute n'en portera pas la responsabilité. Il sait que ses théories et ses techniques sont bonnes. En vérité, vous commencez probablement à l'ennuyer. Peu d'entre eux le diront, mais il est très vrai que les conseillers perdent patience avec certains de leurs clients qui semblent ne faire aucun progrès ou qui répètent sans cesse les mêmes erreurs. Et de leur point de vue, c'est une irritation compréhensible puisque, tout considéré, ils ne croient pas au péché originel et que leurs théories ne leur permettent pas de croire que la situation humaine est aussi désespérée que le christianisme le dit.

Et voilà. Nous possédons prétendument un potentiel énorme pour être vainqueurs. Mais le résultat n'en est qu'une diminution de la culpabilité. Puisque personne n'a jamais entrepris de remettre en cause le scénario fondamentallement commode que la psychologie met à notre portée, nous ne pouvons que conclure que c'est nous qui sommes fautifs, et nous ne ferons qu'accroître notre amertume à l'endroit de l'angoisse apparemment absurde de nos vies.

---

2. Paul C. Vitz, *Psychology as Religion : The Cult of Self-Worship* (Grand Rapids : Eerdmans, 1977), p. 104.



Par contraste, le point de vue chrétien ne propose aucun schéma utopique de ce que pourraient être nos vies, mais une explication concrète du pourquoi de leur état. C'est la raison pour laquelle G.K. Chesterton pouvait dire que la doctrine du péché originel était l'idée la plus encourageante qu'il connût. Si nous prenons le point de vue chrétien et acceptons le fait du péché, de l'échec et de l'imperfection comme étant le lot commun d'une race déchue plutôt qu'une incompetence personnelle, le fardeau de culpabilité devient plus supportable et compréhensible.

Toutefois nous ne pouvons pas nous en tenir simplement à cela.

### Notions « chrétiennes » erronées

Nous nous sommes fixé il y a plusieurs chapitres le but de démêler les notions chrétiennes des notions psychologiques. Ceci signifie que si nous critiquons certaines idées psychologiques, nous devons les critiquer également quand elles s'affublent d'un dehors chrétien. Si nous sommes honnêtes, il nous faut admettre que beaucoup de chrétiens ont également une grande foi en la pensée positive. Après tout, c'est un ministre du culte qui a inventé le terme de « puissance de la pensée positive ». Il est possible d'objecter qu'avec les chrétiens ce n'est pas la même chose. Mais factuellement, cela l'est souvent : c'est la foi en soi-même plutôt que la foi en Dieu.

La philosophie de Norman Vincent Peale, par exemple, se rapproche dangereusement d'une foi dans le simple pouvoir de croire. L'objet de la foi semble presque secondaire. Bien que Peale désire que nous croyions en Dieu, il semble premièrement préoccupé par la croyance en tant que mécanisme psychologique en vue d'une vie réussie. Et il insiste de façon extraordinaire sur la croyance en nous-

mêmes. Vous rencontrez la même attitude chez ces évangélistes qui utilisent les médias. Certains parlent de la puissance de la croyance, d'autres de « penser positif » et ils promettent presque toujours la prospérité. Ce qu'il faut souligner ici, c'est que cette attitude ressemble remarquablement à l'attitude de la psychologie populaire : la croyance est basée sur le pragmatisme ; certaines croyances sont utiles pour créer des états mentaux positifs ; les états mentaux positifs créent la prospérité : « Croire et devenir riche », ou « croire et vaincre ses problèmes », telle est la ligne de pensée.

Même lorsque le chrétien positiviste met sa foi en Dieu, c'est quelquefois une foi très fondée sur des préoccupations terrestres. Certains chrétiens pourront vous dire que vous avez « droit sur Christ », ce qui signifie bien souvent que Dieu est obligé de répondre à vos prières exactement comme vous le souhaitez, comme si nous revendiquions notre argent auprès d'une compagnie d'assurances. Or ceci peut paraître biblique dans la mesure où il existe un ou deux passages semblant le justifier, mais ce ne l'est pas si vous considérez les Ecritures dans leur ensemble. Les personnages de la Bible ne sont pas en règle générale des gens qui obtiennent des succès dans la vie : certainement pas les saints du monde. « En écoutant les disciples », écrit David Myers, « on n'entend aucun témoignage sur 'comment j'ai vaincu la colère, l'égoïsme et le doute'. »<sup>(3)</sup> Ce que vous avez, c'est plutôt un rapport sur les constantes tentations, les échecs et les luttes.

Je ne dis pas que Dieu n'accomplisse pas de miracles, pas plus que je nie que dans certains cas Il puisse verser sur nous les bénédictions de ce monde. Il peut, de temps à autre, nous accorder de telles choses « afin que nous

---

3. David G. Myers, *The Inflated Self* (New York : Seabury, 1980),



sions croire », ou pour toute autre raison qu'Il connaît mieux que nous. Mais c'est à Lui de décider. Et Il est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et non un distributeur automatique.

Le problème qui se pose ici est le même qui afflige la victime de la psychologie populaire. Supposez qu'après avoir mis votre foi dans le Seigneur vous ayez toujours de l'arthrite ou le cancer ? Et alors ? Cela signifie-t-il que vous n'avez pas prié suffisamment fort ? Cela signifie-t-il qu'il y a quelque chose qui ne va pas au niveau de votre foi ? Cela n'est-il pas finalement une forme de pelagianisme : une façon de penser que Dieu peut être acheté si vous pouvez miser sur un effort personnel suffisant ? Cette attitude, il vous faut vous le rappeler, fut celle qu'ont combattue le plus vigoureusement les Réformateurs. Il sied aux chrétiens que nous sommes de mettre l'accent sur notre foi en *Dieu* et non sur *nos* efforts, *nos* capacités, ou même *notre* foi seule.

### **Rendre à la tragédie ce qui lui est dû**

Un mot encore pour terminer. Même lorsque nous nous débarrassons d'un problème, un autre prend généralement sa place. Ensuite, il reste le fait que certains problèmes sont insolubles. Ils s'incrument. La psychologie n'aime pas admettre ce fait, parce qu'elle ne peut offrir aucune consolation en contrepartie. Ainsi, dans les manuels de psychologie populaire nous trouvons qu'être un gagnant constitue un critère fortement mis en avant, parce que seul un gagnant peut être fêté. Si vous êtes un perdant, si vous ne pouvez surmonter vos problèmes, vous êtes totalement, complètement perdu. Par conséquent, il vous faut essayer à tout prix d'être un gagnant. L'idée que les perdants de ce monde puissent avoir quelque chose dont se glorifier est

incompréhensible pour l'esprit psychologique. Et pour il existe une autre tradition qui permet aux perdants d'être le cœur en fête. D'un autre point de vue (un point de vue réellement chrétien) il y a une raison de se réjouir même si vous ne pouvez venir à bout de vos problèmes.

Ceci vient, je pense, de ce que le christianisme donne à la tragédie la place qui lui revient. Cela semble paradoxal mais quand nous banalisons la souffrance et la tragédie, nous banalisons également l'expérience du bonheur. Là où la souffrance est considérée comme une sorte d'erreur, les gens qui souffrent ne peuvent jamais être heureux de la vie courante. Là où le point de vue chrétien est adopté, tout le monde, même le plus misérable des miséreux trouve des occasions de se réjouir.

La gaieté qui entoure Noël et les autres fêtes en témoigne. Le quartier le plus pauvre de la ville la plus déshéritée dans le pays le plus démuni se remet à vivre en ces jours de fêtes. Peut-être était-ce plus vrai dans le passé : avant que les pauvres n'apprennent en même temps que les autres que l'objectif de la vie était le bien-être matériel. Et peut-être que ces fêtes pleines d'allant étaient-elles et sont-elles pour autant d'occasions pour la badinerie grossière et tapageuse que pour la sainteté, pour la beuverie que pour l'action. Mais il semble en tous cas que ce qui les rend précieuses, c'est une foi religieuse au cœur de laquelle se trouve la reconnaissance qu'il existe en fait une obscurité bien noire et une gloire bien plus étincelante que tout ce que la société psychologique a pu nous révéler.

### **Quelque chose à célébrer**

Auguste Comte, à qui l'on attribue généralement la paternité de la religion humaniste, voulait établir de nouvelles fêtes humanistes pour remplacer les fêtes chrétiennes



il était sûr qu'elles disparaîtraient. G.K. Chesterton, le grand apologiste anglais, manifesta sa déception de ce qu'aucune ne vît le jour. Il aurait été heureux, disait-il, d'avoir l'excuse d'une autre célébration : « je pouvais aisément m'imaginer allumer un feu de joie avec le plus grand enthousiasme le Jour de Darwin. » Mais, bien entendu, Comte et ses partisans échouèrent dans leurs efforts : « Ils n'ont établi », pestait Chesterton, « le moindre trophée ou symbole auquel la réjouissance du monde puisse se rallier. Ils n'ont donné aucun nom ou aucune nouvelle occasion de gaieté. » Personne, remarquait-il, « ne met ses chaussures devant la cheminée la veille de la naissance de Victor Hugo » ou « ...ne chante de cantiques à la gloire de l'enfance d'Ibsen devant la porte des voisins, dans la neige. »(4)

Si Chesterton était vivant aujourd'hui, je pense qu'il professerait la même déception railleuse à l'égard de la religion psychologique. Quelles que puissent être ses autres vertus, et malgré sa prétention de libération psychique, la psychologie a d'une manière ou d'une autre échoué dans sa tentative de faire ressortir notre nature joyeuse. Nous n'échangeons, si vous me permettez de reprendre l'analogie de Chesterton, ni cadeaux ni cartes de vœux à l'occasion de l'anniversaire du Dr Freud, pas plus que nous ne dansons en cercle le jour anniversaire de sa découverte de l'inconscient. Nous n'avons aucune procession solennelle ni ne chantons de cantiques le Jour de Jung, bien que Jung l'eût certainement approuvé. Le souvenir de Pavlov ne donne aucun ressort à nos pas et nous ne lançons aucun serpent ni pétard pour commémorer le Jour Réponse au Stimulus. Nous ne mangeons pas de dinde farcie ni ne buvons de punch le Jour de la Fête d'Abraham Maslow,

---

4. G.K. Chesterton, *Heretics* (New York : Dodd, Mead, 1909), pp. 2, 3-4.

tout comme nous ne décorons aucun œuf ni ne recherchons  
l'endroit de leur cachette le Jour du Potentiel Humain.

Malgré notre foi dans la théologie de la psychologie,  
ne trouvons guère de raisons de nous en réjouir. Nous  
le faisons pas aujourd'hui et il paraît assuré que dans  
milliers d'années, nous ne le ferons toujours pas.



## *Comme de petits enfants*

Une habitude s'est développée dans notre société qui consiste à juger une idée non sur ses mérites mais sur les sentiments qu'elle éveille en nous. Nous élirons un président non parce que nous avons pleinement compris l'enjeu d'une élection, mais parce que celui-ci nous attire par sa compassion ou celui-là par son honnêteté. Ici réside l'une des principales raisons de la popularité de la psychologie. Elle s'arrange pour éveiller en nous les sentiments qu'il convient : elle semble être du côté des anges.

### **Encore une contrefaçon du christianisme**

Cela est particulièrement vrai des idées que la psychologie a sur les enfants. Ces idées semblent toucher la corde sensible : en tous cas celle à laquelle les chrétiens sont sensibles. Dans bien des écrits et des pensées de la psychologie, il existe un écho de l'exhortation de Christ à devenir comme de petits enfants : non pas en autant de mots bien sûr, mais pour suggérer qu'il y a quelque chose de spécial et de merveilleux chez les enfants et plus encore, pour souligner que les adultes ont quelque chose de très précieux

à apprendre d'eux. Ainsi il existe deux points de similitude : les enfants possèdent certaines vertus à un degré exceptionnel ; et ces idées sur les enfants, lorsqu'elles sont perçues correctement, sont des idées suggérant ce à quoi les adultes devraient ressembler. Ces apparentes similitudes ne font qu'ajouter à la confusion que les chrétiens éprouvent à l'égard de la psychologie.

Toutefois, je soutiens volontiers qu'il existe en réalité beaucoup plus de similitude d'idées ici, seulement une similitude de sentiment. Le libraire voisin peut garnir son magasin de livres *The Magic Years* (Les Années Magiques), *Peter Rabbit* et le bourrer de licornes empaillées, toutefois il n'existe toujours aucune raison de supposer que ses idées à propos des enfants coïncident avec les vôtres. Il se peut que son cœur se trouve au bon endroit, mais cela ne vous permet pas de conclure que sa tête le soit aussi.

Et si la tête n'est pas au bon endroit, il est souvent difficile de parier que le cœur n'y sera plus pour très longtemps. C'est une des raisons pour lesquelles le christianisme insiste sur la doctrine : elle sert de correcteur aux sentiments changeants.

Lorsque la psychologie se trompe, c'est habituellement parce qu'elle a la tête au mauvais endroit, pas le cœur. Néanmoins, être conduit par les sentiments ne convient pas quand il s'agit d'une question aussi importante que la compréhension et l'éducation des enfants. Avoir envers les enfants un respect tout particulier ne signifie nullement que vous leur ferez du bien. Si vos idées ne sont pas saines, il se peut même que vous leur fassiez du mal. Il est important, donc, d'être clair sur ce que les psychologues veulent dire lorsqu'ils présentent les enfants comme des modèles à suivre. Ce n'est habituellement pas du tout ce que les psychologues tiennent à dire.

La véritable question posée ici est de découvrir ce qui est à l'origine du bonheur des enfants. Bien entendu, il



faut d'abord admettre que les enfants *sont* plus heureux que les adultes. Cela semble moins évident maintenant qu'il y a quelque temps ; de plus, il existe toujours des exceptions à cette règle. Demandez-vous simplement si vous préféreriez aider à sortir un enfant d'une humeur dépressive, ou un adulte. L'enfant peut être facilement distrait par une histoire ou une glace. Si ces procédés échouent vous pouvez toujours le chatouiller. Avec un adulte ce n'est pas aussi facile ; son humeur est généralement plus profonde et plus sombre. En tout cas, si nous reconnaissons que les enfants sont plus heureux, notre prochaine étape sera d'examiner les différences entre l'explication de la psychologie et celle du christianisme. On doit faire quatre distinctions :

### **Quatre différences**

1. - Une grande partie de la pensée psychologique sur les enfants provient du naturalisme : la conviction que le spontané, le volontaire, est toujours juste. Selon ce point de vue, la nature est la mieux placée pour juger, ainsi les enfants innocents qui sont censés vivre plus près de l'état de la nature sont dotés de cette sagesse naturelle. Pour arriver à une vie plus saine, moins inhibée, il faut donc devenir davantage semblable aux enfants. Avec ce point de vue, il est beaucoup question que les enfants sont semblables aux bourgeons ou aux jeunes plants qui deviendront naturellement des fleurs si les adultes ne contrarient pas leur croissance. Ceci implique que les adultes, aussi, ont en eux un enfant à qui il n'a pas été permis de se développer et avec qui l'adulte sage désire rentrer en contact. La position chrétienne, par opposition, dit que ces petites fleurs des champs ont besoin de culture. Il n'est pas suffisant de les laisser simplement pousser. Un bon jardinier ne restera pas les bras croisés à regarder les mauvaises herbes et les

insectes envahir le jardin, et de bons parents ne laissent pas un enfant prendre soin de lui-même. La différence entre ces deux points de vue est considérable. Le premier pose une foi en la nature humaine que la plupart des gens refusent de placer en la nature elle-même ; le second admet que les enfants, comme tout un chacun, sont des êtres déchirés : certains de leurs instincts sont sains et ont besoin d'être entretenus, d'autres ne le sont pas et ont besoin d'être découragés. S'il y a une leçon à apprendre des enfants, ce n'est pas le naturalisme.

2. - La pensée psychologique suppose également que l'enfant est plus heureux parce qu'il est plus libre. C'est-à-dire plus libre de s'exprimer : de ne pas prétendre, comme l'adulte se sent forcé de le faire lors d'un dîner, qu'il aime les courgettes ; davantage libéré des conventions : d'être capable de s'occuper de ses jouets lorsque la conversation des adultes devient ennuyeuse. Libre de tout souci, de toute responsabilité : pas de facture à payer, de dîner à préparer. Et le message pour les adultes ? Bien évidemment : libérez-vous !

Très bien... sinon que — et c'est ici que le point de vue chrétien entre en jeu — lorsque les adultes se comportent en fonction de ce message et se libèrent, ce sont les enfants qui en pâtissent toujours. Un peu de réflexion nous le confirme. Tout change vraiment du tout au tout pour le bonheur d'un garçon ou d'une fille quand les parents se mettent à flirter avec la liberté. C'est au moment précis où le père ou la mère déclare se libérer de la famille que les libertés de l'enfant sont presque réduites à zéro. J'entends libérer vis-à-vis de l'insécurité, du doute, de la peur. La vérité est que le bonheur d'un enfant n'est pas tant dépendant de sa liberté, qui après tout est bien limitée, qu'il ne l'est de son sentiment d'appartenir à un système bien établi et ordonné. Il est libre de jouer aux chevaliers ou aux cow-boys parce que les portes de son château ou de sa forêt



resse sont défendues par de solides gardiens. Il est libre de laisser errer son imagination, parce qu'il a deux puissants génies pour faire apparaître trois fois par jour des repas. Quelle que soit la force avec laquelle il se plaint des privilèges octroyés à son grand frère ou demande pourquoi il ne peut veiller le soir comme ses parents, neuf dixièmes de sa joie vient de ce qu'il a un coin bien confortable dans une hiérarchie abritée de la pluie et du vent. Ceci nous conduit donc à une autre omission étrange dans l'explication que le psychologue donne des choses.

3. - Il peut cohabiter chez un certain type de personne un désir d'innocence de l'enfance et un mépris total de l'autorité. Tous les auteurs de livres à conseils encouragent à devenir davantage comme un enfant et confiant, et pourtant en même temps insistent pour que vous ne souffriez dans votre vie aucune interférence de quelque origine qu'elle soit. Il vous faut ouvrir grand les yeux et être simple et en même temps aussi indépendant qu'un capitaine sur son navire.

On a presque tous lu ce genre de conseil ou rencontré une personne qui y croit. Et il nous faut avec beaucoup de patience leur rappeler qu'elles ont, à leur convenance oublié un fait important: les petits enfants ne peuvent pas sans mal se passer de leurs parents. Supposer que vous puissiez avoir la liberté particulière de l'adulte et le bonheur particulier de l'enfant, c'est confondre deux mondes différents. La question est celle-ci : une grande partie des propos sentimentalistes concernant le retour à l'enfance que nous entendons de la part des psychologues populaires et des autres est fondée sur des espérances incompatibles. Cela peut paraître chrétien, mais ce n'est aucunement comparable au christianisme : il n'y a rien de tel que le bon sens pour en juger. Ils veulent être comme les petits enfants mais ils ne veulent pas de père. C'est comme s'ils allaient au restaurant et commandaient une soupe sans l'assiette creuse.

Tout ceci pour dire qu'ils ont mis la main sur quelques idées séduisantes mais n'ont pas pris la peine de les pousser à fond. Le christianisme, au contraire, vous demande de vous attacher à certaines conditions réalistes. Il y a en de compte, dit-il, un seul chemin à emprunter pour retrouver la félicité et la nature confiante des enfants, c'est d'admirer un Père dans le ciel. L'image la plus répandue de Dieu dans le Nouveau Testament, c'est celle d'un Père ; l'image la plus répandue, c'est celle de Ses enfants. Cela peut dire qu'une chose : Dieu attend de nous la même obéissance que nous demandons à nos enfants, mais cela peut également dire que, tout comme nos enfants dépendent de nous pour tous leurs besoins, nous pouvons compter sur Dieu notre Père pour tous les nôtres. Et tout comme nous désirons que nos enfants nous fassent confiance, nous devons avoir confiance en Dieu. Ceci n'est pas faux. Comme l'enfant qui ne comprend pas pourquoi son père a mis un antiseptique qui pique sur son genou blessé, nous ne comprenons pas tout ce que notre Dieu céleste fait pour notre bien. Comme n'importe quel père, Il n'hésite pas à nous donner les premiers soins car nous avons besoin malgré nos gémissements et nos protestations, mais il est bien mieux pour nous de manifester envers Lui la confiance que nous sommes si contents de voir chez nos propres enfants.

Certains trouveront difficile de concevoir comment la dépendance et l'obéissance vont de pair avec joie. Ils ont probablement été induits en erreur par ces trop nombreuses histoires de « mauvais garçons » qui abondent dans notre littérature occidentale : ces mauvais garçons qui semblent tant s'amuser. Ils devraient prêter une plus grande attention à leur vie réelle. Le plus souvent ils découvrent juste au-dessous de ce vernis coloré et rieur, une forte tension intérieure à faire de tout sujet une chose sans portion jusqu'à ce qu'elle trouve des bras et des co-



suffisamment forts pour la contenir. L'enfant qui possède un réel esprit d'obéissance a, au contraire, une gaieté que son compagnon impétueux connaît rarement. L'un connaît l'amusement que lui procure la désobéissance, l'autre éprouve ce que le critique Roger Sale appelle « le plaisir plus profond que procure l'obéissance. »

4. - Il n'y a rien de plus parlant dans la différence entre les points de vue chrétien et psychologique au sujet du retour à l'enfance que les chemins respectifs qu'il nous est conseillé de suivre. Avec la psychologie, c'est le chemin spacieux ; avec le christianisme, c'est le chemin étroit. La plupart des conseils psychologiques sont centrés sur les moyens d'accroître votre estime de soi, réhausser votre valeur personnelle, et ainsi de suite. « Vous êtes la personne la plus importante au monde » et autre chose du genre. Christ, au contraire, nous a dit de devenir comme de *petits* enfants.

Or, l'homme de la rue peut comprendre l'avantage de retrouver le rire facile et le plaisir rapide de l'enfant, mais quant à la petitesse ? Quel en est l'avantage ?

Chesterton a donné une fois une bonne réponse à cette question en racontant l'histoire de deux garçons, Pierre et Paul. A tous deux il fut accordé un souhait à la manière habituelle des contes de fées, et Paul voulut devenir un géant « afin de pouvoir enjamber les océans ». Ce qu'il fit. Toutefois, lorsqu'il arriva aux montagnes de l'Himalaya, celles-ci lui parurent guère plus intéressantes que les rocailles du jardin de sa maison ; et les chutes du Niagara avaient « l'envergure d'un simple débit d'eau dans une baignoire ». Pierre, apparemment le plus sage des deux, fit la requête opposée. Il demanda d'être petit — « d'une hauteur d'environ un centimètre ». Comme les deux garçons s'étaient tenus dans le jardin, Pierre se retrouva alors « au milieu d'une immense plaine, recouverte d'une jungle haute et verte au-dessus de laquelle, par intervalles, s'élevaient d'étranges arbres dont les têtes semblaient autant de soleils... Vers

le milieu de la prairie s'élevait une montagne à la fois si impossible et romantique, mais d'une telle hauteur rocheuse dominant tout, qu'elle avait l'air de quelque dent de la fin du monde ». Pierre « se mit en route pour de nouvelles aventures à travers cette plaine colorée ; n'en est pas encore arrivé à la fin. »(1)

Cette lecture me rappelle que la littérature de la petite enfance est toujours une littérature d'aventures : Gulliver parmi les géants, *The Once and Future King* (Le Roi d'Hier et de Demain) où il est permis à Arthur de voir la vie avec le regard d'un poisson ou d'un insecte. Considérée sous un bon angle « l'herbe est une forêt interminable peuplée de dragons » (Chesterton de nouveau). Le bon angle, évidemment, c'est l'humilité. Elle vous met en position de constater combien les choses sont merveilleuses.

### Splendeur dans l'herbe

L'élément réellement salubre dans la vision qu'ont les psychologues des enfants est que beaucoup parmi eux voient vraiment cet aspect du merveilleux chez l'enfant et savent lui faire la part qui lui revient. Le problème est qu'ils ont bien du mal à l'expliquer. La meilleure explication qu'ils puissent en donner est de l'attribuer à la nouveauté et à la fraîcheur des perceptions chez l'enfant. Voyons si nous pouvons faire mieux que cela. Et commençons là où nous sommes arrêtés quelques phrases plus haut, c'est-à-dire dans l'herbe.

Il existe un vers célèbre dans l'un des poèmes de Wordsworth où il parle de « splendeur dans l'herbe ». Il en

---

1. G.K. Chesterton, *Tremendous Trifles* (New York : Dodd, Mead, 1913), pp. 2, 3-4.



daît la splendeur entrevue dans son enfance et dont il se souvenait. Avec un effort mental, je pense que nous pourrions comprendre ce à quoi il faisait allusion. Ne vous êtes-vous jamais, enfant, allongé dans l'herbe haute pour tout simplement regarder ? Par terre, si l'herbe est suffisamment haute, cela prend vraiment l'apparence de la « forêt éternelle » de Chesterton. Il vous est possible de scruter entre les brins comme à travers une percée dans la forêt et d'observer ainsi tout un va-et-vient que le regard des adultes ne perçoit pas. Les petites créatures de la forêt sont là, ainsi que les grands dragons verts qui en font leurs proies.

N'était-ce pas merveilleux que de telles choses pussent exister ? Mais pour vous, peut-être, ce n'était pas l'herbe. Peut-être étiez-vous plutôt du genre casanier et trouviez-vous votre splendeur (imaginons) allongé sur le tapis oriental où vous pouviez vous nicher au niveau des brins de laine et où, dans votre imagination, vous partiez à l'aventure dans les sentiers de cette forêt exotique et bien modelée. Ou peut-être votre rêverie avait-elle pour point de départ un ensemble de figurines en céramique ou un presse-papier en verre enchâssé de fleurs, ou encore un vieux bureau en acajou aux poignées en cuivre jaune, flanqué de niches et de tiroirs à serrure. Toutes ces choses peuvent très bien être la porte qui s'ouvre sur un autre monde.

Mais ce n'est pas tout. Autour de tous ces objets communs (et souvenez-vous, vous êtes très jeune) il y avait... en vérité, il est difficile de dire exactement quoi. Wordsworth parlait de prairies et de bocages « parés de lumières célestes » D'autres ont parlé d'une aura entourant des objets. Il suffit de dire que pour le très jeune enfant, même les objets matériels peuvent paraître vivants ou avoir en eux un esprit. Avec suffisamment d'efforts, je peux me souvenir du fond de ma plus tendre enfance d'une certaine maison (ou ce n'était peut-être que l'image d'une maison), dont l'un des côtés plongeait dans l'eau et son grès de cons-

truction était recouvert de mousse au niveau de l'eau. Pour moi cette maison était un objet mythique qui semblait vivre et respirer ; non seulement la mousse, mais également la maison tout entière paraissaient imprégnées de ce qu'on ne peut qu'appeler signification liquide. Je dois en outre ajouter que l'endroit semblait évoquer une grande antiquité, un concept dont je n'aurais pas dû avoir connaissance à cet âge. Et, qui plus est, il semblait que je l'avais déjà vu — longtemps auparavant.

### Souvenirs du paradis ?

Or ce qui est curieux au sujet de ce type d'expérience est que — aussi étrange que cela paraisse — il est souvent accompagné d'un sentiment de reconnaissance, de « déjà vu », d'avoir été là auparavant. Par exemple, une lecture attentive de Wordsworth montre que ce dont il se souvient dans ses poèmes est déjà un souvenir : en quelque sorte un souvenir d'un souvenir. Ce n'était pas simplement le contact d'enfant avec la nature qu'il se rappelait mais quelque chose de plus lointain, au-delà ou derrière la nature. Vous trouvez également ceci dans le récit que Lewis fait d'un souvenir d'enfance qui marqua sa mémoire d'un bonheur extrême « qui remontait non pas à quelques années mais à des siècles dans l'abîme du temps ». L'explication la plus célèbre de ce phénomène est la doctrine du souvenir de Platon. Ce n'est pas, du point de vue chrétien, une explication entièrement satisfaisante, mais elle peut servir de point de départ. Platon croyait qu'avant leur naissance les individus pré-existaient dans un état céleste : ce qu'il appelait le monde des Formes Éternelles. Là ils étaient en contact direct avec la véritable essence des choses : non pas telle ou telle vérité particulière, mais la source même de toute vérité, non pas telle ou telle beauté particulière, mais



Beauté elle-même. Le monde dans lequel nous sommes nés n'est qu'un pâle reflet du monde céleste ; néanmoins, il en est un reflet, ce qui explique cette connaissance étrange des choses que nous voyons pour la première fois. Mais plus nous vieillissons et plus elle s'estompe. Pour l'enfant qui vient seulement d'arriver de L'« endroit des Formes Éternelles », les choses terrestres évoqueront chez lui un souvenir plus vif. Cette pointe de réminiscence se fera plus urgente, cet accès de joie plus intense. Mais tandis qu'il avance en âge et s'éloigne toujours plus de ses origines, les choses perdent de leur splendeur et de leur pouvoir évocateur. Leur halo céleste s'estompe « pour devenir la lumière d'un jour comme les autres. »

A certaines occasions, les adultes ont l'expérience d'un retour de cette splendeur. Un rayon de soleil frappe la surface de l'eau d'une façon particulière ou une mélodie vient jusqu'à nos oreilles, et vous vous sentez en présence de quelque chose d'immensément grand, une espèce de lumière formidable précipitée sur vous. Ou encore vous goûtez un plat particulier et d'un seul coup vous voilà de retour dans la cuisine de votre grand-mère et le monde semble plus vaste et rempli à nouveau de toutes sortes de possibilités. Mais quoi que vous expérimentiez, cela disparaît dès que vous le découvrez. Il peut se passer des années avant que cela ne se reproduise.

C'est ce genre de choses qui nous fait soupirer après les jours magiques de l'enfance. Et même si nous ne le ressentons plus intérieurement, nous pouvons toujours voir le merveilleux dans les yeux d'un enfant ou le percevoir dans les accents de sa voix. Il n'est pas nécessaire d'adopter l'explication que Platon donne à cette aspiration. La valeur de son explication réside dans la reconnaissance de l'aspiration et sa tentative de nous l'expliquer. Le point de vue chrétien remarque simplement que l'enfant voit les choses pour ce qu'elles sont ; non que nous ayons eu une pré-

existence, mais que le merveilleux est toujours présent. Pour ceux qui ont des yeux pour voir, l'herbe et les arbres porteront toujours en eux-mêmes la marque de la présence de leur Créateur ; les bois seront toujours des bois sacrés. Il ne se peut que le sentiment de déjà vu ne soit pas une reminiscence de quelque Eden passé mais une prémonition de Paradis, une intuition du lieu auquel nous appartenons véritablement. « En effet », écrivit Saint Paul, « les (perspectives) invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa sagesse, se voient fort bien depuis la création du monde, quoiqu'on ne les considère dans ses ouvrages. »

Mais pourquoi ne les voit-on pas fort bien ? Notre propre expérience de ces heureux moments nous donne un indice sur la raison pour laquelle ils sont si rares pour nous et si fréquents pour les enfants. Ce sont des moments d'oubli de soi. Ils sont accompagnés d'une perte d'intérêt pour le moi et d'une complète absorption par quelque chose de meilleur. Il se produit un vide qui n'est pas de notre création. J'utiliserais volontiers le mot *possession* si celui-ci n'avait pas de mauvaises connotations. Il devrait alors être compris dans cet exemple comme une possession divine. L'expérience signifie que quelque chose ou quelqu'un d'autre s'est emparé de la personne. Pour cette raison les tentatives de développement du moi ou de contrôle du moi n'ont pas leur place ici. Pour entrer dans ce royaume il faut laisser ce genre de choses à la porte.

## Deux leçons

On peut tirer de cela deux enseignements. Le premier concerne l'idée psychologique de retrouver l'enfant à l'intérieur. Les psychologues qui encouragent cette approche devraient réellement être plus prudents quant aux tentatives qu'ils emploient. Devenir comme un enfant ? Splendide



Du point de vue chrétien, impératif ! Cependant, le réaliser dans la pratique signifie abandonner la majeure partie du programme psychologique, surtout cette partie qui préconise l'agrandissement du moi. Si vous insistez que vous êtes vous le don de Dieu au monde, vous êtes en bien médiocre position pour reconnaître et recevoir les dons que Dieu a pour vous.

Le second enseignement concerne l'utilisation de drogues. Il est clair, me semble-t-il, que l'utilisation trop grande de drogues, est une tentative consciente ou non de retrouver ce qui a été perdu avec l'enfance. Ceux qui prennent de la drogue parlent avec enthousiasme de couleurs vives, d'objets matériels qui semblent s'animer, d'expériences de rallongement de la perception du temps, comme celles des enfants (rappelez-vous combien un été pouvait sembler durer une éternité ?) Et, bien sûr, il est vrai que vous pouvez mettre l'ego hors de service par des moyens artificiels et ainsi vous ouvrir complètement à des expériences inhabituelles. Mais assurément, cela devrait nous renseigner sur notre condition, si c'est ainsi que nous agissons. L'adolescent ou l'adulte ont besoin de produits chimiques onéreux et d'un fatras d'accessoires ; l'enfant y parvient avec des lucioles, la gelée du matin, ou encore le chien du voisin. Il n'y a rien qui soit humble dans la première démarche ; c'est une tentative présomptueuse de saisir à pleines mains une expérience et d'en jouir lorsque ça vous chante.

Toutefois l'approche est mauvaise, parce que ces expériences telles que les enfants les ont, ne sont pas faites pour être des fins en soi, mais servent uniquement d'indices ou d'indicateurs de quelque chose qui se trouve au-delà. Elles ne sont que la périphérie de la gloire, non la gloire elle-même, et si vous ne dépassez pas ces expériences pour atteindre la réalité qu'elles désignent, cette périphérie s'estompera et disparaîtra. Vous chercherez de plus en plus désespérément à recapturer quelque chose qui ne peut pas l'être,

mais que vous avez encore à découvrir. De par leur nature même ces expériences nous disent : « Je ne suis pas la chose que tu désires, mais simplement son messager. » En disant cela le messager a atteint son but, un but que nous abandonnons si nous nous concentrons sur le messager et ignorons le message. Lewis, qui semblait avoir, grâce à la lecture de poésies et de la mythologie, le genre d'expériences que d'autres avaient par l'intermédiaire des drogues, en arriva à cette conclusion après sa conversion : « C'était précieux », écrivait-il, « uniquement en tant qu'indicateur de quelque chose d'autre et d'extérieur. Tandis que ce quelque chose d'autre était aléatoire, l'indicateur occupait naturellement une immense place dans mon esprit. Lorsque nous sommes perdus dans les bois, la vue d'un poteau indicateur est extrêmement importante. » Mais on ne perd pas son temps à fixer longuement des poteaux indicateurs lorsque la route est toute tracée et quand, comme le dit Lewis, « Nous serions à Jérusalem. »(2)

### Un dais d'ordre

La joie de l'enfance n'est pas quelque chose que vous recherchez en droite ligne en essayant de recréer les expériences de l'enfance comme quelque adulte qui s'introduit subrepticement dans une garderie pour monter sur le cheval à bascule. Sa préservation semble reposer plutôt sur ce qui pourrait à première vue être son contraire : le devoir, la restriction, et par-delà, le maintien conscient de la distinction entre enfant et adulte. Les adultes ont la lumière de la Révélation et n'ont plus besoin de la lumière céleste. Plus ils prêtent attention aux exigences du devoir chrétien,

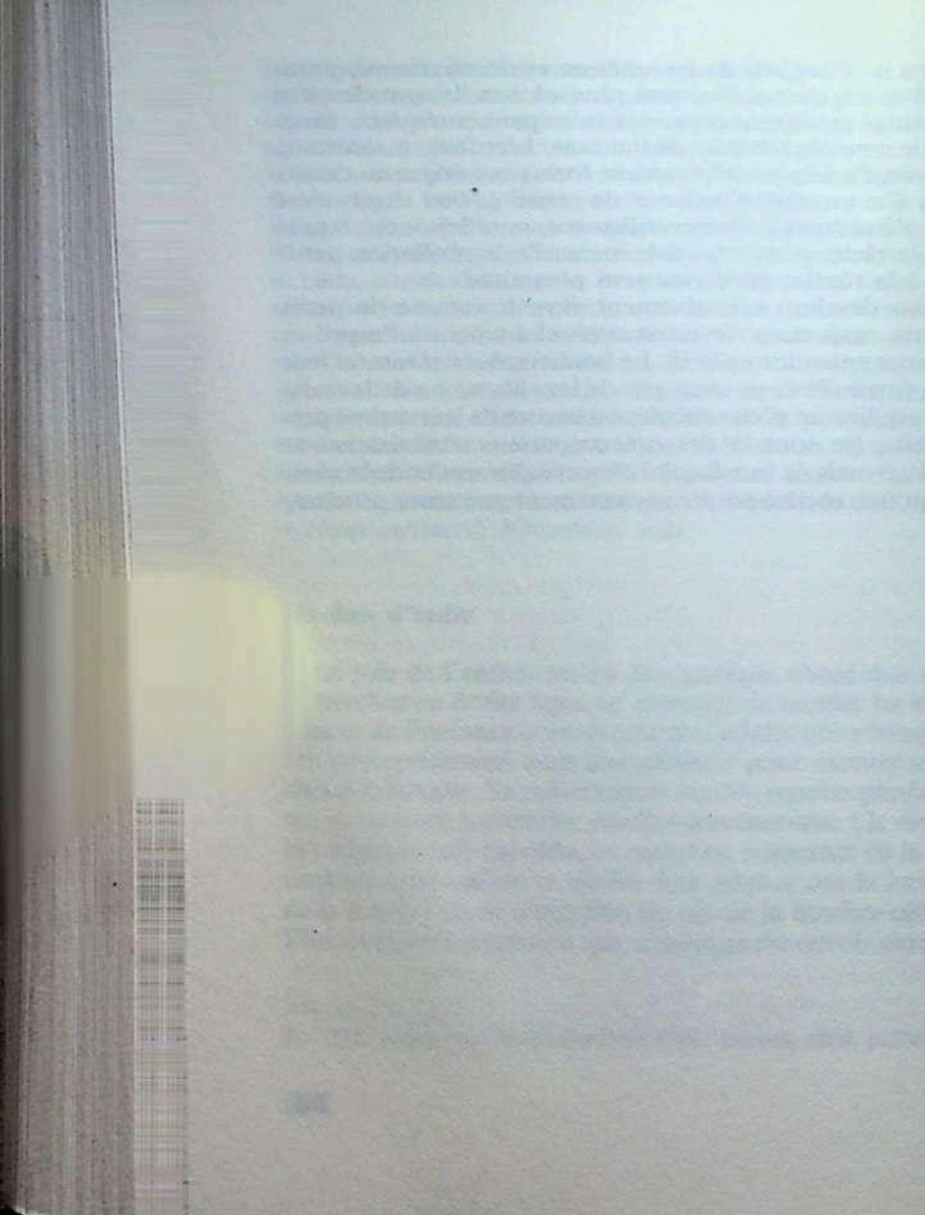
---

2. C.S. Lewis, *Surprised by Joy* (New York : Harvest, 1955), p. 238.



et plus ils s'oublieront eux-mêmes et découvriront, paradoxalement, qu'en devenant plus adultes ils sont devenus davantage semblables aux enfants et par conséquent, capables de connaître la joie de l'enfant. L'enfant, à son tour, a besoin d'adultes suffisamment forts pour ériger au-dessus de sa tête un dais d'ordre et de sérénité. Son droit, c'est celui d'être rempli d'émerveillement, non de soucis. Après cela, la tâche consistant à le mener de la révélation naturelle à la révélation divine sera plus aisée.

Nous devrions effectivement devenir comme de petits enfants, mais nous devrions avoir clairement à l'esprit ce que nous entendons par là. Le bonheur des enfants (et leur vertu particulière) ne vient pas de leur liberté ou de la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes ou encore de leur estime personnelle, (ce sont là des préoccupations d'adolescent et d'adulte) mais de leur faculté d'émerveillement et de la sécurité qu'une société adulte correctement ordonnée procure.





## *L'amour*

Dans les chapitres précédents j'ai affirmé que l'explication chrétienne des choses s'accorde davantage avec notre expérience que tout autre enseignement. Je crois qu'il en est de même de l'explication chrétienne de l'amour. Contrairement à une notion répandue, l'église n'est ni sentimentale à l'excès vis-à-vis de la cérémonie du mariage, ni trop étroite vis-à-vis du sexe, mais simplement très réaliste vis-à-vis des deux.

### **Les deux côtés de l'amour**

L'expérience que nous avons de l'amour présente un aspect double. Pour la plupart, nous avons goûté au romantisme et y avons découvert un aspect exaltant qui surpassait de très loin le quotidien de la vie. Nous nous sommes dit : « C'est ainsi que la vie devrait être ! » et nous étions déterminés que c'était ainsi que nous la vivrions. En temps opportun nous avons découvert, pour la plupart, que cette romance ne tenait pas ses promesses. Un autre aspect de l'amour nous est apparu, plus prosaïque. Certains ont abandonné aussitôt et ont abordé de sang-froid et avec calcul

la recherche du sexe opposé. D'autres se sont débattus  
travers les déceptions sentimentales et les amours il-  
res du passé pour atteindre avec le temps un amour  
mûr. Mais même cela se révéla être quelque chose de  
plus difficile qu'on ne l'aurait imaginé dans les mon-  
les plus sages.

C'est là, si je ne me trompe, l'expérience ordinaire  
l'amour. Pour lui rendre justice, il vous faut une ex-  
tion qui n'enlève rien de leur signification à l'un et à  
tre de ces ensembles de faits. Cette explication, nous la  
vons dans ce que les chrétiens entendent quand ils par-  
du mariage de Christ et de Son église. L'amour entre  
et épouse et toutes les étapes qui y conduisent sont  
symbole de l'amour de Christ pour Son épouse, l'é-  
Plus que cela, pour nous, c'est en figure, une parti-  
tion à ce mariage sacré ; c'est pourquoi Saint Paul l'a  
lait « un grand mystère ». Dans la vision chrétienne  
choses, les Evangiles font le récit d'une histoire d'amour  
dans laquelle un époux (Christ) se choisit pour lui-même  
une épouse qui représente un parti peu vraisemblable (nous)  
et il se met en devoir de la transformer pour la faire par-  
tre « sans tache ni ride ». Une partie de l'Apocalypse  
consacrée à la description de ce que sera la cérémonie  
mariage.

Pour un non-chrétien ou un chrétien tiède, ceci se  
certainement mystérieux, pour ne pas dire tiré par les  
veux. Les enseignants chrétiens ont toujours répondu  
« Oui, cela paraît mystérieux, mais à moins que l'amour  
et le mariage ne soient envisagés comme mystères, ils  
marchent tout simplement pas. » Ceci ne veut pas dire  
dit en passant, que les non-chrétiens ne connaissent pas  
mariages réussis. L'important est d'avoir un respect  
le sacré et le mystère qui entourent le lien du mariage.  
plupart des peuples à travers l'histoire l'ont considéré  
la sorte.



Mais je m'écarte de la question. Seule une doctrine comme celle du mariage de Christ et de l'église vous permettra de prendre au sérieux à la fois vos jeunes envolées romantiques et l'assemblage bigarré d'ombres et de lumières qui constituent un mariage. Ronald Knox, dans un passage amusant mais instructif, fait dire à l'église à l'intention du couple fiancé : « Oh, vous désirez vous marier, n'est-ce pas ? Cela veut dire que vous voulez imiter l'action de Jésus-Christ dans Son Incarnation. Et bien, que Dieu vous bénisse ; vous aurez besoin de toute la grâce possible pour accomplir cela, un trousseau complet de grâces. »(1)

Naturellement, peu parmi nous entretiennent ce genre d'idées quant au mariage. Mais l'expérience montre que pour qu'un mariage marche bien, une grande part de sacrifice sera exigée des conjoints. Ils sont amenés en d'innombrables occasions, parfois peu spectaculaires (parfois spectaculaires), à offrir leur vie l'un pour l'autre : en abandonnant tel projet ; en anticipant tel événement ; en prenant sur le temps de tel plaisir qu'ils ont l'habitude de se donner. Lorsque vous vous engagez envers quelqu'un par vos vœux, votre moi ne vous appartient plus réellement ; il vous faudra soit mourir à ce moi soit voir votre mariage se désagréger. Jésus a ordonné à Ses disciples de « s'aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. » Ils ne le savaient pas alors, mais il s'avéra par la suite que « comme je vous ai aimés » voulait dire « jusqu'à la mort. » Oserions-nous dire que dans le mariage — particulièrement dans le mariage — nous avons le privilège d'aimer comme Christ a aimé ?

---

1. Ronald A. Knox, *The Hidden Stream* (New York: Sheed and Ward, 1953), p. 224.

## Une romance plus grande

De si graves questions peuvent paraître très éloigné l'amour romantique avec ses vœux téméraires et ses messes passionnées et cependant, dans un certain sens, une pièce de la même étoffe. L'église ne minimise pas l'impulsion romantique en la traitant d'adolescente ou sensée. Elle considère votre précipitation insouciant et fléchie quant au prix à payer et dit : « Bon. Vous avez une bonne attitude à l'égard de l'amour. C'est exactement le genre d'abandon de soi et de consécration dont vous avez besoin. Vous êtes prêt à affronter n'importe quel obstacle, faire n'importe quel sacrifice ? Bon. C'est ainsi que Christ aime Son peuple. »

L'église dit également un certain nombre d'autres choses. Quand les cœurs sont brisés ou que les promesses sont failli ou que tout le spectacle ne correspond pas au programme, elle vous rappellera qu'aucun de vos amoureux restes ne pourrait valablement répondre à votre aspiration. Vous êtes destiné à vivre une romance plus grande encore. En résumé, l'amour romantique, comme les autres choses, n'est envisagé correctement que lorsqu'il est considéré comme un indicateur ou un guide. Il est destiné à égarer que ce que nous recherchons doit être trouvé ailleurs. Non pas que l'église ne prenne nos souhaits et protège nos intentions au sérieux. L'église, écrivait Chesterton, respire l'homme jusqu'à « inscrire son serment dans les cieux » et ensuite elle lui demandera de vivre conformément à ce serment. L'église ne nous impose pas le serment — les amoureux qui gravent leurs initiales dans l'écorce d'un chêne ou sur une dalle de ciment ne le font pas sous la pression du pasteur local — elle ne fait que valider notre inclination naturelle et y appose un sceau sacré.



## Au-delà de l'amour naturel

Tôt ou tard lorsque nous découvrons ce que Lewis a appelé dans *The Four Loves* (Les Quatre Amours) « l'évidence incontestable que l'amour (naturel) ne va pas être suffisant », l'église nous rappelle qu'en nous mariant nous nous sommes tracé une route surnaturelle. Notre amour a besoin de naître de nouveau, tout comme nos vies. Notre amour naturel doit être transformé en une vertu chrétienne, parce que l'amour a besoin de plus que de l'amour lui-même pour rester aimant.

Peu de personnes nouvellement amoureuses peuvent s'en persuader, bien entendu. Comme de toute autre faculté, quelqu'un peut être fier de sa capacité d'aimer. L'attitude de la jeune personne est souvent quelque chose comme : « Je n'ai besoin d'aucune aide ; mon amour est suffisamment fort tout seul. » Ainsi, tandis qu'elles désirent parfaitement prendre leurs propres engagements de fidélité, ces personnes ne voient peut-être aucune nécessité de le faire devant Dieu et dans une église. Leur attitude est plutôt celle que la plupart d'entre nous adoptons envers nous-mêmes tant que les choses vont comme nous le désirons. Nous pouvons nous suffire à nous-mêmes, pensons-nous ; nous sommes « O.K. » comme nous sommes, sans cette affaire de nouvelle naissance.

Avec ce discours, nous voilà de retour à la façon de voir psychologique. Mais avant de nous y replonger, rappelons le point principal traité dans les quelques dernières pages. Le christianisme ne nie nullement la vérité de l'expérience que nous faisons de l'amour. En pleine romance nous avons le sentiment d'avoir découvert, ou presque, la chose la plus élevée ; avec l'amour mûr, nous découvrons que nous devons accomplir les choses les plus difficiles. Le christianisme attribue cette dichotomie au fait que nous sommes préparés comme l'épouse pour son époux. Cela signifie que

nous devons être formés au point d'être capables de commencer à aimer comme Christ aime. Et Christ nous a aimés avec passion — c'est-à-dire, à la fois avec un désir intense et une souffrance intense.

Mais quand le monde psychologique parle d'amour, il n'entend rien de semblable. Bien qu'il puisse avoir beaucoup à dire à ce sujet (et bien des choses saines dans la sphère qui leur est propre), vous ne rencontrerez pas beaucoup de psychologues qui feraient de l'amour l'enjeu de votre bonheur comme le christianisme le fait. Confronté au même ensemble de faits que les chrétiens, le monde psychologique juge généralement que les enjeux sont trop élevés. Le psychologue peut s'apercevoir aussi clairement que n'importe qui que l'amour romantique est habituellement un désastre et que l'amour dans le mariage peut être une catastrophe encore plus grande. N'ayant rien de plus que des outils naturels à sa disposition, il n'est pas prêt à vous demander de tout miser sur l'amour ou de jeter votre destin au vent (comme les chrétiens sont supposés jeter le leur sur le Saint Esprit). Mais en adoptant cette attitude très prudente, il est contraint en même temps de vous demander de mettre de côté la vérité de votre expérience.

### **Ce que l'amour romantique nous enseigne**

Dans l'amour romantique, par exemple, l'une des vérités que nous expérimentons — et surtout lorsque notre cœur est brisé — est que nous sommes en nous-mêmes incomplets. Nous sommes, comme le dit Lewis : « un immense besoin. » Notre sentiment intuitif quand nous sommes amoureux est de penser que nous ne vivons qu'à moitié avant de le devenir. Nous nous rendons compte alors combien notre plénitude dépend de quelqu'un qui nous est extérieur. Retirez notre amour, et nous avons le sentiment d'être



## ERRATUM

réduits à presque rien. Quel vide immense nous habite lorsque nous sommes tout seuls !

Or, le christianisme dit que cet état altéré nous permet d'avoir un aperçu de la véritable nature des choses : notre vide sans Dieu, notre complète dépendance de Lui pour notre épanouissement. La psychologie, au contraire, n'a d'autre choix que celui de vous dire que vous aviez tort de vous croire vous-même incomplet ; les gens peuvent et devraient trouver l'épanouissement dans l'auto-suffisance (*self-fulfilled*). Vous aviez tort de dépendre de quelqu'un d'autre. Il est malsain d'être ainsi. Si vous « descendez profondément en vous-même », vous trouverez la plénitude dont vous avez besoin.

Mais se suffire à soi-même ne signifie pas que vous n'aurez pas l'amour ; la psychologie est rassurante sur ce point : vous serez plus apte à donner et à recevoir de l'amour. Tout cela suivra naturellement votre amélioration personnelle comme un ciel clair suit toujours une montée de la pression atmosphérique. Une fois que vous n'avez plus besoin d'amour, vous l'aurez.

### Amour « B » et amour « D »

Cette attitude explique pourquoi il existe un grand mépris dans certains milieux psychologiques (et il s'est répandu dans les milieux féministes) pour le besoin d'amour, ou l'amour-besoin. Depuis qu'Abraham Maslow a fait la distinction entre ce qu'il désigne par amour « B » (celui qui jaillit de la plénitude de votre être et n'a besoin de rien en retour) et ce qu'il appelle amour « D » (un besoin d'amour fondé sur une déficience en vous), les psychologues se sont rangés au côté du premier, l'amour « B ». Fritz Perls, par exemple, avait le sentiment que les amoureux ne devraient rien attendre l'un de l'autre. Erich Fromm croyait que





## Une romance plus grande

De si graves questions peuvent paraître très éloignées de l'amour romantique avec ses vœux téméraires et ses promesses passionnées et cependant, dans un certain sens, c'est une pièce de la même étoffe. L'église ne minimise pas votre impulsion romantique en la traitant d'adolescente ou d'insensée. Elle considère votre précipitation insouciant et irréfléchié quant au prix à payer et dit : « Bon. Vous avez la bonne attitude à l'égard de l'amour. C'est exactement le genre d'abandon de soi et de consécration dont vous aurez besoin. Vous êtes prêt à affronter n'importe quel obstacle, faire n'importe quel sacrifice ? Bon. C'est ainsi que Christ aime Son peuple. »

Mais se suffire à soi-même ne signifie pas que vous n'aurez pas l'amour ; la psychologie est rassurante sur ce point : vous serez plus apte à donner et à recevoir de l'amour. Tout cela suivra naturellement votre amélioration personnelle comme un ciel clair suit toujours une montée de la pression atmosphérique. Une fois que vous n'avez plus besoin d'amour, vous l'aurez.

### Amour « B » et amour « D »

Cette attitude explique pourquoi il existe un grand mépris dans certains milieux psychologiques (et il s'est répandu dans les milieux féministes) pour le besoin d'amour, ou l'amour-besoin. Depuis qu'Abraham Maslow a fait la distinction entre ce qu'il désigne par amour « B » (celui qui jaillit de la plénitude de votre être et n'a besoin de rien en retour) et ce qu'il appelle amour « D » (un besoin d'amour fondé sur une déficience en vous), les psychologues se sont rangés au côté du premier, l'amour « B ». Fritz Perls, par exemple, avait le sentiment que les amoureux ne devraient rien attendre l'un de l'autre. Erich Fromm croyait que

l'amour mûr se distinguait par une appréciation désin-  
ressée : comme Dieu, le sixième jour, vous notez simple-  
ment que d'autres personnes existent et vous dites que « c'  
est bon ». En d'autres termes, aimer signifierait affirmer  
les autres dans leur existence ; le principal moyen pour  
faire serait de les laisser être eux-mêmes. Vous aussi, vo-  
us pourriez de temps en temps avoir besoin d'être affirmé  
cependant cela ne signifie pas qu'il vous manque quoi-  
ce soit. Vous êtes complet en vous-même. Vous avez sim-  
plement besoin d'une confirmation. Au bout d'un certain  
temps, bien entendu, vous n'aurez probablement même plus  
besoin de cela.

Cette façon de voir peut paraître chrétienne. En fait, cer-  
tains des psychologues que j'ai mentionnés font de Christ  
ainsi que de Bouddha et d'autres, un exemple parfait  
d'amour « B ». Jésus, disent-ils, était très avancé dans l'art  
de découvrir la plénitude intérieure et Il savait comment  
apprécier les choses. Dans cette version de l'évangile, Christ  
(si vous me pardonnez l'analogie) était en quelque sorte  
comme le Taureau Ferdinand qui se tenait simplement  
auprès des fleurs pour en sentir le parfum et qui, pour une  
raison inexplicable, fut traîné jusque dans l'arène des taurin-  
readors. A l'exception de l'épisode de l'arène, qui était une  
bien mauvaise erreur, nous devrions imiter la façon d'aimer  
de Christ. En d'autres termes, disent ces psychologues,  
nous devrions apprendre simplement à être nous-mêmes  
et à donner aux autres la liberté et l'espace pour être eux-  
mêmes : vivre et laisser vivre ; c'est ça l'amour.

### **L'amour selon Christ**

Cette jolie image de l'amour est très attirante, surtout  
pour ceux qui s'intéressent davantage à conserver leur liberté  
qu'à aimer. Elle présente, toutefois, le défaut d'être trop



lement incorrecte par rapport à Christ. Christ n'a pas aimé de manière libérale, non possessive. Les Evangiles nous donnent plutôt l'image d'un homme aux fortes passions, qui pleure ouvertement et bouscule les gens. Il est difficile à certains endroits d'éviter l'impression qu'il est un amoureux passionné : le genre d'homme prêt à toute action téméraire pour gagner celle qu'il aime, prêt à faire des scènes publiques, capable de tout sauf de la ligoter et de l'emporter.

En même temps toutefois, il est clairement le chef. Les choses se feront à Sa façon. Rien ne laisse entendre qu'Il acceptera l'épouse telle quelle et la laissera ainsi : « Vous devez être parfaits », dit-Il. Au lieu d'un « vous n'êtes pas dans le monde pour vivre comme je l'entends », Il donne l'impression que l'inverse est exactement la raison pour laquelle nous sommes dans le monde. Il semble avoir la notion qu'Il connaît mieux qui quiconque ce qui est bon pour les hommes. Manifestement Il n'a jamais entendu parler de l'approche non-directive. Il raconte la parabole d'un seigneur qui donne un grand festin. Lorsque les invités manquent à l'appel, Il envoie Ses serviteurs dans les rues pour qu'ils amènent des passants : « Faites-les entrer », ordonne-t-Il.

Je cite cette histoire non pour suggérer que Dieu en Christ souffre de l'amour besoin — les théologiens nous disent que ce n'est pas le cas — mais pour montrer que le genre d'amour qu'Il nous recommande par Son exemple est l'opposé même de ce que les psychologues veulent nous faire vivre. Ce que l'amour ne peut en tous cas pas être, c'est indifférent. Il peut être exigeant, il peut même être cajoleur, mais il ne peut pas être blasé.

Pour ces raisons, il nous faut être sur nos gardes au sujet de ce qui aujourd'hui passe pour amour. L'amour qui veut qu'on se bâtisse une personnalité se montrant émotionnellement au-dessus de tout ce qu'il représente n'est pas véritablement de l'amour, mais de l'auto-flagornerie. Et ce n'est

pas un compliment pour celui ou celle que vous aimez. Qui désire être aimé d'une façon totalement dénuée d'égoïsme, être l'objet d'un amour qui semble ne vouloir ni n'avoir besoin de rien que nous puissions donner en retour ? Notre désir est plutôt de nous sentir utiles et non simplement des supports de charité.

Pareillement, la personne pleine de sentiments, de sourires et d'une largesse d'amour pour tout et tous, mais qui dans le fond n'a pour vous guère plus d'attention que pour un papillon ou un brin d'herbe, ne vous montre aucune déférence. Nous préférons bien plus être préférés, distingués ; nous aimons à penser que celui ou celle qui nous aime a fait preuve de sélectivité dans son choix. Bien entendu, l'amour-besoin peut être porté à des extrêmes égoïstes et voraces, mais dans la vie ordinaire il est également un reflet de notre condition d'êtres humains. Le fait est que nous *sommes* des êtres dans le besoin ; nous *avons besoin* d'être complétés. Ne pas ressentir l'amour-besoin peut être un indice que nous vivons sérieusement hors de toute réalité ou encore que nous devenons, par un processus d'endurcissement, des créatures peu aimantes et peu aimables.

### Erreurs de la psychologie sur l'amour

Nous avons effectivement faim et soif et ce grand besoin ne pourra être satisfait par rien à l'intérieur. Nous ne saurions dire à un homme mourant de faim qu'il se nourrisse de sa nourriture intérieure. Devons-nous donc dire à ceux qui ont faim d'amour de s'aimer eux-mêmes de leur amour intérieur ? Comprenez-le bien, les conseils que nous donne la psychologie sur l'amour ne sont pas tout de cette nature. Plusieurs ouvrages excellents sur le sujet (tel que *Love and Will* (L'Amour et la Volonté) de Rollo May, admettent



notre nature nécessiteuse. En règle générale, ils n'admettent pas que notre cas soit aussi grave que ne le dit le christianisme, mais on y trouve au moins ce qu'un chrétien appellerait une attitude réaliste.

Dans un souci de clarté, nous pourrions diviser ces auteurs en deux catégories. La première catégorie (la moins sophistiquée des deux) reconnaît que nous avons des besoins — jusque là tout est bien — et ensuite elle se met à faire de ces besoins les tenants et aboutissants de toute votre existence. A les lire, vous avez l'impression que la priorité première dans une relation est de faire en sorte que vos besoins soient satisfaits : si nécessaire, il vous faut exiger qu'ils soient satisfaits. Cela, à mon avis, ne constitue guère une amélioration par rapport à l'idée que vous n'avez besoin de personne. On réduit les autres au rang de machines à satisfaire les besoins et on fait des relations de sordides affaires pleines de calculs. Cette approche impersonnelle de l'amour n'est pas toujours mal intentionnée, mais elle est complètement erronée. « Mes besoins sont-ils satisfaits ? » « Est-ce que je donne plus que je ne reçois ? » « Quelle est la part d'énergie qu'il me faut investir dans une relation ? »

Cette attitude me fait penser au jeune homme qui est venu voir ma chaudière l'autre jour. Il venait de suivre un cours de perfectionnement sur le chauffage domestique, et à en juger de sa conversation, il semblait penser que je devrais n'avoir rien de mieux à l'esprit que le souci d'une chaudière fonctionnant avec une efficacité optimale, d'un bon rapport rendement/consommation, d'une isolation parfaite du grenier, d'un investissement dans une nouvelle chaudière amorti en trois ans et de l'avantage fiscal dans le cadre des économies d'énergie. Ses paroles bourdonnaient dans ma tête comme autant d'abeilles. Tout cela était, bien sûr, d'un conseil très utile, mais je n'aimerais que cet esprit de calcul soit la dominante de ma vie domestique, à savoir,

que je passe mes journées éveillées avec un appareil à calefeutrer dans une main et un tableau des taux d'intérêt dans l'autre.

Parallèlement, il n'est pas inhabituel de rencontrer des hommes et des femmes qui semblent sortir tout droit d'un cours où tous les coefficients énergétiques de l'amour ont été calculés. Ils semblent avoir l'idée qu'une relation devrait ressembler à un document comptable, comme si la nouvelle épouse devait s'amortir en trois ans. Leur attitude est identique lorsqu'il s'agit d'avoir des enfants.

Le bon sens nous dit que la vie ne peut tout simplement pas être considérée de cette façon ; le christianisme nous dit qu'elle ne doit pas être cela. La souffrance est inhérente à tout amour. Faites tout ce que vous voulez, vous ne pourrez l'éviter. Mieux vaut accepter le sort que Dieu nous réserve, quel qu'il soit, que de perdre totalement la capacité d'aimer : car cela peut aisément être le cas lorsque nous avons cette approche-là de la vie. L'amour nécessite une grande ouverture de cœur et non un esprit de manœuvre stratégique.

Cet esprit de manœuvre, nous le connaissons bien et nous l'adoptons tous dans certaines situations. Vous avez probablement connu la frustrante expérience de vous diriger avec votre caddy vers les caisses d'un supermarché et de les trouver noires de monde. Vous prenez position à l'extrémité d'une des files d'attente tout en observant attentivement la progression des autres. Il n'est nullement besoin de vous accrocher à la vôtre si une autre va plus vite. Toutefois, vous ne voulez pas transposer dans votre vie conjugale ce genre d'attitude tâtonnante, quel que soit le nombre de personnes qui vous le conseillent. Dans cette situation, c'est dangereux et il en résulterait sûrement une ruine totale.

L'autre catégorie d'auteurs (dans laquelle je mettrais Rollo May) se situe plusieurs crans plus haut. Ces psycho-



logues écrivent de manière persuasive sur le besoin de trouver un amour plus mûr basé sur le donner et le prendre, prêt à accepter le mauvais comme le bon. Ils reconnaissent l'élément tragique dans l'amour et ils soulignent l'engagement. Ce que l'on est contraint de rejeter dans leur travail ce n'est pas ce qu'on y trouve mais plutôt ce qu'on n'y trouve pas. On y trouve une analyse et des conseils judicieux et une plus profonde compréhension à laquelle s'ajoute une meilleure relation. Mais si jamais votre mariage ne marchait pas, ils ne donnent aucune explication raisonnée pour que vous restiez ensemble. La question de savoir pourquoi vous voudriez persévérer à travers vents et marées ne se pose pas. On présume simplement que pour quelque raison vous le voulez.

Cette présomption, cependant, est ce qui change tout. « Explication raisonnée » est une expression médiocre ici. Je pense que « vision » est mieux ; « une vision partagée », encore mieux. Il est un fait d'observation quotidienne que les gens qui ont en commun un même but ou une même tâche, un amour partagé envers quelque chose qui leur est extérieur (comme une chorale ou un club de randonnée), possèdent un lien plus solide que ceux qui se réunissent simplement par nécessité (comme un groupe de rencontre).

Chesterton disait que « les organismes vigoureux ne parlent pas de leurs processus de développement mais de leurs buts. » « Il ne peut y avoir », écrivait-il dans l'Hérétique, « meilleure preuve de l'efficiencia physique d'un homme que le récit enthousiaste qu'il fait d'un voyage à l'autre bout du monde. » C'est lorsqu'un homme se met à parler de son métabolisme et de son rythme cardiaque que vous vous interrogez sur sa santé. Les personnes des groupes de rencontre ne parlent pas de projet de voyage comme celles d'un club de randonnée ; bien plutôt, elles parlent de leurs processus : « Ce que je ressens à votre égard » ou « quelle est ma réaction quand vous me dites ceci à mon sujet ».

Très bien. Mais vous ne pouvez pas continuer à tenir ce langage éternellement. Cela devient ennuyeux et difficilement supportable. Et il n'est pas bon dans un couple que les conjoints parlent sans cesse de leurs sentiments respectifs. Il y a d'autres choses à faire. Un voyage à travers la vie, quelque banal qu'il puisse paraître, n'est pas un mauvais itinéraire pour un couple.

### **Souvenirs partagés**

Peut-être que ce que nous avons dit précédemment sur l'importance des histoires pourra aider à comprendre le point que je veux évoquer maintenant. Nous avons dit alors qu'une vie devrait constituer une histoire. Pour les mêmes raisons nous pouvons dire ici que le mariage devrait constituer une histoire partagée : quelque chose dont on se réjouit à l'avance, quelque chose sur quoi l'on peut jeter un regard rétrospectif. On a dit que l'amour est fait à quatre-vingt-dix pour cent de souvenirs. Je ne suis pas sûr du pourcentage, mais assurément le plaisir d'une histoire est double lorsque vous avez quelqu'un à qui la raconter, particulièrement si ce quelqu'un connaît et aime cette histoire autant que vous. L'une des choses qui rendent un amour solide et durable, c'est le souvenir partagé : pouvoir dire : « Tu te souviens ? » Tu te souviens de ce week-end à la campagne ? Tu te souviens de la fois où nous nous sommes perdus dans New York ? Tu te souviens de nos vacances à la montagne ?

Maintenant supposez au lieu de cela que vous ayez atteint la quarantaine ou plus et qu'il n'y ait personne avec qui partager cette histoire. Il y a bien ce week-end à la campagne avec A, mais A est sorti de votre vie il y a quelques années. Il y a bien cet épisode à New York avec B, mais B est maintenant marié(e) et vit ailleurs. Il y a également



ce séjour à la montagne avec C, mais n'avez plus de nouvelles de C.. Vous vous trouvez seul avec une série de préfaces et peut-être le début de plusieurs chapitres. Vous auriez pu avoir une histoire.

C'est à ce besoin de vision et d'histoire partagée que le christianisme peut répondre là où la psychologie ne le peut pas. Il répond, très à propos, avec l'histoire d'un mariage : l'histoire de Christ et de Son Epouse. C'est, dit l'église, l'histoire pour laquelle vous êtes né. Et bien que vous puissiez être fort avancé en âge, vous n'en êtes encore qu'aux premiers chapitres de ce livre. Parmi toutes les voix qui prétendent nous instruire sur notre vie, celle-ci parle avec un réconfort indicible. Car le Maître du festin a avec sagesse, nous dit-on, gardé le vin le meilleur pour la fin.

### **L'amour sexuel**

Un autre sujet doit être abordé. Un passage tiré de Goethe nous en donnera le point de départ. « Chaque siècle » écrivait-il, « ... essaie de rendre le sacré commun, le difficile aisé, et le sérieux amusant : ce à quoi il ne pourrait réellement y avoir aucune objection si ce faisant le sérieux et l'amusant ne se détruisaient pas ensemble. » Je disais auparavant que, à moins que l'amour et le mariage ne soient considérés comme des mystères sacrés, ils ne marchent pas très bien. Il n'est pas vraiment besoin de souligner que ces dernières années ils n'ont pas été considérés comme tels, et qu'en conséquence ils ne marchent pas bien du tout. Nous ne pouvons certainement pas en rejeter l'entière responsabilité sur la psychologie ; mais il semble qu'elle ait accéléré le processus. Par leur nature même, les sciences sociales tendent à la réduction du mystère : elles ont pour objet d'alumer des lampes bien brillantes dans les endroits sombres. Cependant, tout ne viendra pas à la lumière dans de

telles circonstances. Un négatif, comme nous le savons, ne le pourra : il a besoin d'une chambre obscure. D'autres choses souffrent également de la surexposition à la lumière, le sexe étant l'une d'entre elles.

Si l'on dit de nos jours que le sexe est sacré, on court le risque d'être tourné en ridicule. Mais c'est uniquement parce que le travail de démystification a été si bien fait. Si quelque ravisseur s'arrangeait pour enlever une princesse, qu'il la revête de haillons et lui assène un tel coup sur la tête que son langage en soit affecté, puis qu'il dise à ses compagnons que cette femme est une princesse, il est fort probable qu'ils ne le croiraient pas.

Notre société se trouve dans une situation identique en ce qui concerne l'amour sexuel. Nous trouvons difficile d'envisager que ce qui peut avoir sa place au plus bas de l'échelle puisse également l'avoir au plus haut. Etant donné l'état vulgaire et aisément accessible dans lequel le sexe est tombé, il n'est pas étonnant que la perspective médicale et psychologique prédomine : le sexe n'est nullement sacré. C'est une chose naturelle, un processus biologique de plus parmi les nombreux autres. Ainsi donc, mangeons, buvons, dormons, vivons le sexe et à nous la santé.

Le christianisme ne s'accommode pas de cela. Pas plus que ne le faisait le monde païen. Les Grecs croyaient que l'amour était un dieu et le sexe une déesse. Les Romains avaient le sentiment que seules des jeunes filles vierges devaient prendre soin du feu sacré de Vesta. Dans nos meilleurs moments nous ne nous accommodons pas non plus de cette vision désinvolte du sexe. Il nous est possible alors de voir, bien que moins nettement qu'auparavant, que le sexe est quelque chose de particulier et non destiné au domaine public, que ce qui se passe dans l'intimité de l'alcôve n'est pas censé se retrouver sur les écrans de cinéma.

Je pense que nous pouvons aller plus loin et dire que même nos impulsions naturelles renforcent ce point de vue.



Le sens du sacré est véhiculé, entre autres, par une certaine réticence et le fait que certaines choses ne sont pas dites, si ce n'est avec la conscience de leur caractère particulier. Le fait que nous ayons tendance à rougir et bégayer ou que notre attitude soit d'un réalisme gêné quand nous parlons de sexe ne signifie pas que nous sommes marqués d'une survivance de puritanisme, mais simplement que nous nous rendons compte que la question dont nous nous occupons n'est pas un phénomène purement biologique. Personne, autant que je sache, n'a jamais rougi en disant à des enfants comment l'on doit manger un pamplemousse.

A moins que vous ne compreniez que le christianisme considère l'amour sexuel comme une chose sacrée, vous ne pourrez jamais saisir pleinement pourquoi il insiste qu'il soit entouré de restrictions et d'exclusions. Il en est ainsi pour tout ce qui est sacré. Ce n'est pas qu'il considère le sexe comme une mauvaise chose en soi, mais bien plutôt comme une élevée et comme tout ce qui est élevé, il mérite d'être régi par des règles objectives et non ballotté de-ci de-là par les accès d'une émotion changeante. La position chrétienne à cet égard est très claire. L'amour sexuel est trop important pour être laissé au gré de la spontanéité. La correction de notre conduite sexuelle ne doit pas dépendre de l'intensité des sentiments du moment mais plutôt de critères objectifs : avons-nous fait une promesse et à qui ? — Comment peut-il en être autrement ? Il ne nous est pas permis de plaider notre cause sur la base du principe, « C'est d'accord si tu es amoureux. » Et encore moins sur ce système de défense, « Cela ne peut être mauvais quand les sentiments semblent justes. » Le gibier braconné, comme le fait remarquer John White dans *Eros Defiled* (Eros Profané), possède autant de saveur que celui qu'on achète, mais c'est quand même du gibier braconné.

Enfin, comme pour tout ce qui est sacré, les idées égalitaires ne s'appliquent pas ici. La sexualité d'une femme ne

peut s'exprimer qu'avec son mari et celle d'un mari, qu'avec sa femme. Toute atteinte à ce caractère exclusif de l'amour sexuel, comme le viol, est considérée à juste titre comme une espèce de sacrilège. Mais même dans des questions moins graves nous devrions pouvoir saisir que l'amour sexuel ne peut être partagé entre X, Y et Z sans perdre infiniment de sa valeur.

### **Le sexe et son caractère particulier**

Ceci nous amène au dernier point : celui soulevé par Goethe quand il parlait de rendre commun le sacré. De par leur nature, certaines choses ne peuvent pas tomber dans le commun sans que soit détruit ce qui est bon et noble en elles. En cherchant à rendre certains désirs plus faciles à satisfaire, vous n'arrivez finalement qu'à ôter toute valeur à leur réalisation. Thomas Howard, dans l'un de ses livres, souligne que le caractère particulier de certains endroits vient de leur situation privilégiée. La plage qu'il nous faut atteindre après plusieurs kilomètres de marche ou le lac de montagne éloigné de la route, possèdent cette qualité et ce charme particuliers que n'ont pas les lieux faciles d'accès et de circulation. L'accès à de tels endroits se fait sous certaines conditions. Ils n'en ont que plus de valeur parce que nous avons dû passer par la rude initiation exigée pour les atteindre. Mais une fois ces lieux transformés en centres touristiques avec motels, panneaux publicitaires, débits de boissons et déchets de toute sorte, leur cachet particulier s'envole.

Nous ne devrions pas mal juger les intentions des spécialistes en sciences sociales et des psychologues en matière de sexe et de mariage. Peut-être, pour des raisons « scientifiques », trouvent-ils impossible d'accepter ce qui doit leur apparaître comme un culte ridicule et primitif : le mystère



du sexe, le festin des Noces de l'Agneau. Peut-être pensent-ils sincèrement qu'il n'est pas bon que nous peinions sous de telles superstitions. Peut-être estiment-ils que nous aurions tout avantage à nous ranger sous des bannières portant comme devises : « Naturel », « Normal » et « Bien ajusté ». Ce n'est pas chose aisée que de juger des intentions. Mais, en contre-partie, il est de notre droit de juger les résultats. Et le résultat est : ruine spirituelle et déchet humain partout.





## *La vision plus grande*

Ce livre s'est voulu être une comparaison entre la psychologie et le christianisme. Il ne prétend pas être un aperçu de tous les types et de toutes les sortes de psychologie ; l'intention était plutôt de cerner l'esprit de la psychologie et au-delà de cela, de présenter le climat des attitudes dominantes pour lesquelles la psychologie porte une large responsabilité.

Il vous est possible maintenant de voir que les critiques proposées ne sont pas seulement des critiques de l'esprit psychologique mais aussi de l'esprit séculier moderne, la psychologie étant pour ainsi dire le représentant le plus accrédité de cette attitude plus large. Ceux qui font vraiment du bon travail en psychologie doivent me pardonner d'adopter cette approche globale. Dresser un tableau des nuances subtiles et des distinctions entre les différentes écoles et les différents styles nécessiterait plusieurs volumes.

Les lecteurs chrétiens doivent également faire preuve de discernement. Ils auraient tort de conclure que désormais la psychologie peut être ignorée sans dommages. Si vous cueillez soigneusement parmi les ronces, vous trouverez des mûres délicieuses pour vous récompenser. La psychologie, en effet, nous rappelle des notions importantes que nous

avons tous tendance à oublier, par exemple, qu'il nous faut prêter attention à nos enfants quand ils sont dans leurs bonnes dispositions plutôt que d'attendre qu'ils soient devenus mauvais ; ou encore, que notre comportement servira de modèle au leur. Nous devons nous rappeler aussi que Dieu peut employer n'importe lequel d'entre nous pour accomplir Son œuvre : pasteur, psychologue, éducateur social, même le partisan acharné du sécularisme qui ne Le reconnaît ni Le respecte. Cependant, le plus grand danger pour les chrétiens n'est pas de laisser tomber le dernier conseil en comportement, mais de laisser leur foi s'embrouiller sous l'influence de l'esprit dominant, qu'il soit celui de la psychologie ou du sécularisme.

Cet esprit a gagné de nombreux partisans, principalement, je pense, parce qu'il semble promettre quelque chose que nous recherchons tous. Il suggère un potentiel dans la vie plus grand que celui qui a été jusqu'ici notre norme ; il suggère que le monde est d'une manière ou d'une autre, meilleur, plus vaste et plus beau — ou qu'il pourrait l'être. J'ai consacré une grande partie de ce livre à montrer que cet esprit n'est pas ce qu'il prétend être. Nous entendons parfois dire que nous vivons dans une société païenne. Mais ce n'est pas le cas. Le paganisme était supérieur au sécularisme. Il reconnaissait, bien que faiblement, que le monde était gouverné à partir d'un royaume sacré. Le paganisme fut, comme l'a dit Chesterton, la chose la plus grande, jusqu'à ce que le christianisme apparût, qui était encore plus grand. Depuis, tout a été plus petit.

### **La mesure égarée**

On a appelé notre présente culture : « la société psychologique. » Pour nous la psychologie semble être quelque chose de grand, mais c'est parce que nous avons égaré l'ins-



trument de mesure. Un garçon costaud paraît fort aux yeux de ses camarades jusqu'à ce qu'il mette le manteau de son père. Il se peut alors qu'il paraisse même ridicule. Si les explications que la psychologie donne de la vie et de la mort, de la joie et de la peine nous paraissent impressionnantes, c'est parce que nous avons oublié ou nous n'avons jamais su combien plus grande est l'explication chrétienne. De nos jours, nous parlons facilement de l'importance de la personne, mais seul le christianisme, semble-t-il, est désireux de lui accorder sa dimension réelle. Le christianisme est plus grand au même titre qu'une biographie est plus grande qu'une feuille de renseignements pour demande d'emploi, qu'un roman saisit la totalité d'un personnage tandis qu'une étude de cas ne le peut pas. Il est plein de la richesse et des particularités de la vie, tandis que la psychologie ne l'est pas.

Il est plus grand aussi parce qu'il possède une vision plus grande. Quand nous disons de personnes qu'elles ont une grande âme, nous avons à l'esprit deux sens possibles : Premièrement, elles sont pleines de charité ; deuxièmement, elles possèdent une vision grande de la vie. Ce dernier sens ne veut pas dire qu'elles voient tout en rose, mais simplement qu'elles ont une vision qui prend davantage de choses en considération.

Elles entrevoient des possibilités là où d'autres personnes ne voient rien du tout. Il semble qu'elles aient non pas une connaissance partielle, mais une connaissance générale leur permettant de mettre les choses à leur propre place et en attribuant à chacune sa propre valeur.

En ce qui concerne le christianisme, la plupart des gens admettent que la charité est présente, mais qu'en est-il de la vision ? L'homme de la rue non chrétien considère la foi comme quelque chose de sombre et de sinistre. La psychologie populaire, au contraire, apparaît souvent à ses yeux comme le libérateur du psychisme : un Bacchus eni-

vrant, vêtu du fruit de la vigne. Ceci, je crois, est une erreur, la sorte d'erreur commise par les gens qui savent en réalité peu de chose de la psychologie et encore moins du christianisme. Si vous recherchez de nouveaux mondes à explorer, vous feriez mieux de chercher au-delà de la psychologie. Elle donne l'illusion de la profondeur, mais il en est de même des miroirs muraux ; je crains que la psychologie soit semblable à ces galeries de glaces que vous pouvez trouver dans les parcs d'attractions. Vous arrivez à voir plusieurs facettes et reflets de vous-même, mais c'est là tout ce que vous voyez. Une galerie de glaces n'est en réalité qu'une pièce et tôt ou tard, vous voulez en trouver la sortie. Vous désirez trouver une porte.

C'est ici évidemment que je me dois de vous rappeler que Christ s'est exprimé dans ces termes exacts : « Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et sortira et trouvera des pâturages. » C'est incontestablement un message que vous ne trouverez pas dans la psychologie. Vous n'êtes pas obligé de le croire, mais que vous le croyiez ou non, vous avez difficilement le droit de dire du christianisme qu'il est un compagnon ennuyeux. Si vous cherchez de nouveaux mondes à explorer, il vous faut trouver une porte qui vous en procure l'accès. Le christianisme a toujours affirmé avoir cette porte et il est manifeste qu'elle s'ouvre sur une vision bien plus grande que le reste du monde ne l'a imaginé.

### **La vision de nos écrivains**

Je ne sais pas comment on pourrait le prouver dans un sens scientifique, mais il y a certainement une preuve littéraire de ce que je vais affirmer. Vous pouvez prendre comme exemple l'étrange coïncidence qui a fondu en un ensemble l'œuvre de George MacDonald, C.S. Lewis,



G.K. Chesterton et Dorothy Sayers. MacDonald et Lewis ont écrit des contes dont certains sont parmi les meilleurs de la langue anglaise. Chesterton et Sayers ont écrit des romans policiers et des mystères, là aussi parmi les meilleurs. Quiconque a lu ces auteurs sait qu'ils sont capables par leurs histoires d'accélérer notre rythme cardiaque ou de nous couper le souffle. Comme vous le savez peut-être, la coïncidence qui unit ces maîtres de l'aventure et du mystère est le fait qu'ils sont tous des apologistes lucides et logiques de la foi chrétienne. Ils étaient aussi passionnés de théologie qu'ils ne l'étaient d'histoires de voleurs ou de châteaux.

Nous pourrions ajouter un cinquième nom à la liste. Tolkien, le Maître de la Terre du Milieu, ne se définit jamais expressément comme apologiste du christianisme, bien qu'il s'en approchât assez dans son essai classique *On Fairy Stories* (Au sujet des Contes de Fées) lorsqu'il suggère que le chrétien pourrait par l'imagination aider effectivement au développement et à l'enrichissement de la création. L'héritage littéraire laissé par ces cinq montre bien qu'il serait précipité de supposer que le christianisme est incompatible avec une imagination débridée. N'est-il pas plus vraisemblable de supposer que ces écrivains pouvaient nous ouvrir des mondes précisément à cause du monde qui leur avait été ouvert ?

Veuillez noter que nous ne trouvons à cela aucun parallèle dans l'imagination psychologique. A ma connaissance, aucun psychologue d'importance n'a jamais écrit de romans, de nouvelles, de fantaisies, de contes de fées ou de récits d'aventures. Il est vrai qu'il les étudient et les commentent, mais cela s'arrête là. Vous pourrez argumenter, bien sûr, que Lewis et les autres étaient des écrivains nés. Il reste démontré, toutefois, que la vie imaginative et la vie chrétienne peuvent se développer ensemble. De cela, nous n'en avons pas beaucoup de témoignages dans le monde

psychologique. B.F. Skinner, le seul psychologue éminent qui ait écrit un roman, a renoncé à ce genre presque avant de l'avoir entamé.

### La vision des Ecritures

Bien sûr, la Bible elle-même est une glorieuse littérature. Elle renferme tout un monde de tyrans, de traîtres, d'amis, d'amoureux, de festins, de tempêtes et de naufrages. Gravé dans chacun des chapitres de l'Ancien et du Nouveau Testaments se trouve le récit de jalousies cachées, de haines brûlantes et d'amours toujours grandissants : tel homme est vendu comme esclave par ses frères ; tel autre, dans un accès de fureur, jette à terre les tables de la loi ; tel autre encore donne sa vie pour ses amis. Voilà la monde que l'imagination chrétienne habite. Il se peut qu'il ne soit pas toujours à notre convenance, mais il n'est pas ennuyeux. Qu'il paraît petit, en comparaison, le monde du cela, du moi et du sur-moi — confiné dans les pourtours du crâne.

C'est un thème sur lequel on peut jouer de nombreuses variations, mais je n'en choisirai qu'une seule encore. Le problème avec la psychologie n'est pas qu'elle excite notre imagination et nos passions, mais que finalement elle les étouffe. Prenez, par exemple, deux poèmes sur l'expérience de l'amour, l'un représentatif de l'attitude psychologique, l'autre tiré des Psaumes. Il est intéressant de remarquer que tous deux sont considérés comme des prières.

Le premier est « La Prière de Gestalt » de Fritz Perls qui, à en juger par sa popularité d'un temps, doit représenter la sagesse distillée de la psychologie humaniste sur le sujet de l'amour :

Je fais ce que je veux  
Et tu fais ce que tu veux  
Je ne suis pas dans ce monde pour vivre



Comme tu l'entends,  
Et tu n'es pas dans ce monde pour vivre  
Comme je l'entends.  
Tu es toi et je suis moi,  
Et si par hasard nous nous croisons  
C'est merveilleux.  
Sinon, tant pis.\*

La seconde prière est tirée du Psaumes 42 :

Comme une biche soupire après des courants d'eau,  
Ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu !  
Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant :  
Quand irai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu ?

La première semble fournir des directives pragmatiques sur la façon d'entretenir une relation sans se lier, pourtant elle n'a, dans le sens traditionnel, rien à voir avec l'amour de la prière. C'est un péan en l'honneur de l'intérêt personnel. On est contraint de penser au « je » et au « tu » du poème non comme à des amoureux ou même à des amis, mais comme à deux parties passant contrat. La seconde prière, le psaume, est au moins reconnaissable pour ceux qui ont été amoureux, comme étant un chant d'amour. Il n'est nul besoin d'être religieux pour comprendre le genre d'engagement total qu'il y a dans cet amour.

Considérez aussi quelques extraits tirés du Cantique des Cantiques :

... Le voici, il vient,  
Sautant sur les montagnes,  
Bondissant sur les collines.  
Mon bien-aimé est semblable à la gazelle,  
Au faon des biches.  
Le voici, il se tient derrière notre mur,  
Il observe par la fenêtre,

---

\* Copyright © Real People Press 1969. Tous droits réservés.

Son œil brille au treillis.

Il prend la parole, mon bien-aimé.

Il me dit :

- Lève-toi, ma compagne, ma belle, et vien

Mets-moi comme un sceau sur ton cœur

Comme un sceau sur ton bras ;

Car l'amour est fort comme la mort,

La jalousie est dure comme le séjour des [morts]

Ses fièvres sont des fièvres brûlantes,

Une flamme de l'Eternel.

Les grandes eaux ne peuvent éteindre l'amour

Et les fleuves ne le submergeraient pas ;

Quand un homme offrirait tous les

biens de sa maison contre l'amour,

On ne ferait que le mépriser.

Le meilleur commentaire que nous puissions faire au sujet de cette poésie pleine d'ardeur est de répéter la remarque de G.K. Chesterton : « Il n'est que trop facile d'oublier que la croyance en Dieu renferme une émotion. »

Et avec tout le sérieux il nous faut demander : Où est le frémissement d'émotion dans le moi-isme ? Il ne saurait pas facilement aux yeux. Le plus qu'ait jamais écrit l'auteur de l'aide-toi toi-même, c'est que l'amour constitue une aptitude relationnelle importante. Le plus qu'ait jamais dit un analyste transactionnel, c'est que l'on devrait recevoir en retour toutes caresses pour toutes caresses données. Le plus qu'ait jamais suggéré une théorie psychologique, c'est que l'amour devrait constituer une préoccupation personnelle et propre du développement personnel de l'autre.

Mais que l'amour doive être une fidélité acharnée et un feu dévorant, un cœur qui travaille et une quête qui l'agit, cela est quelque chose de tout à fait étranger aux sciences sociales. C'est le royaume des poètes ou des prophètes.



tes. Lorsque le pharisien demande quel est le plus grand commandement, Christ répond : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. » C'est peut-être une demande excessive, mais on ne peut en aucun cas l'interpréter comme étant hostile à un état d'âme passionné. De la passion, voilà ce que cela demande.

Nous sommes ici aux antipodes du monde de la Prière de Gestalt et des experts en relations. Pour quelqu'un qui a été formé dans la tradition psychologique, le conseil du christianisme doit paraître scandaleux. « De tout mon cœur ? » « De toute ma force ? » La psychologie n'est pas à l'aise avec ce genre de propos et elle a terriblement besoin de les diluer pour en faire une formule plus agréable au palais. Certains chrétiens suivront l'exemple de la psychologie et feront de même. Heureusement, la plupart ne suivront pas. Les chrétiens, après tout, sont des romantiques et préfèrent de beaucoup prendre Christ comme époux plutôt que le monde.

### **La vision de votre moi**

Finalement, qu'en est-il de votre moi : cette chose dont la psychologie veut que vous vous préoccupiez énormément et que le christianisme vous presse d'abandonner ?

Le christianisme, comme nous le savons, réclame l'humilité. C'est un cap difficile à tenir lorsque le reste du monde (et avec lui de nombreux prédicateurs chrétiens) nous presse dans la direction contraire. Mais quoi qu'on puisse dire contre l'humilité, ce qu'on peut affirmer en sa faveur, c'est que la personne humble est mieux à même de jouir de la vie. Oui, parce qu'elle peut encore s'étonner. Elle tire un plaisir inattendu de la vie parce que ce qu'elle en reçoit est plus que ce qu'elle n'espérait. « Pour des raisons pra-

tiques », écrivit Chesterton dans *The Defendant* (Le Défenseur), « les témoignages en faveur de l'humilité sont écrasants. » C'est elle qui permet d'apprécier la nature saisissante des étoiles et la nature exceptionnelle des arbres. C'est elle qui permet de devenir amoureux. La conviction extatique de celui qui est amoureux, « c'est trop bon pour être vrai », n'est qu'une autre façon de dire « c'est trop bon pour que cela m'arrive à moi. »

L'homme orgueilleux, au contraire, ne connaît guère de satisfaction, parce que ce qu'il reçoit est toujours trop peu par rapport à ce qu'il estime mériter. Ce n'est pas que les bonnes choses passent hors de sa portée, mais que, lorsqu'elles arrivent, il ne peut tout simplement pas s'y intéresser durablement.

Sa préoccupation de lui-même lui interdit toute appréciation de ce qui n'est pas lui-même.

### **Le choix de Bassanio**

Souvenez-vous comment, dans le Marchand de Venise, Bassanio doit choisir entre trois cassettes pour obtenir la main de Portia ? Une cassette est d'or, une autre d'argent, et la troisième de plomb. Une seule contient le portrait de Portia et c'est, bien entendu, celle qui est en plomb et sur laquelle se trouve l'inscription : « Celui qui me choisit devra donner et risquer tout ce qu'il a. » Il en est de même avec notre foi. Il nous est demandé de tout risquer, même notre moi, afin de remporter un prix bien meilleur.

A l'intérieur de la cassette d'or se trouvent un crâne et l'avertissement suivant : « Tout ce qui brille n'est pas d'or » (une mise en garde qui semble appropriée à une société fascinée par les promesses dorées de la psychologie).

La cassette d'argent porte l'inscription : « Celui qui me choisit aura ce qu'il mérite », et à l'intérieur il y a le por-



trait d'un fou. Il va sans dire que c'est là la sorte de choix que favorise le monde moderne. Et la récompense est aussi selon l'inscription.

Notre choix, pourtant, est plus grave que celui de Basanio. En réalité, c'est le même choix que celui qui fut offert à Adam et Eve : ou bien nous faisons confiance à Dieu ou bien nous croyons à la parole du serpent selon laquelle nous pouvons être comme des dieux. La tentation du jardin, qui est la plus vieille de toutes les séductions, ne passe jamais de mode.

Notre moi, notre image de nous-mêmes âprement gagnée, nos plans particuliers et nos espérances, notre plaisir, tout ceci nous est très précieux. Si nous les perdons, nous craignons de tout perdre. Nous ne souhaitons pas nous en séparer, pas plus que nous souhaitons nous séparer de nos enfants. Mais une séparation n'est pas toujours synonyme de désastre. Et j'imagine que, comme les parents se séparant d'un enfant trop couvé qui part à la colonie de vacances, nous nous rendrons compte que nos angoisses n'étaient guère justifiées. Si nous suivons le conseil du directeur de la colonie et le laissons s'occuper de lui, nous retrouverons notre enfant à la fin de l'été avec quelques centimètres de plus, bronzé, souriant jusqu'aux oreilles et d'une disposition plus aimable que nous le pensions jamais capable.

Mais c'est une bien médiocre suggestion de ce qu'il en est réellement. Il existe de nombreuses assurances sur ce point : celui qui perdra sa vie la retrouvera, il sera rendu au centuple, nous serons semblables à Lui,

Semblables à Lui ? Qu'est-ce que cela implique ?

## **Semblables à Lui**

Le début de l'évangile de Matthieu, et celui de Marc également, présentent un curieux problème. Je suis persuadé

que vous vous y êtes heurté aussi. Notre Seigneur dit : « Suis-Moi », et les apôtres abandonnent simplement leurs filets et Le suivent. Nous sommes tentés de nous demander ce qu'Il a pu leur dire d'autre ou quelles raisons Il leur a donné. Quelque chose semble avoir été oublié dans le récit.

Ce qui a été omis, bien sûr, c'est l'immense force de la personnalité de notre Seigneur. Ronald Knox est au cœur de la question quand il demande : « Quelle était la magie dans la voix ou le regard qui les faisait tout quitter, en ces premiers jours où aucun miracle n'avait encore été accompli, où la campagne de prédication n'avait pas encore débuté ? L'impact terrible que Sa force de caractère avait sur les gens (— vous rappelez-vous comment, selon Saint-Jean, ceux qui voulaient Le capturer dans le jardin reculèrent et tombèrent à terre quand Il dit : ' Je suis Jésus de Nazareth ? '), tout cela est difficile à saisir dans les synoptiques »(1)

La force de cette personnalité est inchangée. Des siècles plus tard, des hommes et des femmes sans nombre continuent à tout quitter pour Le suivre. Il n'y a rien dans les annales de l'histoire qui puisse se comparer à cette personnalité particulière. À côté d'elle, les modèles de santé et de plénitude de la psychologie ne sont que poudre aux yeux et déraison.

« La vraie personnalité est en avant », comme l'observait Lewis ; il indiquait dans quelle direction elle se trouve. « Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté », écrivait Saint Jean, « mais nous savons que lorsqu'Il sera manifesté, nous serons semblables à Lui. »

Semblables à Lui. C'est le genre de moi qui nous est réservé. Quel que soit le moi que nous avons maintenant, il n'est que la plus pâle préfiguration du moi véritable. C'est

---

1. Ronald Knox, *The Hidden Stream*, p. 107.



pourquoi les Grecs et les Romains considéraient à juste titre que l'âme était féminine. Notre âme reçoit la personnalité de Dieu. Elle est destinée à être remplie par Lui. Pour nous tous le danger consiste à l'encombrer de nos petites ambitions personnelles et de nos idées myopes de réalisation égoïste et ce faisant à ne laisser aucune place au travail qui doit s'accomplir en nous.

Nous serons pleinement nous-mêmes lorsque nous deviendrons le moi que Dieu entend que nous soyons. Et ce sera, véritablement, un moi dont nous nous émerveillerons.





### Sélection bibliographique

- Andreski, Stanislaw. *Social Sciences as Sorcery*. New York : Penguin Books, 1974.
- Chesterton, G.K. *The Everlasting Man*. Gardin City, N.Y. : Image Books, 1955.
- Derrick, Christopher. *Sex and Sacredness*. San Francisco : Ignatius Press, 1982.
- Gross, Martin. *The Psychological Society*. New York : Random House, 1978.
- Hauerwas, Stanley. *A Community of Character*. Notre Dame : Univ. of Notre Dame Press, 1981.
- Hitchcock, James. *Catholicism and Modernity*. New York : Seabury Press, 1979.
- Howard, Thomas. *Chance or the Dance*. Wheaton, Ill. : Harold Shaw Publishers, 1969.
- Lasch, Christopher. *Haven in a Heartless World*. New York : Basic Books, 1966.
- Vitz, Paul C. *Psychology as Religion : The Cult of Self-Worship*. Grand Rapids : Eerdmans, 1977.





**EDITIONS DU CENTRE BIBLIQUE EUROPEEN**  
(Case p. 2386 - CH. 1002 Lausanne)

**SAISIS LA VIE !** Dr. Walter L. Wilson (évangéliste-médecin), 130 p.  
Les expériences variées d'un médecin qui témoigne de sa foi. Récits authentiques captivants.

**NAISSANT A LA VIE VERITABLE**, Dr Mervin Rosell, 20 p.  
Etudes de base pour jeunes chrétiens.

**COMMENT... ?** Dr Mervin Rosell, 24 p.  
Comment vivre une vie chrétienne authentique. Messages radiophoniques.

**AU BORD DE L'APOCALYPSE**, Rev. William Goetz, 240 p.  
Israël - l'avenir du monde - les jugements à venir - comment y échapper. Donne la perspective biblique sur les événements actuels et aide le chrétien à se préparer pour le retour de Jésus-Christ.

**LE MONDE QUI A PERI**, Dr John Whitcomb Jr., 180 p.  
Les preuves du déluge, son universalité, les marques qu'il a laissées dans la géologie de la terre, les fossiles, etc. L'application pratique et actuelle de ce jugement divin.

**LE DELUGE ET LES FOSSILES**, Dr Gary E. Parker, 72 p.  
Tout ce qu'il faut savoir sur les fossiles, appris d'une façon captivante. (Nombreuses illustrations).

**EVOLUTION... UN MYTHE CROULANT**, Dr A.J. Monty White, 24 p.  
Résumé des principales preuves de la Création vs. l'évolution.  
Lecture indispensable, surtout pour la jeunesse !

**D'OÙ VIENT LE MONDE ?** Dr A.J. Monty White, 200 p.  
Ce que disent et la Bible et la science concernant le problème des origines. Analyse fouillée et honnête du sujet par un scientifique chrétien.

**JESUS-CHRIST OU LES GOUROUS ?** John Weldon et Dr Clifford Wilson, env. 70 p.  
Les spiritualités orientales qui envahissent l'occident : yoga, MT, hindouisme, réincarnation. Analyse fouillée et très documentée.

Plusieurs tableaux synoptiques comparant les enseignements des gourous avec ceux de la Bible. Aide précieuse pour ceux qui veulent prêter secours aux victimes de ces occultismes.

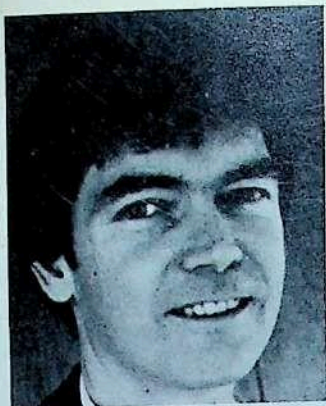
QU'EST-CE QUE LA SCIENCE DE LA CREATION ? Drs Henry M. Morris et Gary E. Parker, env. 300 p. (en préparation).  
Montre qu'il est plus scientifique de croire à la Création plutôt qu'à l'Evolution.

EN outre : montages audio-visuels (diaporamas) sur différents sujets ; traités et textes photocopiés ; cassettes avec exposés de séminaires créationnistes ; film 16 mm. « Le Monde qui a péri » ; bibliographies en langues étrangères. Demandez notre catalogue complet.



## TABLE DES MATIERES

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| Avant Propos .....                              | 7   |
| Préface .....                                   | 9   |
| 1. Le loup dans la bergerie .....               | 11  |
| 2. Les bonnes intentions .....                  | 29  |
| 3. Estime de soi .....                          | 39  |
| 4. Un raisonnement fondé sur des souhaits ..... | 53  |
| 5. Le fardeau du Moi .....                      | 65  |
| 6. Le péché et l'acceptation de soi .....       | 87  |
| 7. De la nouvelle naissance .....               | 105 |
| 8. L'éducation morale .....                     | 119 |
| 9. La science du lugubre .....                  | 143 |
| 10. Le sacré et le séculier .....               | 169 |
| 11. L'esprit américain .....                    | 189 |
| 12. Tentations séculières .....                 | 203 |
| 13. Réponses à la souffrance .....              | 213 |
| 14. Comme de petits enfants .....               | 231 |
| 15. L'amour .....                               | 247 |
| 16. La vision plus grande .....                 | 267 |
| Sélection bibliographique .....                 | 281 |
| Editions du Centre Biblique Européen .....      | 283 |



*William Kirk Kilpatrick est professeur associé de psychologie éducative à Boston College. Diplômé de Holy Cross College, il est également licencié des universités de Harvard et de Purdue. Il donne de fréquentes conférences sur des sujets de religion et de psychologie dans les collèges et les universités. Il est l'auteur de « Identité et Intimité ».*

### « UN LIVRE PASSIONNANT »

« ... Kilpatrick écrit avec la lucidité de C.S. Lewis, qu'il cite souvent et avec à-propos. La plus grande force de l'auteur est sa capacité de décrire dans le détail la façon dont les nombreuses idées et suppositions communes en psychologie ont remplacé la foi d'un grand nombre de chrétiens qui ont croqué à ce fruit ces quelques dernières décades... Son livre constitue... une contribution essentielle à la critique chrétienne de la psychologie, qui prend corps ces derniers temps ».

— Paul C. Vitz : Professeur associé, Département de Psychologie - Université de New-York.

### « UN PLAISIR ABSOLU »

« ... Kilpatrick a fait un remarquable travail d'identification de quelques-uns des moyens par lesquels la psychologie est devenue le système séculier religieux de notre temps. Cette critique est juste et toutefois incisive. »

— David G. Benner, Ph. D. : Président et professeur associé - Département d'études en Psychologie - Wheaton College.

14/04/88

64-00